

Dane Cuypers

Avec toute mon admiration...

L'alchimie de l'interview

EDILIVRE

Ce livre est né et a grandi au monastère de Saorge (Alpes maritimes), lieu à la fois sauvage et baroque, empreint de douceur et de force, propice s'il en est à l'écriture. Merci !

L'admiration élève, elle gonfle la poitrine en expulsant de tout l'être l'amertume, le ressentiment et l'envie, ces trois bassesses de l'âme qui nous guettent et nous assiègent avec le temps. Jean Daniel

Avertissement

Ce texte a été bouclé début 2015. Depuis, la plupart de mes interviewés ont publié et agi. On ne trouvera pas dans les textes cette dernière actualisation. Il faut bien mettre un point final...

Préface

Drôle de métier ! Je me disais cela en lisant « *Le journaliste et l'assassin* » de Janet Malcom. Bien entendu je suis loin de cette relation vitale, féroce qu'entretiennent celles et ceux qui font de leurs interviewés – en l'occurrence un assassin – le personnage du livre de non fiction qu'ils écrivent (McGuinniss, Truman Capote, Emmanuel Carrère...). Bien entendu. Cependant il y a quelque chose de l'ordre de la dévoration qui préside à toute interview de fond. Dévoration tant est impérieux le désir du journaliste de tout savoir, et même plus, de son interviewé – son client ? sa victime ? son élu ?

De cette violente envie, j'ai peur ! Oui j'ai peur de faire passer le sujet de mon article – combat identique à celui mené pour un livre même si la relation dure beaucoup moins longtemps entre le journaliste et sa proie – avant le sujet tout court. Peut-être suis-je trop prudente, trop inquiète à l'idée d'être dans le forçage, à l'éventualité de provoquer une blessure. C'est ainsi que je suis passée à côté de grands entretiens – je pense à celui que j'aurais pu avoir avec Schlomo Venezia le dernier des *sonderkommando* lors

d'un voyage de presse pour Albin Michel à Auschwitz ; ou avec Vann Nath, l'un des seuls survivants de S21, centre d'extermination sous les Khmers rouges, à Phnom Penh. Certes ces deux personnalités étaient de l'autre côté de la barrière, du côté des victimes, mais l'enjeu me semble être le même : vital comme je le disais. Dois-je m'en féliciter ou le déplorer ? Sur le plan de l'efficacité, j'ai tort. Mais sur celui de l'éthique, savoir jusqu'où aller trop loin, ne pas déchirer l'opercule, respecter le retrait soudain de l'autre malgré l'envie impérieuse de savoir, est pour moi essentiel.

C'est cette complexe et passionnante relation intervieweur-interviewé qui m'a dicté ce livre. Pendant quelques années, essentiellement pour *L'Actualité des religions* devenue *Le Monde des religions*, et de temps en temps pour *Télérama* ou *Psychologies*, j'ai réalisé de longs entretiens-portraits de personnalités : Edgar Morin, Elizabeth Badinter, Françoise Giroud, Nancy Huston, Christiane Singer, Philippe Sollers, Tobie Nathan, Brigitte Fossey... Si ces rencontres me mobilisaient d'une façon sans doute excessive, le résultat était, à en croire les réactions de mes interviewés, à la hauteur de mon travail et de mes objectifs. J'avais gardé les énormes dossiers et les enregistrements, ne me résignant pas à jeter ces heures fébriles, éprouvantes mais exaltantes. Plus le temps passait (j'écrivais moins d'articles mais des livres) et plus celles et ceux que j'avais couchés et accouchés sur papier faisaient partie, mine de rien, de ma vie. Trottait aussi l'idée que tant de turbin pour une publication quasi clandestine comme *L'Actualité des religions*, c'était péché ! Bref, germait en moi le projet de prolonger d'une façon ou d'une autre ces moments et de m'intéresser à l'alchimie intellectuelle et

affective qui procède là. J'en parle et des amis me disent que, oui, entrer dans l'intimité de quelqu'un qui détient un savoir-faire très codé et censément très objectif (naturellement l'absence de « je » dans ce métier est de la foutaise), en même temps que d'apprendre des détails apparemment anodins, mais humains très humains, sur des personnalités, oui, cela pourrait être intéressant. Affres et délices des coulisses de l'interview, c'est ça ! me disais-je en cherchant un soir les fameux dossiers. En vain. J'avais déménagé quelques mois auparavant. Je mène l'enquête : seraient-ils dans une maison amie à la campagne vu la petite taille de mon nouvel appartement. Il va de soi que je suis maintenant animée du vif désir d'écrire ce livre... Assez vite pourtant, obligée d'accepter que j'ai jeté par erreur (on va dire comme ça) cette manne... je fais une croix sur le projet. Peu de temps après, je pars au monastère de Saorge dans le parc du Mercantour, en résidence d'écriture pour d'autres plans sur la comète. C'est là que Christiane Singer me fait signe, un soir d'orage, dans la petite bibliothèque. Je raconte dans le chapitre qui lui est consacré comment elle me permet d'ouvrir les dossiers de ma mémoire et de m'attaquer à ce livre. Tout – non pas tout, mais sans doute l'essentiel, l'essence – me revient. Le moment fusionnel de l'entretien, l'empathie absolue avec celui qu'on interroge, l'intense soulagement quand c'est fini, le travail de forçat avant et après, l'accouchement, la délivrance suivie d'une sorte de spleen post-partum, le sentiment d'abandon... L'intéressant étant que ça marche souvent dans les deux sens, mais pas au même moment : c'est à la fin de l'interview quand vous n'avez qu'une hâte, vous enfuir, car vous êtes épuisée, que l'interviewé n'a souvent pas envie de vous quitter. Cette fois, c'était certain : j'avais envie de raconter cette relation éphémère et intense avec des personnalités qui, comme elles

me le disaient souvent à la fin de la rencontre, m'avaient beaucoup donné.

Plus tard, relisant les interviews, je me suis rendue compte à quel point je croisais les mêmes thématiques, les mêmes mots-clés : vieillesse, mort, poésie, renoncement, écriture, bonheur, lucidité, ferveur, gratitude, tragédie, démons, jubilation compassion, ... Moi qui avais fait dans mon jeune âge à la Sorbonne « littérature comparée », voilà que j'étais dans l'interview comparée... Poursuivant ma réflexion, je décidai aussi de m'intéresser à ce qui entretenait la passion que je mettais à faire ce métier : mon plaisir à admirer. C'est un des traits de caractère de Jean Daniel que j'ai voulu interviewer à l'automne 2014 pour clore le livre car il incarne à mes yeux le meilleur de ce métier de journaliste et sa vie est traversée par la plupart des grands thèmes que je viens d'énumérer. Proche de ce sentiment d'admiration, mais moins glorieux, je ne pouvais pas ignorer ma fascination pour la célébrité... Et enfin, et surtout sans doute, il y avait cette fameuse avidité de tout savoir, de tout comprendre de ma « victime », ses grandeurs comme ses failles. Pourquoi ? Mais pour savoir justement ! et pour écrire le meilleur papier, on y revient... Et pour me nourrir sans doute car toutes et tous m'ont beaucoup apporté dans la compréhension du métier de vivre. Ils m'ont même rendue meilleure, car moi qui suis si facilement envieuse, jalouse, essentiellement des écrivains, je ne le suis pas de mes interviewés. La fonction me transforme. L'espace de l'entretien, je vis par procuration...

Il y eut aussi des interviews ratées : comment, pourquoi ? Le savoir intéressera peut-être les jeunes journalistes. Peut-être aussi mon livre leur donnera-t-il des façons de faire, une façon d'être ? Peut-être seront-ils

convaincus qu'il faut beaucoup travailler avant pour s'appuyer sur des connaissances, si intégrées qu'on peut « lâcher » pendant l'entretien, accueillir les apartés, les apparemment hors-sujet pour laisser advenir l'imprévu, le meilleur souvent, et ensuite reprendre son fil, retomber sur ses pieds sans grande difficulté.

J'ouvre le livre par une interview fictive d'Albert Cohen sur lequel j'ai vraiment écrit mon premier vrai papier, mais sans le rencontrer. Je raconte pourquoi. Albert Cohen a enraciné mon désir d'écrire et comment sa musique est gravée en moi : je lui dois donc bien ce dialogue post-mortem.

Au fond, comme ces auteurs de livres de non fiction qui s'approprient la vie d'un homme réel pour en faire un livre, j'ai voulu faire de mes interviewés des personnages... En exerçant de son livre, Janet Malcolm cite cette question posée par le juge au cours du procès entre l'assassin et l'écrivain :

« Romancier ou journaliste c'est la même chose alors. C'est bien ce que vous dites ? »

Albert Cohen , le roi-mystère

Interview imaginaire

Remerciements à Bernard Pivot, à Jaques Chancel et à Gérard Valbert, à qui j'ai emprunté quelques citations d'Albert Cohen

Cher Albert Cohen, je viens de finir *Ô vous frères humains*. Je l'avais lu à sa sortie. C'était en 1972, l'année de mon mariage. J'avais 24 ans. Je devais rédiger mon premier papier de critique littéraire pour *L'Arche*, la Revue des Juifs de France où j'avais été embauchée en 1970. J'avais été très touchée par cette lecture : aujourd'hui elle m'a bouleversée. Tout le récit de l'enfant qui fuit le camelot, celui qui lui a jeté au visage sa haine antisémite, sa misérable errance dans les rues de Marseille, est d'une force fantastique. Le meilleur de votre écriture, votre style souvent qualifié de baroque – incantations, litanies, apostrophes, adjectifs presque tous anteposés, cascade de participes présents – est au service de cette évocation. J'avais oublié votre puissance, j'avais même oublié les dernières pages qui rejoignent le « grand effroi » de la Shoah, comme si, dites-vous, le camelot en était le

présage – c'était un tout petit pogrom, on a fait beaucoup mieux depuis – et il l'est : « (...) cette haine imbécile fut l'annonce des chambres de grand effroi, le présage et le commencement des chambres à gaz, des longues chambres de ciment où deux des miens, mon oncle et son fils, ont suffoqué et sont morts, se tenant par la main, la nudité du fils s'abattant sur la nudité du père qui l'avait aimé « (la redoutable efficacité de cet insupportable gros plan). Oui : « Sans le camelot et ses pareils en méchanceté, ses innombrables pareils d'Allemagne et d'ailleurs, il n'y aurait pas eu, devant les fours allemands et en l'an de grâce mil neuf cent quarante-trois, ces amoncellements d'assassinés, bras inertes et jambes apathiques, il n'y aurait pas eu ces éminences d'abandonnés sortis des chambres de mort allemandes et attendant les flammes allemandes (...). Jean Blot, votre meilleur analyste, écrit : « La vocation d'Albert Cohen est né : il parlera au nom de ce peuple humilié auquel il appartient et ne parlera que de lui ». Ce sera « La Geste des Juifs », ainsi qu'Albert Cohen se plaisait à nommer l'ensemble que constituent ses quatre romans, *Solal*, *Mangeclous*, *Belle du seigneur*, *Les Valeureux*.

Jacques Sabbath, le rédacteur en chef de *L'Arche*, m'avait donc proposé de signer un papier sur *O vous frères humains*. Jacques Sabbath, son humour, sa sensibilité ; les traits de son visage tremblent sur les murs de ma mémoire. Il avait écrit un livre de fiction, *Le bruit des autres*, à son image, et j'en traversais brièvement les pages. Brièvement, mais quand même ! Avec la journaliste Reine Silbert (écorchée vive et surdouée), il m'apprit mon métier et dans les locaux de l'Arche, 19 rue de Téhéran, je croisais écrivains et journalistes : Jean Blot, Arnold Mandel bien vieux qui me

dictait ses textes, Albert Memmi, Edwin Eytan... Et Wlamdimir Rabbinovitch dit Rabi, ami fidèle d'Albert Cohen, tête de montagnard, générosité et talent – il m'envoya pour mon mariage une carte à l'enseigne du tribunal de Briançon où il était juge, carte que j'ai gardée des années. J'étais secrétaire de rédaction, je corrigeais, rewritais, j'assistais le maquettiste avec gabarits, ciseaux, colle. J'étais responsable de l'iconographie : chez Keystone, Magnum, Gamma, je partais en quête des meilleurs clichés de la guerre des Six jours et de celle du Kippour. Je me souviens parfaitement de ces photos de jeunes soldats, belles gueules, joyeux courage, derrière des sacs de sable dans le Sinaï – j'étais complètement, et sans nuance aucune, pour Israël. Je voyais aussi défiler chez Rapho des photos de la Shoah (on ne disait pas encore comme ça avant le film de Lanzmann en 1985) qui me mettaient dans un état lamentable, déclenchaient en moi une angoisse marquée par une culpabilité judéo-chrétienne, dont j'ai mis des années d'analyse à me défaire. Il y avait aussi les repas de bouclage chez Jo Goldenberg offerts par le formidable Raoul Strul, administrateur je crois du FSJU (Fonds social juif unifié), sa faconde, son accent roumain, sa gentillesse. Souvenirs de généreux gueuletons qui me sont revenus quand je suis passée aujourd'hui même, par hasard, devant le restaurant transformé après les attentats de la rue des Rosiers en boutique de fringues. Bref, on me commande ma première critique et pas sur un écrivillon, sur ALBERT COHEN !

Sans réfléchir, je pars dans un café de la Gare Saint Lazare, qui s'appelait il me semble *Le Terminus*, doté de vastes fauteuils en cuir – je démarrais sans le savoir une habitude, un rituel qui ne me quitteraient jamais plus : l'écriture au bistro. Pas d'ordinateur portable en 1972.

J'écrivais sur un bloc à une vitesse folle. Je découvrais l'accouchement d'un texte quand le temps disparaît et quand le bébé sorti vous laisse sur le flanc et dans une béatitude, qui confine à l'hébétude.

Le papier plut à l'écrivain mais il fut très irrité par l'illustration qui le représentait, âgé, avec un cerceau. Moi non plus je n'aimais pas le dessin qui à mon sens ridiculisait et l'auteur et sa groupie. Car c'est ce que j'étais. Je ne sais pas si c'est avant ou après que je décide de faire ma thèse en littérature comparée sur l'auteur de *Belle du Seigneur*. Je plonge dans le roman jusqu'au cou. Je ne parle que de ça, je ne pense qu'à ça. Mais je ne trouve pas ma thématique. Je lis de larges extraits du roman à celui qui était à l'époque mon mari. Un jour, il me balance tranquillement : Le thème de la force... Mais oui c'est bien sûr ! C'est la dénonciation de la force que l'écrivain assimile au pouvoir de tuer, de la « babouinerie », autrement dit de la nature brute et brutale, qui court dans toute l'œuvre, et dans les relations sociales et dans les relations amoureuses. J'annote fébrilement mon *Belle du seigneur* de Gallimard que je traîne partout en pestant contre son poids (845 pages).

J'écris au maître. Il approuve mon choix et me propose de venir le voir à Genève. Je suis au septième ciel. Pas très longtemps. L'idée est enthousiasmante, sa réalisation me terrorise. Aussi quel soulagement quand je reçois un télégramme annulant l'entretien : il est malade. J'aurais évidemment dû reprendre derechef un rendez-vous. Mais non. Pauvre niaise ! je n'ai pas bougé. Je dois dire aussi que je n'ai jamais écrit la thèse, embarquée dans ma vie professionnelle et sentimentale, même si je me la suis octroyée sans vergogne, cette thèse, sur quelques cv tant je savais ce qu'elle aurait pu contenir. Ma vie recroise pourtant

celle d'Albert Cohen puisque le lendemain matin de mon mariage, le 4 juin 1972, était diffusée sur France Culture l'émission que j'avais enregistrée à propos de *Ô vous frères humains* – la première de ma vie qui me fit gober un petit verre de rhum à dix heures du mat dans un café tout près de la Maison de la radio. J'ai essayé de m'écouter, en vain, sur un mauvais poste dans notre chambre d'hôtel, en partance ni pour Corfou ni pour Céphalonie, (la première où Albert Cohen est né, la seconde où il fait vivre ses valeureux héros) mais enfin ! pour la Grèce. Ma grand-mère, elle, écouta religieusement dans son lit l'intervention de sa petite fille en voyage de noces.

Exit Albert Cohen de ma vie matérielle, mais pas de mon inconscient. J'ai mis très longtemps à me rendre compte à quel point il avait irrigué mon écriture – je suis embarrassée par la prétention de la formule mais le fait est que je sens parfois un peu de sa musique couler le long de mes phrases. Souvent je le cite en introduction à une séance dans un atelier d'écriture sur le style : Et particulièrement cet extrait de *Carnets 1978* écrits à 83 ans. « (...) écrire un petit chant à la gloire de Paris, Paris lointain, Paris interdit au vieillard cloîtré, Paris que je ne verrai plus. O mon Paris aux ravissants attraits, Paris gris et bleu des matins, Paris vert et rose de mai et des marronniers, tranquille Paris feuillu d'août, Paris affectueux et fringant, Paris désordonné et facile, Paris malin.

O cordiales terrasses des petits cafés, ô pantoufles de la rue Mouffetard, ô prolétaires bistrots rituels, ô zincs où s'accourent les camionneurs vivaces et les chauffeurs rigoleurs, tous le mégot aux doigts et les pieds dans la sciure répandue, et ils trempent des croissants mous dans le café crème de l'aube, tous éloquents, tous de logique férus, ô

informes cigarettes roulées à la main puis léchées et collées, ô sandwiches d'étonnante longueur. »

Avant l'article, réussi, (empruntant à la bibliothèque pour rédiger ce chapitre l'édition de La Pléiade, je jubile en découvrant que le dit article y est reproduit), avant la thèse, avortée, il y avait en 1968. Année plus liée pour moi, oserai-je l'avouer, et bien que je fusse étudiante à la Sorbonne, à *Belle du Seigneur* qu'aux barricades ! Lors de mon séjour en mai 2013 au monastère de Saorge (pour écrire ce livre), comme je furète, sans objectif précis, dans les rayons de la bibliothèque, un exemplaire de *Belle du Seigneur* passe sous mes doigts. Je fais ce que vous auriez fait je crois, je l'ouvre au hasard :

« Une nuit, lorsqu'il dit qu'il était l'heure de se quitter, elle s'accrocha, dit qu'il n'était pas tard, le supplia de rester, l'informa en français puis en russe qu'elle était sa femme. Ne me quitte pas, ne me quitte pas, implora la voix dorée. Il se mourrait de rester, mais il fallait la maintenir en soif de lui, et qu'à sa présence elle n'associât jamais fatigue ou satiété. Il avait honte d'avoir déjà recours à ce misérable truc, mais il le fallait, il fallait être le regretté, celui qui partait. Il sacrifia donc son bonheur aux intérêts supérieurs de leur amour, se leva et ralluma. »

Le thème de la force dans sa terrifiante splendeur amoureuse... *Belle du Seigneur*, incomparable roman d'amour ou terrifiant réquisitoire contre la passion ? L'effet que me faisait cette phrase « *Donc à une heure du matin, vous yeux frits et à une heure quarante, vous et moi gare pour départ ivre mer soleil.* »... Je trouvais insupportable, mais irrésistible, cette séduction démontée, exposée, annoncée. Cette dérision. Dérision dont Alain Schaffner dans « *Albert*

Cohen, le grandiose et le dérisoire » dissèque les ressorts. Ainsi : « Pour Solal, l'amant peut espérer en venir au trapèze volant dans le lit après avoir patiemment parlé de Mozart, de Bach et de Dieu pendant une quinzaine de jours. » Ce n'était pas loin du Montherlant des *Jeunes filles* que – Oserai-je aussi l'avouer ? – j'aimais assez malgré mon féminisme affirmé.

Irrésistible donc celui qui avait su écrire : « (elle) m'attendait sur le seuil et sous les roses, haute en sa blanche robe de toile sous laquelle était sa dure nudité à moi seul consacré. » Ou bien ceci : « Après l'ardeur, avec tant de baisers tatoués sur nos faces, nous nous endormîmes au fond du précipice de la joie et dans le lit odorant, et nous avions le même jeune sourire rassasié dans le sommeil. » Il est bien vengé le lycéen dont les camarades se gaussaient : « Tu ne pourras jamais écrire comme nous ! « Non... Et tant mieux je leur imposerai un français somptueux qu'ils seront obligés d'admirer, » avez-vous rétorqué quelque part. Et dans *Le Livre de ma mère* « (...) ils prophétisaient que jamais je ne pourrais écrire et parler français comme eux. Ils avaient raison d'ailleurs. Bernardet, Miron, Louraille, soudain leurs noms prestigieux me reviennent. » Cruel... Sans aucun doute mais c'est qu'il ne faut pas chercher Albert Cohen de ce côté-là : la langue française est son église.

A-t-on dit assez le génie de la langue d'Albert Cohen. A son goût certainement non. Et il avait raison. Sorti d'un Joseph Kessel qui le porte aux nues et le propose en 1972 pour le prix Nobel de littérature, d'un Max Jacob enthousiaste qui lui écrit « Vous êtes vaste. Vous êtes multiple », d'un Bernard Pivot qui, en 1977, réalise, c'est lui qui le dit, une des plus belles interviews de sa vie, ou encore

d'une Simone de Beauvoir complètement emballée ! et finalement suivie par Sartre, il n'y a pas tant de voix autorisées qui mettent l'écrivain à sa juste place. Un qui a failli – mais failli seulement, il est trop fin pour cela – passer à côté de l'auteur de *Belle du Seigneur*, c'est Jean Daniel. Lisant ses *Carnets* pour le chapitre qui lui est consacré, j'ai découvert ses états successifs au long de la lecture du roman en juillet 1988. Courts extraits. 13 juillet – *Commencé la lecture de Belle du Seigneur : comment ai-je pu vivre sur l'idée que c'était un grand livre ?* » 15 juillet – *« Je concède que certaines pages sur la sensualité portée à l'incandescence sublimée, écrites dans une étourdissante variété rhétorique, frôlent la réussite et même l'achèvement des grands poèmes. »* 18 juillet – (...) *à l'instant d'en achever la lecture, je vois qu'il s'agit de symboliser un nouveau Don Juan grâce au destin juif.* » 19 juillet (un morceau de bravoure écrit à la Cohen) – *« Je ne puis me délivrer de Solal penser à autre chose à autrui ne pas parler ni écrire ni penser un moment comme lui supprimer la ponctuation barrière artificielle de la pensée fluide un fleuve où tout glisse tout s'écoule les sentiments la vie les trains les paysages vus des trains avec leurs arbres en muraille (...) »* Conclusion : *« Bref, j'ai entièrement révisé mon jugement. J'adopte cette Belle du Seigneur. »* Mais ce n'est pas fini : il y revient le lendemain, 20 juillet : *« Tandis que je fais partager autour de moi les joies de ma découverte de ce livre fou, tout le monde s'esclaffe : que lire ensuite ? Garcia Marquez ? Sans doute. Alejo Carpentier ? Bien sûr aussi, mais après ? Pirandello tient le coup et Proust évidemment (...) Qui résiste ? Duras ? Hum. Yourcenar ? Eh... Tournier parfois (...) Edgar Morin pourrait se hisser à sa manière à ce niveau de truculence épique avec la biographie de son père (...) Ah je bois du petit*

lait...

Après cette avalanche de compliments et avant de lancer l'interview elle-même – interview imaginaire mais qui ne m'en mobilise pas moins – je vais vous confesser cher Albert Cohen, que sur les photos ou le petit écran, je ne vous ai jamais trouvé séduisant : le crâne dégarni, le monocle, la robe de chambre framboise, les pantoufles noires... seul le chapelet d'ambre qui me rappelait le *komboloï* grec me plaisait. Mais voilà : il suffisait que j'ouvre un de vos livres pour entrer en pâmoison ! Je l'ai déjà dit d'accord : j'ai envie de le redire. De redire toute mon admiration au prodigieux écrivain. De redire l'impuissance qui me guette en tête à tête avec vous...

DC. Vous avez été déçu de ne pas entrer à l'Académie française et que ce soit Marguerite Yourcenar. Sur le plan du renouveau de la langue, je pense que vous méritiez amplement d'y siéger. Et vous méritiez sans doute le prix Nobel de littérature. François Mitterrand était intervenu en ce sens. Dans *Apostrophes*, il dit en substance qu'on peut vous situer parmi les tout premiers écrivains de notre époque et qu'hormis Proust et deux ou trois autres, il n'y a pas d'écrivain à ce niveau. D'abord la langue : richesse, diversité, ductilité. Et les personnages, Solal, Saltiel, Mangeclous, et d'une certaine façon Ariane, qui illustrent les grands types humains et rejoignent ceux de Molière ou de Balzac. Il y voit le comique de Rabelais, l'intensité dramatique de Claudel. « *C'est quelqu'un vers lequel je me retourne quand je veux m'évader pour retrouver les choses importantes de la vie.* » conclut-il

ALBERT COHEN. J'ai été déçu certainement Mais pas

longtemps. Avoir été aimé et aimer jusqu'à la fin de ma vie et rire de bonheur alors que je savais que j'allais mourir est la seule chose qui vaille : tout le reste est poussière soulevée par le vent.

DC. Pas de siège à l'Académie, pas de prix Nobel mais des milliers de lecteurs dans le monde entier. Et des centaines de lettres, de lectrices surtout que vous gardez précieusement. J'étais l'une de vos admiratrices. Vous vous rappelez peut-être que nous avions rendez-vous en 1972. Vous avez annulé parce que vous étiez malade et je ne vous ai jamais resollicité... J'ai lu dans un *Magazine littéraire* un beau récit de l'écrivain Paula Jacques qui raconte son après-midi avec vous en mai 1981. J'ai été jalouse ! Surtout quand vous l'embrassez au seuil de la porte. C'était quatre mois avant votre mort. Si j'avais osé insister et venir, vous m'auriez trouvé très nunuche. Belle et nunuche. Mais dans un tel état d'admiration...

ALBERT COHEN. Je vais vous dire pour vous consoler une histoire que je lui ai racontée. Cela se passe en Russie lors d'un pogrom. Les cosaques, la lame au poing, fouillent une cave où un petit Juif s'est caché dans un sac de pommes de terre. Quand il sent l'acier transpercer la toile, le malheureux s'écrie « pommes de terre, pommes de terre » d'une voix de pomme de terre.

Quant à l'admiration, cela n'a jamais été pour me déplaire... J'ai toujours eu besoin de ça, de l'admiration, de l'amour plutôt des femmes, même si je ne faisais que les croiser. Je les aime profondément, leurs ridicules, leurs petits gestes, la façon dont elles touchent leurs cheveux, humectent leurs lèvres, leur expression religieuse pendant l'amour, leurs petites pudeurs et leur immense impudeur...

sentimentales chères idiotes aux yeux palmés lâchement de bleu.

DC. Vous les aimez et vous les tyrannisez. Votre fille, Myriam, écrit parlant de sa mère et donc de votre première femme : *Avant d'épouser Albert Cohen, Elizabeth est pleine de fantaisie.* Je ne sais d'ailleurs pas comment elle fait vu le poids de son environnement religieux. Ensuite : « (...) lorsqu'elle se montait blagueuse, mes tantes m'ont dit qu'il l'en empêchait. Sans doute parce que l'amour doit être noble, poétique, sans rigolades et sans chasses d'eau. Et que l'amoureuse doit être belle et digne et noble et muse et vestale et servante, et surtout pas comique du tout. (...) Ils se sont mis l'un l'autre sur un piédestal : il est le maître, le prophète. Elle est la belle, mais pas la belle tout court : la belle-du-seigneur. Elle est la douce, la soumise, la toute-acceptante ».

ALBERT COHEN. Ma fille ne sait pas tout... Il y avait beaucoup de rire entre nous. Sans doute si elle n'avait pas été emportée par le monstrueux cancer, aurait-elle été la seule femme de ma vie...

DC. Allons ! vous ne parlez pas sérieusement...

ALBERT COHEN. Si vous m'aviez demandé cela après la sortie de *Belle du seigneur*, quand vous deviez me voir en 1972, j'aurais émis la plus forte dénégation sur cette possibilité d'être l'homme d'une seule femme. Mais en fait, oui, c'est certainement vrai : qui pourrait rester insensible à une telle dévotion, un amour aussi inconditionnel. Elle me donnait tous les pouvoirs et je l'adorais aussi. C'était un être admirable, si naïf, si candide, si intelligent, si pur.

DC. Vous auriez renoncé à l'ivresse des commencements ? Je cite ce paragraphe de *Belle du Seigneur*

que j'extrais avec peine de trois pages de litanies addictives « Ô débuts, baisers des débuts, précipices de leurs destinées, ô les premiers baisers sur ce sofa d'austères générations disparues, péchés tatoués sur leurs lèvres, ô les yeux d'Ariane, ses yeux levés, ses yeux clos de croyante, yeux de sainte, sa langue ignorante soudain habile. Elle le repoussait pour le regarder, bouche ouverte après le baiser, pour le voir et le connaître, voir encore cet étranger, l'homme de sa vie. Ta femme, je suis ta femme, tvaïa, gêna, balbutiait-elle, et ils buvaient à la vie, à leur vie mêlée. » « (...) Ta femme, ta femme à toi à toi, lui disait-elle, folle et glorieuse, tandis que dehors le rossignol continuait son imbécile délire. »

ALBERT COHEN. Oui. La grandiose période du début de l'amour, ses tremblements sacrés... Il est vrai que j'ai tellement aimé aimer les femmes.

DC. *Belle du Seigneur* est dans la continuité des grands mythes de l'amour, Roméo et Juliette, Héloïse et Abélard – je repense à la torride version née sous la plume de Christiane Singer. Les femmes des années 90 ont pris leur bain en rêvant à leurs amours et en rajoutant de l'eau chaude du bout de leur pied. Je me souviens de Catherine Deneuve dans *Drôle d'endroit pour une rencontre* avec son *Belle du Seigneur* qu'elle oublie dans une cabine téléphonique. Elle aurait voulu jouer Ariane dans le film dont la réalisation a patiné pendant de longues années pour finalement sortir en 2005. Je crois qu'elle aurait été une merveilleuse « merveilleuse »... Et BHL se proposa pour interpréter Solal – avec ce mélange d'orgueil et d'enfance qu'il a en lui, il n'aurait sans doute pas démerité.

ALBERT COHEN. Oui Catherine Deneuve, c'est

flatteur. Et Brigitte Bardot aussi qui aurait aimé terminer sa carrière avec ce rôle et qui m'a écrit une longue lettre...

DC. Pour vous dire ?

ALBERT COHEN. Je ne sais plus exactement mais en tout cas que je l'avais fait rêver.

DC. Votre fille écrit aussi – et c'est un peu contradictoire avec la citation d'elle qui précède – que votre théorie sur l'amour à travers *Solal* et *Belle du Seigneur*, était celle du romancier et non pas de l'homme. Elle raconte qu'il lui arrivait de s'insurger lorsque vous assuriez que les femmes adorent le tambourinage du gorille, qu'elles vénèrent la force virile et qu'elle osait vous contredire en vous affirmant que les femmes aiment *autant ou davantage un homme doux et vulnérable...*

ALBERT COHEN. Oui ! et je lui répondais : « *Mais oui, je sais bien ça, mais ça m'amuse de dire le contraire.* »

DC. Je reviens à ce « Oser le contredire ! » de votre fille. Vous ne deviez pas être facile à vivre. Un peu tyran et pas mal rigide. Ainsi à un moment vous exigez de Myriam qu'elle emploie le vouvoiement lorsqu'elle a eu dix ans et qu'elle est allée vivre chez sa belle mère Marianne. « *Je crois bien qu'à part Marcel Pagnol, personne ne le tutoyait* écrit-elle ». Elle n'y arrivera qu'à vingt ans passés, se débrouillant entre temps pour s'adresser à vous indirectement ! C'est assez étonnant. Pour le moins...

ALBERT COHEN. Le vouvoiement permet d'infinies nuances dans l'expression des sentiments. De plus, il y a toujours la délicieuse possibilité d'un glissement vers le tu, ce qui est impossible dans l'autre sens

DC. Votre carrière de séducteur avait commencé très tôt. Il y a cette charmante histoire avec la cantatrice Amélie de Costa à l'opéra de Marseille...

ALBERT COHEN. Je l'ai en quelque sorte enlevée quand j'avais seize ans. Elle m'avait remarqué à une fête au lycée où elle était venue chanter. Je l'avais invitée à prendre le thé ! Elle habitait près du bain des Catalans où elle me donnait rendez-vous. On se promenait en tramway enlacés sur la plate-forme. J'ai entendu un jour un chauffeur rire : Celle-là, elle les prend au berceau... Ou bien elle venait m'attendre au lycée dans un coupé-maître conduit par un cocher majestueux. Mes camarades, très impressionnés, m'avaient surnommé le roi-mystère...

DC. On dirait Duras attendue par son amant chinois... Amélie est la première d'une longue liste. Jean Blot, écrit « *Dans la nostalgie de l'amour religieux de la mère pour son fils se trouve certainement le cœur secret de l'échec de la relation passionnelle.* » On a tant écrit sur votre relation filiale. Vous avez dit à Bernard Pivot pendant le fameux *Apostrophes* : J'écrivais *Le livre de ma mère* pour venger ma mère de son fils...

ALBERT COHEN. Je le redis. Les fils sont une engeance affreuse. Ils ne savent pas que leurs mères sont mortelles. Je les exhorte à la fin du livre à en prendre conscience.

DC. On peut effectivement lire *Le livre de ma mère* comme une demande de pardon. Un autre de vos admirateurs, Tobie Nathan, ne vous ménage pas. Il dit que votre relation avec votre mère est d'abord de nécessité car vous n'avez à l'époque pas d'ami : « (...) *Il l'aime mais il*

n'aime pas tant que ça être avec elle. Dès qu'il peut il s'échappe. » Et, dit encore l'ethnopsychiatre : « à 18 ans il s'en va faire ses études à Genève et il reviendra très rarement à Marseille, il l'invitera une fois par an, il la verra très peu et quand il partira à Londres pendant la guerre alors qu'elle est à Marseille qui va être investie par les nazis en 1943, il ne bougera pas le petit doigt. Elle mourra de peur. »

ALBERT COHEN. Nous étions très isolés. Et notre déjeuner du dimanche au bord de la mer par exemple que je raconte dans le livre était profondément pathétique. Elle est toujours restée seule ; pas moi. Je parle de la lèpre de son isolement.

DC. C'est infiniment triste. Vous écrivez : *« Elle a été une isolée toute sa vie, une timide enfant dont la tête trop grosse était collée avidement à la vitre de la pâtisserie du social »* On retrouve votre rage, votre révolte que votre réussite personnelle n'a pas effacées, vous êtes resté proche des exclus : *« (...) studieusement tu couds en faisant de doux projets vagues et ravissants, pauvre roulée d'avance »* Tout est dit avec les trois derniers mots.

Mais tout n'est pas si sombre : c'est aussi votre mère qui à sa façon a forgé chez vous le conteur d'histoires, le créateur de Solal, d'Aude, d'Ariane oui, mais aussi de vos cinq magnifiques bouffons.

ALBERT COHEN. J'étais amoureux des interminables histoires de ma mère, qu'elle compliquait d'incidentes généalogiques et entrecoupait de friandises miraculeusement surgies d'une valise. Elle me racontait d'infinies histoires douloureuses ou bouffonnes, c'est vrai, du ghetto où je suis né et je ne les ai jamais oubliées.

DC. Restons dans les histoires. J'ai du mal à imaginer comment se passaient vos séances de dictée-écriture à vos femmes...

ALBERT COHEN. J'écris pour une femme. Toujours. Elle écrit sous ma dictée. Ensuite je reprends le texte, je le réécris, il prolifère. Je n'arrête pas d'en rajouter. Cela a commencé de façon fortuite avec Elizabeth ma première femme, dont je viens de vous parler. C'était une genevoise, fille d'un pasteur protestant. J'avais accepté à sa demande de lui conter parfois l'histoire et les lois de mon peuple. Ça l'enchantait, à tel point qu'un jour, elle proposa de se convertir à la foi de mes ancêtres. Il faut imaginer ce que cela signifiait pour elle. J'ai refusé bien sûr et c'est alors que j'ai décidé de lui consacrer un petit livre, mon premier, un recueil de poèmes paru plus tard sous le titre *Paroles juives* (1921). C'est avec elle, avec cette première épouse, belle et vertueuse, disparue trop tôt et trop tragiquement, que j'ai commencé à raconter mes livres aux aimées.

DC. Restons encore avec Elizabeth qui est sans doute votre vraie belle du seigneur. Vous évoquez avec Jacques Chancel quand il vous reçoit à *Radioscopie*, sa maladie, un cancer très douloureux du système lymphatique. Vous racontez comment vous lui cachez qu'elle va mourir. Quand vous évoquez les traitements longs, compliqués qu'elle va subir, elle demande toujours : Oui mais je serai vivante ? Vous la rassurez. C'est sa sœur, une diaconesse, qui lui dit la vérité pendant que vous êtes en voyage. Quand vous êtes rentré, elle prend des précautions pour que vous n'ayez pas trop de peine. Vous êtes très touché par ça. « Ma jeune femme » dites-vous à Jacques Chancel avec beaucoup de tendresse. Et vous adorez votre fille Myriam, née en 1921, si

j'en crois une lettre à votre grand ami Antoine Spire. J'ai un peu de mal à vous imaginer en papa-gâteau...

ALBERT COHEN. Pourtant c'était le cas. Ma fille était blonde, avec un visage rond, presque anglo-saxon. Et deux grands yeux noirs aux longs cils d'Orient. Elle ressemblait beaucoup plus à ma femme qu'à moi. Je me souviens d'un petit poème ridicule que je lui ai écrit :

Petit Tatou dit à sa tante :
Tâte, Tantine, sous mon veston,
Car j'ai mangé une bardane
Et j'ai bien mal jusqu'au menton

DC. Retournons à vos séances d'écriture orale. Si l'on en croit la version officielle, Solal a été dicté à Yvonne Ymer, l'amie d'Elizabeth qui est devenue votre maîtresse. Elle m'admirait sans raison, dites-vous. Et cela vous aurait agacé ! Vous lui auriez donné une bonne raison de vous admirer. Et cela aurait évité de vous ennuyer ensemble. A moins que votre muse enregistreuse n'ait été une autre jeune femme, Diane, « très belle, fantasque, rêveuse », rencontrée à Genève à une soirée chez un sculpteur. Elle snobe le jeune avocat que vous êtes et vous la séduisez en forçant en quelque sorte son intimité. Vous respirez ensemble « *la nuit diamantée d'étoiles.* » Elle joue pour vous du piano. Vous ne résistez pas à regarder votre visage d'homme aimé dans un miroir : « *O dents parfaites* » – un peu de dérision n'a jamais fait de mal... Vous reprendrez la superbe scène de séduction dans *Belle du seigneur*. Quelle version est la vraie ?

ALBERT COHEN. Est-ce important ? Qu'est-ce que cela change ? Je pratique les versions successives, le mensonge provisoire...

DC. Le roi-mystère...

ALBERT COHEN. Si vous voulez.

DC. En tout cas Marianne Goss que vous épousez en 1931 prendra le relais. Avec elle vous vous apaisez dirait-on...

ALBERT COHEN. Marianne était très belle, de type nordique, son bonheur aurait été de gravir l'Everest et sans doute d'épouser un guide de montagne... Elle m'a beaucoup aidé, épaulé. Ma troisième femme, Bella, je l'ai rencontrée à Londres. Elle a d'abord été ma secrétaire. Elle a retapé quatre fois *Belle du seigneur* – elle n'aimait pas les scènes de jalousie vers la fin du livre dont je me sers comme de tobogans pour faire rebondir la passion. Je les ai gardées : j'ai eu raison.

DC. Bella est juive, mais auparavant vous avez uniquement séduit des chrétiennes occidentales, ainsi que vous l'avez fait remarquer Bernard Pivot.

ALBERT COHEN. C'était peut-être ma façon de rentrer dans le monde non antisémite des femmes amoureuses...

DC. Femmes que vous ne ménagez pas tout en éprouvant à certains endroits une infinie compassion pour elles, ces mignonnes qui se parent et roucoulent et virevoltent, inconscientes de ce qui les attend. Aude ne sait pas que « *ses dents illuminées par la lune et reflétées dans la psychée sont la première annonce de son squelette.* » Un de vos plus fidèles admirateurs, Gérard Valbert, écrit que la fraternité humaine est dans toute votre œuvre, que vous avez un regard terrible mais aucun mépris. Vous êtes, c'est

vrai, d'une rare cruauté. Comme vous dites vous-même dans *Carnets* « *le cœur plein d'amour et l'œil méchant.* » Petit exemple dans *Belle du seigneur*. Cela se passe à la SDN pendant un cocktail. « *Ayant enfin capturé l'ambassadeur chauve, la baronne de Moustier lui citait, de sa voix vibrante de nombreux polypes nasaux, une pensée de ce cher duc si simple et si amical, à savoir qu'il était aussi important d'être un bon jardinier qu'un bon duc et pair. Comme c'était beau et comme c'était vrai, salivait-elle en souriant de toute âme à l'Excellence (...)* » Mais il y a, c'est vrai aussi, ce credo de la « tendresse de pitié » que vous formulez petit à petit dans vos livres.

ALBERT COHEN. Voyez-vous, j'ai essayé de pratiquer l'amour du prochain. Mais c'est de la foutaise. Vous ne pouvez pas aimer le SDF dans le métro comme vous aimez votre femme, votre enfant, votre mère, un ami très proche. Alors vous faites semblant. Ce que je propose c'est d'avoir sincèrement, simplement pitié les uns des autres, pitié de la mort certaine de notre prochain, pitié de notre malheur et de notre destin commun. Et que de cette pitié naisse enfin une humble bonté, plus vraie et plus grave que le présomptueux amour du prochain, une bonté de justice. Car il est juste d'avoir pitié du malheur d'un futur agonisant.

DC. Plutôt qu'un illusoire amour, vous exhortez donc à ne plus se haïr. Vous êtes très proche par-là de la « zone de non cruauté » prônée par Edgar Morin ; en tout cas les deux attitudes peuvent se rejoindre et se compléter. Pour le philosophe de la complexité, il s'agit non pas de faire du bien à son prochain mais au moins de ne pas lui faire de mal.

ALBERT COHEN. Je propose trois voies menant à

cette tendresse de pitié : l'identification à l'autre ou transsubstantiation, la connaissance de l'universelle irresponsabilité (le déterminisme des chromosomes et des gènes) et la connaissance de l'universelle mort ». Je développe cette conviction dans *O vous frères humains*. Je sais que cette humble loi est la seule possible.

DC. Revenons bien en arrière, en 1927, quand Louis Jouvet vous a complimenté pour votre pièce de théâtre *Ezechiel*. Que diriez-vous maintenant de ce texte joué une fois à l'Odéon en 1931 et dix fois à La Comédie française en 1933 ? Pour résumer, c'est un face à face entre Ezéchiel, le riche chef de la communauté juive de Céphalonie qui attend son fils et » *Jérémie maigre petit émigrant chargé d'une grande valise centenaire, trouée, déchirée, rafistolée, tragique de ballotements à travers le monde.* » qui doit lui annoncer la mort de ce fils « La pièce a été taxée d'antisémitisme. Ce fut un véritable déchainement, un journal allant même jusqu'à suggérer qu'elle avait été écrite par Hitler sous un pseudonyme ! C'est à peine croyable, même s'il n'y avait effectivement que vous pour oser un tel texte en 1933. Et bien sûr qu'Ezéchiel est un horrible rapiat, mais en même temps comme c'est drôle, comme ça coupe l'herbe sous le pied au contraire à tous les clichés antisémites. Trop de dérision a désarçonné. Cavanna et Plantu devaient adorer ce texte mais l'avaient-ils lu ? Peu de monde le connaît.

ALBERT COHEN. Et surtout même si Ezéchiel est cupide, je peux je dois l'aimer. Je veux tout aimer de mon peuple d'Israël – l'un des valeureux, Mattathias, est aussi un grippe-sous abominable. J'ai écrit cette pièce avec passion sans penser qu'elle était politiquement incorrecte comme vous dites maintenant J'y tenais assez pour quitter mon

poste au Bureau international du travail à Genève et venir à Paris pour la voir montée. Mais les réactions, y compris celles de certains de mes amis, m'ont douché. Je n'ai plus touché au théâtre, bien que certains comme Jean Blot aient estimé que j'en avais peut-être la veine. Tant pis.

DC. Vous en avez été très affecté

ALBERT COHEN. Oui.

DC. Vous avez aussi écrit des scénarios...

ALBERT COHEN. Quand j'étais plus jeune, j'adorais le cinéma. J'ai écrit un texte intitulé *Mort de Charlot* paru à la NRF en juin 1923 et puis j'ai effectivement déposé des scénarios. Sans suite.

DC. Jeune, vous avez souffert d'insomnies, d'angoisses, de dépressions. Dans *Le livre de mon père*, Myriam raconte que lorsque vous étiez étudiant, vous avez eu une période que vous avez appelé « de folie » avec des obsessions. L'une d'elles vous interdisait de mâcher des aliments et vous vous nourrissiez de purées. Mâcher c'était faire souffrir, employer la force ! L'asthme vous a dispensé du service militaire. Au Caire, à Alexandrie, dans votre premier emploi dans un service de contentieux, vous avez démarré une tuberculose. Bref, vous avez été très souvent malade. Tobie Nathan a une explication. Il fait remonter votre fragilité à l'épisode antisémite du camelot de Marseille. Le petit Albert, dit en substance l'ethno-psychiatre, admire le bagout du marchand qui maîtrise tellement bien la langue française. Et, je le cite : *c'est de cette personne qu'il admire qu'il s'entend dire : tu es un autre ! C'est cette personne dont il veut être le même qui lui dit Tu es un autre. Et cet événement est fondamental. Là où il cherchait le même,*

l'identique, il trouve une altérité radicale. Cette chose-là va le marquer dans son corps même. Je pense que c'est ce jour-là qu'il devient allergique, asthmatique, il se fera soigner toute sa vie pour ça (...)

ALBERT COHEN. Peut-être. J'ai effectivement été souffrant toute ma vie. Dans *Le livre de ma mère*, j'ai écrit que j'en étais fier, que cela me rapprochait d'elle, ma cardiaque. Après tout, je n'en suis pas si sûr. Peut-être était-ce aussi une façon de ne plus être coupable d'autant de vitalité, de goût de la vie, des valse tournoyantes, des jardins odorants, des commérages des oiseaux à l'aube, des soleils glorieux sur la mer, alors que trois jeunes femmes que j'ai aimées sont mortes, mort aussi Marcel Pagnol, morte ma mère... mes morts, ma folie et mon haut mal. Et moi tellement vivant.

DC. Ce que vous appelez « le péché de vie ». Cela me rappelle votre mère qui effleurant la pointe d'un clou de sa main, s'écrie : « *Tétanos ! Vite teinture d'iode !* Et votre commentaire : *Les Juifs aiment un peu trop la vie...* ». Vous êtes tellement drôle, Albert Cohen. Vous êtes drôle et vous supportez mal l'ennui. Une sensation abyssale chez vous, pouvant aller jusqu'à l'angoisse. Votre fille raconte que lorsqu'un interlocuteur vous ennuyait, vous tourniez la tête de droite à gauche comme pris au piège.

ALBERT COHEN. Et avec mes proches, j'avais une phrase pour endiguer la montée de l'ennui : Prière De Ne Pas Développer... J'en ai un peu honte maintenant.

DC. Avant de vous consacrez entièrement à la littérature, vous êtes politiquement très impliqué. Votre militance sioniste est relativement peu connue, vous avez

pourtant servi votre peuple de toute votre âme. Vous créez *La revue juive* en 1925 pour construire une passerelle entre les Juifs et les autres ; vous aurez de prestigieuses collaborations, Einstein, Gide, Freud... En 1939 vous êtes le représentant à Paris de Chaim Weizmann, président de l'organisation sioniste mondiale et vous êtes chargé de mission auprès du gouvernement français par L'Agence juive pour la Palestine. Au moment de la débâcle, vous partez en Angleterre rejoindre le gouvernement provisoire en exil du Général de Gaulle. C'est le temps de vos écrits de guerre. Ainsi de *Churchill d'Angleterre*. Philippe Sollers dans son journal *L'année du tigre* (1998) évoque le « *beau texte de 1942, d'Albert Cohen sur Churchill, soulignant que ce dernier a été le premier à avoir osé insulter Hitler.* » Dans *Combat de l'homme* (en contre-feu à *Mein Kampf*), vous défendez le combat de l'homme humain contre l'homme naturel, l'animal de proie, le fauve, qui caractérise selon vous l'idéologie nazie. Vous publiez ces textes dans la revue *La France libre* dont Raymond Aron est le secrétaire de rédaction. Vous n'êtes plus dans la pure littérature...

ALBERT COHEN. Il y a urgence : je suis dans la littérature de combat. Mais cela dit, la thèse de l'anti-nature est reprise pour l'essentiel dans chapitre de *Belle du Seigneur* et deviendra donc matière littéraire. Le thème de la force, comme vous le savez, est le fil de mon œuvre. C'est une obsession. Par ailleurs deux fragments du *Jour de mes dix ans* qui deviendront le cœur de *Ô vous frères humains* ont été publiés par *La France Libre*

DC. Votre grand projet, dont j'ignorais tout jusqu'à peu, et je pense ne pas être la seule, est celui de la création en France d'une légion juive de 200 à 300 000 hommes. Elle

devait accueillir les Juifs non français du monde entier désireux de se battre contre le nazisme, la majorité venant des Etats-Unis ce qui aurait impliqué de facto l'Amérique contre l'Allemagne. Vous avez énormément travaillé à ce projet qui a échoué malgré le soutien du cabinet de Daladier. Qu'est-ce que cette armée juive aurait changé ?

ALBERT COHEN. Beaucoup de choses certainement. Pour la première fois depuis des siècles, les Juifs auraient pu parler avec l'assurance que donne la conviction d'être un allié utile. Et peut-être l'enchaînement infernal aurait pu être évité.

DC. En 1946, le juriste que vous êtes rédige à la demande du CIR (Comité intergouvernemental pour les réfugiés) le texte sur la délivrance d'un titre de voyage pour les réfugiés qui entrera en vigueur en janvier 1947. Vous en êtes fier : « C'est mon plus beau livre ! » Que feriez-vous, que diriez-vous aujourd'hui quand des milliers de réfugiés meurent aux portes de l'Europe ?

ALBERT COHEN. Je suis venu d'ailleurs. D'une petite île dans la mer ionienne. Je travaillerais sans relâche à ce que tous ceux qui arrivent sur le sol de France puissent avoir ma chance.

DC. Vous êtes arrivé à l'âge de cinq ans, en 1900, à Marseille. Je vous imagine dans cette ville que j'aime. Cela me donne une proximité, un environnement où vous ne m'intimidez pas. Vos blagues avec votre copain Marcel Pagnol, le fils de l'instituteur d'Aubagne, je les imagine. Dans *Apostrophes*, il y a un moment délicieux où vous récitez des poèmes qu'il a écrits au temps du lycée – vous y mettez une telle ferveur. Pivot vous fait remarquer que vous

vous rappelez les poèmes de Pagnol et pas les vôtres !

ALBERT COHEN. Je l'aimais. Nous nous sommes connus en 1904 au lycée Thiers et nous sommes devenus amis en 1906. Nous ne nous quittions pas. Nous allions du lycée Thiers à la rue des Minimes, chez moi, puis rue de Lodi chez Marcel, puis de nouveau chez moi. Les poèmes, il les écrivait pour mes amoureuses ! moyennant une « rente » que j'étais si heureux de lui octroyer.

DC. Il paraît que vous le bénissiez aussi...

ALBERT COHEN. Oui ! Ceux qui ont pour nom Cohen possèdent le privilège de bénir. J'en étais très fier. Nous avons tant parlé. Il aimait tant parler et me parler, lui qui dans ses lettres m'appelait mon Albert et me reprochait de vivre loin de Paris, loin de lui, de vivre en Suisse. Près de l'eau douce et sans un figuier ! me disait-il.

DC. J'ai du mal en revanche à vous imaginer à Genève. Pourtant c'est un lieu qui vous est très cher, présent dans toute votre œuvre, et vous êtes citoyen suisse. Un lieu d'harmonie. Votre mère l'adorait, raconte Alain Schaffner : *« Elle admirait tout de la chère Genève et de la Suisse. Elle était enthousiaste de ce petit pays sage et solide. »* J'ai aussi du mal à vous imaginer enfermé dans votre appartement, fenêtres closes, en robe de chambre... vous qui venez de Corfou – que dans vos romans vous situez à Céphalonie pour échapper au poids de L'Odyssée peut-être – île dont vous dites si bien les scintillements, les sortilèges, l'odeur de jasmin. Que sans doute d'ailleurs vous recréez aussi avec vos souvenirs d'Alexandrie. Vous y êtes retourné une fois pour votre bar-mitsvah à treize ans, et puis fini. Et vous le sioniste actif n'êtes jamais allé en Israël bien qu'on vous ait proposé

en 1950 un poste d'ambassadeur...

ALBERT COHEN. C'est ainsi. Ce sont les lieux de ma géographie la plus intime mais c'est dans mon imaginaire qu'ils vivent.

DC. Créateur, vous supportez mal la concurrence que vous fait le réel, suggère Jean Blot. Pourtant, n'auriez-vous pas voulu mourir dans l'île parfumée ? La mort, vous l'avez sans cesse invitée dans vos livres. Elle vous révolte tant qu'elle ne peut pas, dirait-on, vous faire peur. Vous osez des descriptions, un réalisme, des métaphores terrifiantes... Elle rôde sans cesse, s'invite dans les moments les plus lumineux de *Belle du Seigneur*, occupe toute la place au centre du *Livre de ma mère* (le texte s'appelait à l'origine *Le chant des morts*). Votre mère que vous évoquez sous sa lourde dalle de marbre, « *un presse-mort, pour être bien sûr qu'elle ne s'en ira pas* ».

Vous avez aussi une propension à vous imaginer mort, dans votre cercueil : (...) « *et moi, tout seul, comme ma mère, tout seul, dans mon allongement sempiternel, pas très bien habillé, avec un habit pas brossé et trop large parce que monsieur est devenu un peu mince.* » Entre parenthèses, quelle liberté d'écriture.

ALBERT COHEN. Si vous parlez de la mort de façon mortellement ennuyeuse, alors...

DC. Dans ce même état d'esprit – et c'est revigorant en ces temps de positivité laborieuse – vous faites un sort à la bénéfique douleur, l'obscène dolorisme chrétien. Je cite dans *Le Livre de ma mère* : « *Je la connais, la douleur, et je sais qu'elle n'est ni noble ni enrichissante mais qu'elle te ratatine et réduit comme tête bouillie et rapetissée de guerrier*

péruvien, et je sais que les poètes qui souffrent tout en cherchant des rimes et qui chantent l'honneur de souffrir, distingués nabots sur leurs échasses, n'ont jamais connu la douleur qui fait de toi un homme qui fut ».

ALBERT COHEN. Je n'ai rien à ajouter.

DC. *Votre révolte, votre rage, sont les mêmes quand vous vous adressez à Dieu : « Je crie à l'abus de confiance, à la sinistre plaisanterie. O Dieu, du droit de mon agonie qui est proche, je Te dis qu'elle n'est pas drôle, Ta plaisanterie de nous donner cet effrayant et bel amour de la vie pour nous allonger ensuite, les uns après les autres, les uns auprès des autres (...) » Ou bien « Dieu m'aime si peu que j'en ai honte pour Lui. »*

ALBERT COHEN. J'ai écrit des choses terribles avec l'immense désir de croire. Je suis ainsi : contradictoire, écartelé, blasphématoire et infiniment adorant.

DC. Vous détestez les fleurs coupées... Pourquoi ?

ALBERT COHEN. Elles sont mortes non ?

Bibliographie

Le livre de mon père. Myriam Champigny Cohen. Actes Sud./ *Albert Cohen.* Jean Blot. Balland/

Albert Cohen, le grandiose et le dérisoire. Alain Schaffner, ZOE/ *Conversations avec Albert Cohen.* Gérard Valbert. L'Age d'Homme.

Christiane Singer : la vie torrentielle

Automne 2013. Avant de commencer, avant de donner ordre et sens à mes notes, je relis l'interview parue en 1999, *Christiane Singer : la femme flamme*. Était-ce l'excellente secrétaire de rédaction, Catherine, ou moi qui avons trouvé ce titre ? Je ne sais pas mais on pouvait difficilement faire mieux. Je relis l'interview, je liste les mots-clés (dans les ateliers d'écriture d'Aleph, on parle de mots-mana, c'est-à-dire sésame, talisman) : ils sont presque tous dans le champ sémantique de la brûlure. Et je soupire une fois encore d'avoir perdu dans mon dernier déménagement tout le dossier la concernant, y compris une vidéo intitulée *Patience brûlante*...

Quelques mois auparavant en juin 2012, je venais d'arriver en résidence d'écriture au monastère de Saorge, dans la montagne, aux portes du Parc de Mercantour. J'étais saoule de beauté et de fatigue. Et voilà qu'au moment de m'installer dans une des cellules transformées en chambrettes, sobres mais douillettes, j'apprenais que je serais seule trois nuits dans ce lieu certes magnifique, mais diablement impressionnant. Je

décidai de faire fi de mon appréhension et de le prendre comme une sympathique petite épreuve initiatique. Avant le dîner, que j'irai me confectionner dans la vaste cuisine qui a dû voir des processions de moines franciscains se régaler de soupes aux herbes du potager, je décide de faire un tour à la bibliothèque du monastère à l'étage. Mes pas résonnent dans le très long couloir et je m'efforce, puisque l'habit fait le moine, d'afficher une allure détachée ; par les fenêtres étroites, je vois le cloître et les arbres qui se tordent sous le vent – une grosse tempête est annoncée. C'est là : je tourne la clé restée sur la porte, j'entre avec soulagement dans l'adorable pièce lambrissée, bien chauffée, avec sa grande table en bois, des lumières « à lire » et sur les murs bien sûr The Littérature. Je l'avais constaté à mon premier séjour, cette bibliothèque rend folle, constituée qu'elle est des dix livres chéris de tous les écrivains passés par ici – et il y en eut. Bibliothèque pas trop grande pour ne pas être accablée, mais assez pour nourrir l'illusion que tout ce qu'on a toujours voulu lire est LA ! – la juste taille comme dans *Boucle d'or*. Elle me rappelle la librairie où m'emmenait un oncle à chacun de ses retours d'Huế – en Indochine on disait – où il construisait un pont : « Tu as dix minutes pour choisir dix livres ! », ou quelque chose de cet ordre-là, me déclarait-il ravi, goguenard, un tantinet sadique, me regardant, juchée sur un escabeau, en joyeuse panique. Ici aussi j'ai dix jours.

Ma main, fébrile, effleure les rayons, hésite, repars. L'an dernier j'avais choisi *Le métier de vivre* de Pavese, *L'art de la joie* de Goliarda Sapienza et Proust – toujours pas lu, sans commentaire. Ce soir-là, je sors du rang *Plume* de Michaux – une lecture elle aussi toujours repoussée, et récemment un ami comédien m'en avait récité de délectables extraits, ainsi que *Austerlitz* de Sebald (le compagnon de ma fille le lisait à

Cassis d'où j'arrivais). Je lève les yeux au son de sourdine sur les vitres : il pleut. C'est là, l'instant d'après, que Christiane Singer me sourit. Sur la couverture de *Derniers fragments d'un long voyage* (Albin Michel), Christiane Singer me sourit à Saorge... Depuis l'interview en 1999, je n'ai plus jamais rien lu d'elle. J'emène les trois livres dans ma chambre.

Diner vite expédié en compagnie du *Monde* qui monte jusqu'ici tous les matins, mais sans la radio qui ne passe pas. Après avoir vérifié que toutes les lourdes portes sont bien cadenassées et entériné le fait que je suis bien seule dans la forteresse, je monte à ma chambre – et ne me mets pas à pleurer non ! le bruit de la pluie me rassure, douceur des souvenirs d'enfance sous la tente. Je prends puis repose le livre de Christiane Singer. Plus tard. J'ouvre *Plume*, je feuillette et m'arrête :

Sur le chemin de la mort

Ma mère rencontra une grande banquise ;

Elle voulut parler,

Il était déjà tard ;

Une grande banquise d'ouate

Elle nous regarda mon frère et moi,

Et puis elle pleura

Nous lui dîmes – mensonge vraiment absurde

– que nous comprenions bien.

Elle eut alors ce si gracieux sourire de toute jeune fille,

Qui était vraiment elle,

Un si joli sourire presque espiègle ;

Ensuite elle fut pris dans l'Opaque

Le sourire me rappelle un passage dans un livre de Kundera, où une femme, pas encore âgée mais sur le point

de l'être, quittant la piscine, fait un geste de la main. Un geste de jeunesse. Le narrateur et le lecteur – en l'occurrence la femme encore jeune que j'étais à l'époque – en sont bouleversés. Quant à l'« *Opaque* », il me suffoque : quelle violence.

La pluie a quitté le tranquille registre foetal et rejoint des ambiances sonores de fin du monde. Je ne veux pas me surestimer : je laisse les mots de Michaux reposer, loin de moi, sur la table près de la fenêtre et j'ouvre *Derniers fragments d'un long voyage*.

Je l'avais vu en un coup d'œil sur la quatrième de couverture, ce livre fut le dernier, que Christiane Singer rédigea sur son lit d'hôpital les six mois précédant sa mort en 2007. Je commence. Je suis prise tout de suite. Comme il y a presque quinze ans, elle m'émerveille, elle m'exaspère. La passion, l'excès, le paroxysme des sensations, oui j'adhère ; mais Dieu embusqué derrière chaque page, je piaffe d'énervement.

Pourquoi je lis ça une nuit d'ouragan – ou quasiment, si j'en crois le déchaînement des éléments – seule dans un monastère ? Parce que j'ai un souvenir ébloui de cette femme qui vit quelque part en moi ? Oui c'est certain. Et aussi, sans doute, même si je suis dans un déni déterminé, parce que je suis malade. Or, dès les premières pages, je trouve : « *Ce matin j'ai senti qu'un processus de guérison était en cours. Le malheur veut qu'une constipation bétonnée me coupe de mon bassin. J'en éprouve une grande fâcherie, même colère. Mais pourquoi m'indigner ? Contre quoi, ? Il y a là une guerre ancienne.* » Et aussi : « *Mon potentiel de ressentiment me sidère* »

Evidemment qu'elle est en colère ! Moi aussi. Je frétille d'aise et je cale mon oreiller. Christiane, ma sœur.

Page 29, je déchante : « *On peut bien sûr être malade, cruellement malade pour avoir confirmation de sa malchance et de toutes les raisons de se lamenter. (...) Mais on peut aussi monter en maladie comme vers un chemin d'initiation, à l'affût des fractures qu'elle opère dans les murs qui nous entourent, des brèches qu'elle ouvre vers l'infini. Elle devient alors une des plus hautes aventures de vie.* » Je me lève, regarde dehors les sombres montagnes. Je suis hors de moi. Tout ce qui est acceptation, soumission, souffrance rédemptrice, m'est insupportable. Dans le même temps, n'est-ce pas tentant d'en faire quelque chose de ces poumons en loque ? (Je les imagine comme des ectoplasmes nappés d'une brume dé létère). J'ouvre à nouveau le livre à la jaquette blanche « *Une maladie est en moi. C'est un fait. Mon travail va être de ne pas être, moi, dans la maladie.* »

Je lis encore trois ou quatre chapitres. Avant de dormir je vais faire pipi. Dans le couloir il fait froid, je presse le pas, reviens très vite, ferme la porte sur la chaleur et la lumière de la chambre. Je m'endors dans le vacarme de la pluie décuplée par le bassin, les gouttières, les gargouilles – une nuit d'orage, dans un camping sur le Lac Majeur avec mes parents, je devais avoir seize ans, nous avons dû abandonner la tente inondée par une pluie torrentielle et j'avais été obligée d'interrompre les amoureuses pensées (sur un irrésistible Giorgio rencontré dans un dancing) qui m'agitaient au creux de mon duvet. Cette nuit rien n'entravera mes rêves. Je n'ai pas peur. Je suis bien. Je suis plutôt – quoique je m'en défende, il faut éviter de provoquer les dieux – contente de moi.

Le petit déjeuner, tempête calmée, pain grillé, café. J'entends les pas de Stéphanie, fée du logis, qui (ouf quand

même) est arrivée. J'ouvre la porte de la cuisine qui donne sur le potager et la montagne et, dans ma légère euphorie, j'écris un haïku :

*les nuages ce matin
nappent la montagne
émerge mon âme !*

Un peu prétentieux, mais pas si mal.

J'installe mon ordinateur. C'est là, dans la cuisine, que je vais travailler. Mais à quoi ? J'ai plusieurs chantiers d'écriture, dont celui des « grandes interviews » auquel je ne crois plus depuis que, quelques jours avant mon départ pour Saorge, j'ai renoncé à retrouver les archives les concernant, archives échouées dans une benne lors de mon dernier déménagement, le doute n'est plus possible. (L'accepter fut une redite mineure du jour où l'éditeur Melville m'annonça en 2002 qu'il avait pilonné tous mes *Parasols – Intérieur nuit*, ma première fiction publiée). Je clique, sans le décider vraiment, sur le fichier quasi vide et intitulé *Brèves rencontres*. J'ouvre le livre de Christiane Singer zébré hier soir de coups de crayons. Et cela se fait sans que j'aie à le formuler, c'est évident : je commence à écrire.

Un cagibi à Roissy, enfin j'exagère, pas vraiment un cagibi, mais un bocal sans fenêtre dans l'aéroport. Toute possibilité de rendez-vous à Paris étant exclue entre ses obligations et les miennes, c'est l'écrivaine qui avait suggéré cette solution : louer un espace de rencontre entre deux avions, entre deux voyages. Elle était arrivée avec sa valise qu'elle avait posée à côté de la mienne. Se défaisant d'un grand manteau, d'une large étole, belle très belle, rieuse, d'emblée chaleureuse, m'appelant tout de suite Dane, me remerciant d'avoir accepté cette solution bizarre. Oui ça l'était, bizarre, et

je me demandais, assise à la petite table sur laquelle j'avais étalé mon barda, bic-roller, livres, liasse de feuilles avec au-dessus celle des questions, petit magnétophone, je me demandais comment allait se créer l'atmosphère de confiance, de connivence, plus encore de totale empathie dont j'avais absolument besoin pour réussir mon « *Invité du mois* ». Elle s'était assise en face de moi, souriant toujours, si positive grands dieux (un peu trop me disais-je, les vertus de la *positive attitude* me donnant de l'urticaire depuis que j'avais fait un reportage sur le développement personnel). J'ai enclenché le magnétophone, lui ai posé une première question... non ! ne pas vérifier, je l'ai déjà fait en arrivant. Et puis si. Christiane, je vais simplement vérifier si ça enregistre bien... Elle a acquiescé, toujours radieuse (la positivité avait du bon). Il était neuf ou dix heures du matin, nous étions quasi internées dans une bulle d'une neutralité tétanisante. Pas pour elle. Mais qu'avait donc avalé cette femme ? A quoi se shootait-elle ? Quel était son taux de sérotonine ? Une fois l'obsessionnel contrôle effectué, je m'y suis laborieusement mise. Petit à petit, pourtant, l'excitation m'est venue. J'oubliais le non décor, j'oubliais l'aéroport, j'étais avec elle, complètement, inconditionnellement.

A un moment, elle s'est levée. Elle était debout, je la revois très précisément, quand nous avons parlé de la ménopause, allez savoir pourquoi, je devais commencer à en subir les effets et je trouvais ça odieux. Pas elle. Même ça, la ménopause, c'était génial, c'était la vie ! Debout, se tenant les reins, elle racontait (je cite de mémoire) : Cela m'arrive parfois pendant une conférence, je prends feu, mes reins prennent feu, je rends grâce pour cet embrasement... Elle ne s'arrêtait plus : une tirade sur la ménopause, façon « Tirade du nez », aussi lyrique, aussi ridicule, aussi

éblouissante. J'étais séduite, embarquée. Son sourire étincelant, l'éclat de ses yeux sombres, sa chevelure somptueuse et sa voix mélodieuse, claire, pleine, aux accents parfois rauques, ses formes dans toute la gloire de la maturité, tout donnait à ses propos, même quand ils frôlaient l'exaltation, une corporalité, comment l'exprimer ? rassurante. Je veux dire que sa manière d'habiter ce qu'elle disait gommait en partie l'énervement ou l'inquiétude qu'on aurait pu ressentir à l'écouter ou qu'on avait pu ressentir à la lire. Bref, j'étais sous le charme, bien qu'une petite voix intérieure me morigénât : un peu de recul please !

Je suis dans la vaste cuisine du monastère de Saorge, je suis avec Christiane Singer dans le caisson insonorisé de l'aéroport de Roissy. Je prends une bouilloire énorme, qui ne déparerait pas dans *Boucle d'or*. Un thé c'est aussi ce que nous avons commandé toutes les deux, un vieux thé Lipton bien nul qui n'avait en aucune façon entamé notre enthousiasme. D'autant que l'entretien roulait maintenant sous, ou plutôt sur, les feux de l'amour... Nous parlions de son *Passion* qui fait vivre l'histoire d'Héloïse et Abélard. Je n'avais jamais, je crois, rien lu d'aussi torride (bien que parfaitement prude et pur) sur l'amour et j'avais été transportée.

« *Oser aimer du seul amour qui mérite ce nom et du seul amour dont la mesure soit acceptable : l'amour exagéré. L'amour démesuré. L'amour immodéré.* » (Rastenbergl). Dans tous ses livres, l'amour est ce qui porte, dirige sa vie. Et l'excessivité lui évite, à de rares exceptions près, l'écueil du mièvre. Elle écrit : « *L'exagération m'a toujours paru être l'expérience parfaite (...)* Il n'est que l'expérience menée à terme qui libère. Nous sommes poursuivis toute une vie par ce que

nous n'avons pas vécu en entièreseté »(Rastenbergr). Je me replonge dans *Derniers fragments d'un long voyage* et m'arrête sur le dernier passage lu la veille où elle raconte comment elle fait défiler tous ceux qu'elle aime de son institutrice jusqu'à l'infirmière de nuit et qu'elle les « habille d'amour ». « *C'est un merveilleux apprentissage. Je veux le poursuivre à jamais, et de temps en temps apprendre à tourner ce vent chaud vers la femme maigre et alitée qui tient la plume.* »

Plus que le tsunami d'amour qui me gêne quand même un peu, ce qui me touche ce matin, moi, planquée dans trois pulls, moi qui me refais du thé, moi qui crains tellement le froid (les poumons ectoplasmiques), ce qui me touche c'est ce vent qui réchauffe, remplume la femme à la plume, maigre dans son lit (« il faut te remplumer », on devait me dire ça enfant, me disait sans doute mon oncle, celui qui venait de Hué et me rapportait des poupées élégamment étranglées dans leur kimono moiré. Je crois bien que c'est de sa bouche que j'ai entendu pour la première fois le mot « geisha » : il y avait dans sa voix pour le prononcer un mélange de fascination et de rejet, de désir et de pitié – il avait une anomalie sexuelle, je n'ai jamais su laquelle qui l'empêchait peut-être ? de consommer : alors il se consumait. Il était beau comme un Petit Prince devenu adulte, et sec, maigre comme un paysan de rizière. Delphine Seyrig faite homme. Il aurait pu jouer dans un film de Duras. Je l'adorais mais je ne le savais pas : j'étais très souvent en rogne contre lui, il se moquait souvent de moi, me bousculait, me choquait.).

Que Christiane Singer parle de sa maigreur me rappelle comme elle était belle, grande, épanouie, pulpeuse, dans le petit salon aseptisé de l'aéroport de Roissy. Que Christiane

Singer me parle de sa maigreur me parle de la mienne moi qui fus belle, grande, épanouie, pulpeuse.

Au début du livre, elle raconte que six mois de vie lui sont accordés par un médecin le 1^{er} septembre 2006. Elle finit le livre fin février 2007. Pile. Dans cette cuisine où tout est immense : table, casseroles, faitout, égouttoir, encore une fois à la mesure du grand ours de *Boucle d'or*, je suis pas à pas la splendide femme jubilante de l'aéroport qui devient, page après page, ligne après ligne, mot après mot, cette femme alitée, maigre, souffrante. Tellement. « *Il y a des moments où l'âme empalée au corps agonise. Enfer de la souffrance jour après jour.* » Je me sens d'une certaine façon rassurée quand elle se plaint, quand elle refuse sa souffrance : « *Depuis hier me revoilà à l'hôpital à cause de violents saignements de la vessie : expérience pénible de martyre et d'abandon cette nuit ; cette sonde épaisse m'empalait vivante. Il y avait quelque chose de terrifiant dans ma corporalité, de destructeur, d'horifiant.* » Mais cette faiblesse ne dure pas... : « *l'art consiste à ne pas occuper les « espaces entre » par le ruminement des douleurs traversées ou par la crainte de celles qui vont suivre.* » (je pense à ma mère qui s'est – sans doute ? – bousillée la vie en ressasant et surtout en appréhendant). Et la femme-flamme enchaîne : « *Il est vrai que j'ai reçu un sacré don avec la naissance : celui de tout magnifier. Il ne m'a jamais tout à fait quittée et je le retrouve dans cette allégresse profonde qui, malgré tout, m'habite.* » (Il m'arrive de penser que cette fée-là s'est aussi penchée sur mon berceau.)

Alternance de la souffrance et de l'espérance jusqu'à ce qu'elle entre en soins palliatifs « *reliée à une merveilleuse pompe qui me délivre de la douleur. J'ai rendu les armes.*

Gratitude, gratitude ! » La gratitude est, à mes yeux, le plus beau des sentiments que l'on puisse éprouver. Quand cela m'arrive – une ribambelle de nuages pastel, un mail de ma fille ou de mon fils, une musique saisie au vol et qui m'éclaire – j'exulte d'être capable de ressentir ça. Mais associer ce sentiment à l'entrée en soins palliatifs, je regimbe. La maternité est sans doute le lieu même de la gratitude (et pourtant comme on invoque facilement ce lieu commun de « l'ingratitude des enfants » et au fond à raison ! c'est le principe même de la vie) et Christiane Singer s'y coule avec bonheur. Retrouvant une photo, elle écrit. « *Excursion d'été en Tchéquie avec ms deux fils ! Il en reste comme une poudre d'or sur les doigts ; toute la grâce est là dans le halo d'une après-midi bleutée et dans mon regard noyé de fierté. Ainsi, ce qu'au premier degré nous ne vivons pas, pris que nous sommes au filet des humeurs, se vit dans une profondeur qui ne risque aucune altération (...) Est sauvé depuis toujours ce que nous avons pourtant vécu avec tant de négligence ! Quelle immense compassion a la vie pour nous.* » (Rastenberg)

Je trouve l'idée, et la façon si fine dont elle l'a exprimée d'un réconfort extraordinaire : les moments magiques seraient vécus et engrangés à un autre niveau de conscience – ça y est ! voilà que je tombe dans le vocabulaire mystico-océanique. Mais le fait est, et Christiane Singer me le rappelle, que je ressens parfois ces bouffées de tendresse venues de je ne sais où, destinées à je ne sais qui. Des bouffées quasiment cosmiques : le « grand tout » et tutti quanti, tout ce verbiage, ces références qui me hérissent. Pourquoi ? J'ai quelques raisons, dont une immersion pas du tout providentielle dix années durant chez les religieuses de La Providence.

C'est là, je l'ai dit, que mon empathie avec Christiane Singer est malmenée. Le divin tapi sous les propos : explication, justification, résolution. Particulièrement bien sûr dans ce *Derniers fragments...* où elle mène, comme on dit, et on dit bien, son dernier combat contre la mort ou plutôt, quand il s'agit de Singer, avec la mort. Elle vient de passer la pire des nuits. Elle a « *hurlé à la mort dans un silence de galaxie.* » Et elle écrit : « *Elle est indescriptible la qualité d'âme dans laquelle je baigne ! J'ai été couronnée cette nuit. La couronne d'épines.* » Décidément non, je ne peux pas, je ne veux pas du tout aller dans ces zones avec elle. La couronne d'épines, le glaive dans le côté, le saint suaire – tout mon anticléricalisme basique se réveille.

Cette nuit-là, raconte-t-elle, ses enfants et deux de ses amies ont été réveillés au même moment par une sonnerie de téléphone... inexistante : « *Je trouve cela si émouvant car j'ai vraiment crié des noms dans la nuit. J'ai accompagné jusqu'au bout amer ma propre solitude, mon propre abandon. Il est bon et juste d'accompagner jusqu'au bout tout ce qu'on ressent, d'aller au plus aigu de la pointe. Pour être délivré de quelque chose, surtout le rejoindre de si près, de si près qu'on sente le souffle du dragon dans la nuque !* »

Toujours l'entière. A partir du moment où Christiane Singer renonce à guérir, accepte de mourir, elle y va de tout son corps, de toute son âme, elle entre dans un état second obtenu sans drogue (qui me fait revenir en mémoire un livre d'Aldous Huxley explorant les possibilités d'une mort apprivoisée avec une aide chimique). « *Visite du Dr V. Blond dont j'aime le silence profond. Il me dit : Nous nous interrogeons mes collègues et moi sur l'énigme que vous nous ouvrez. A la manière dont vous vivez votre maladie et dont*

vous vivez tout court, nous apprenons une autre relation à la maladie et à la vie : c'est profondément troublant. »

Troublant, pour le moins, l'état de grâce dans lequel elle dit entrer, dans lequel, bien obligé de le reconnaître, elle entre. Toute sa vie, son travail sur elle-même, sa pratique de la méditation peuvent-ils suffire à l'expliquer ? Je pense que non. Mais alors ? Alors il y a l'écriture... C'est ce livre qu'elle écrit dans le maelström de sa maladie, aux portes de la mort, qui, peut-être, font le miracle, l'alchimie qui transforme la boue en or – cette métaphore, je m'en rends compte au moment même où je l'écris, étant devenue un cliché (pas encore vidé de sa substance) sur l'écriture. Encore dans l'horizon de la guérison, elle écrit : *« Un livre se prépare en moi. Il sera constitué de toutes ces bribes que je griffonne jour et nuit et qui s'organisent d'elles-mêmes comme limaille de fer sur un champ magnétique. »* Et quand son beau-frère vient la voir, elle reprend avec lui le dialogue passionné sur la littérature : *« le lieu où le petit Poucet ramasse ses infimes cailloux qui sauvent des vies »*. Là est sa grande force : sa foi dans la littérature, dans la langue. C'est me dis-je, assez sentencieuse ce matin-là dans la cuisine du monastère, sa vraie foi, celle qui la sauve sans cesse... C'est bien sûr ! mon cher Watson ce livre en gestation qui lui a permis de tenir les six mois prévus par le jeune médecin : l'exaltation créatrice venait contrecarrer le poids de la mort destructrice à l'œuvre. Moi-même assez exaltée par mon raisonnement, j'ouvre la double porte de la cuisine : dans le potager les jeunes voix claires d'un jardinier et d'une jardinière émaillent le silence.

Je rentre, me relis. Très bien, mais ce disant je réduis considérablement son expérience : *« Comment aurais-je pu soupçonner que je puisse encore être si heureuse ? (...) Je dis*

bonheur par pudeur mais ce qui m'habite en vérité est plus fort encore. (...) c'est un miracle plus inattendu encore. Il est autour de moi comme un senteur qui pénètre tout. (...) Il est contenu entier dans ce sublime mot ancien : béatitude. Il me recouvre toute entière Qui eût pu soupçonner qu'au cœur d'une aussi difficile épreuve se soit lovée la merveille des merveilles ? (...)

Et trois lignes plus loin – mais c'est à moi qu'elle s'adresse !!! « *Quel univers est-ce que je fais vaciller en écrivant cela ? Et me croira-t-on, mais peu importe, si je dis que je n'ai jamais été aussi heureuse que maintenant ? (...)* Je ne veux ce faisant rien prétendre, rien prouver. » Ok j'encaisse. Et je poursuis ma lecture : « *Après la joie d'être là, présente, cette joie de transposer d'une langue à l'autre un joyau.* » De nouveau l'écriture salvatrice...

Et s'il n'y avait pas alternative mais complémentarité. Si sa mystique empruntait aussi les voies de l'écriture. Un médecin lui dit : « *Quand je vois la joie qui t'habite, je n'ai plus besoin d'en savoir davantage. La situation est claire. Le chemin de souffrance, il est à toi, OK. Mais le chemin de connaissance, tu n'as pas d'autre choix que de le partager avec nous. Je lui montre du doigt mon manuscrit sur la table.* » « *Voilà* ». Et je rayonne comme un enfant qui vient de réussir son tout premier pâté de sable. » Les dernières pages sont bouleversantes. Elle vit un martyr et elle « *se sait portée* ». Après une nuit de coups de couteau dans le ventre et la terrible citation de la phrase de Salomon « *Il envoyait les morts déjà morts* » elle écrit : « *Et tout aussitôt, marchant main dans la main, la conscience folle que j'aime, que j'aime, que jamais l'amour n'a coulé de moi en moi à pareils flots.* »

Elle m'avait invitée dans son château de Rastenbergl. Je

me souviens avoir reçu deux ou trois lettres d'elle de son écriture ample, une écriture d'impératrice, – elles ont dû être jetées avec le dossier. J'avais décliné la proposition, me retranchant derrière la complexité, les enfants et tout le tremblement. La vérité est que j'avais eu peur d'y aller. Peur de ne pas être à la hauteur, comme d'habitude après chaque interview, peur de décevoir après avoir donné, montré le meilleur. En cet automne 2013 à Paris, je me replonge dans *Rastenberg* et je trouve quelques légères excuses à mon évitement. Rastenberg est une bâtisse puissante et glaciale qui figea le sang de la jeune femme quand elle y pénétra à l'âge de vingt ans. Avec son hall qu'elle traverse dix fois par jour, un hall truffé de trophées : aigles girafes crocodiles antilopes ! « *Il m'arrive encore de me demander si je ne suis pas le dernier trophée de cette macabre galerie* » ironise-t-elle.

Écrit une dizaine d'années avant son livre ultime, *Rastenberg*, est un mélange de souvenirs et de fiction et met en scène trois personnages qui l'ont précédée dans le château. C'est aussi déjà une confrontation – uniquement philosophique, elle n'est alors menacée par aucune maladie à ce que je sache – avec la mort : « *Aujourd'hui 23 novembre je me sais mortelle. Non que je me sois crue jusqu'alors immortelle, mais aujourd'hui tout en moi – des cheveux aux ongles de pieds – sait que je suis mortelle, irrémédiablement mortelle (...) Un instant tout s'est révolté en moi. Où chercher refuge ? La fuite n'est pas possible. Depuis longtemps j'habite le traquenard même. C'est au sortir du ventre de ma mère que j'y suis entrée* »

Suit la description de ce « *méchant matin* » de la révélation, une « *matinée sinistre* ». Avant d'ouvrir sur une exhortation à sortir de nos petites vies pour rencontrer l'autre, qui finit par une sorte d'ode à la mort : « *Cette vie*

qui préfère s'asphyxier plutôt que d'ouvrir les fenêtres, et que seule la mort aérera enfin pour finir. « A nouveau l'envie de jeter le bouquin : quel est ce délire Christiane ? vous vous laissez bercer, berner par la magie de l'écriture.

Quelques lignes plus loin, de nouveau vulnérable, vraie, de nouveau elle m'émeut : « *En quelques heures le monde a basculé. Voilà que le matin hargneux m'a ouvert le cœur d'un seul coup de hache. A Rastenberg, cela n'a rien de stupéfiant. Ici se laissent égrener, en un seul jour, toutes les gammes (...) de l'être. A force d'aller et venir dans les longs couloirs glacés, j'ai fini par renverser cette coupe remplie à ras bord que j'appelais hier encore à boire jusqu'à la toute dernière goutte.* » La journée et le chapitre finissent par une méditation « *Oser braver l'instant ! L'entendre qui respire.* » Juste avant, elle avait en effet suggéré que la plénitude de l'instant est insoutenable et que nous mettons tout en œuvre pour y échapper : faire du thé, téléphoner, ranger un tiroir, manger une noix... Et elle avançait l'hypothèse (en fait, elle en est persuadée) : « *Est-il possible que toute l'opacité de la vie quotidienne avec ses habitudes maniaques, ses étroitesse obstinées, ses soucis, ses obsessions et ses émissions de gaz carbonique n'ait qu'une fonction : celle de nous protéger de la réverbération mortelle de l'instant ?* » La mort qui aère non ! la plénitude de l'instant oui. Jusqu'à ce qu'elle finisse par « *avoir le goût de Dieu sur la langue* ». Incontournable...

La mort encore dans ce même Rastenberg : « *La terre qui s'immisce dans tous les orifices et s'amalgame le corps. La terre du dernier séjour qui fait fondre doucement, amoureusement et sans hâte – la folle, ô la folle illusion d'avoir été.* » Derrière la musicalité de la phrase, quelle férocité. Et dans *Derniers fragments*, je l'ai dit, l'acceptation est totale. « *Ne croyez pas que la mort soit un échec. C'est*

l'amoureux accomplissement d'une alchimie », voilà le message qu'elle aimerait qu'on remette à chacun au cimetière. Je me souviens de ma contrariété de n'avoir pu aller à son enterrement – et je n'ai pas l'impression d'avoir été ce jour-là dans l'évitement. Je note cette phrase : « *Ah comme je serre dans mes bras tous ceux que j'ai eu le bonheur de rencontrer sur cette terre !* » J'en fais partie même si je n'ai pas osé aller plus loin. Quel regret vif.

C'est l'automne 2013 à Paris où j'écris. A Rastenberg aussi. « *C'est même le tout dernier pan de l'automne, celui qui dépasse encore un tout petit peu comme l'extrême bout de la traîne quand le reste de la mariée a déjà depuis longtemps franchi le seuil – et ce petit bout a une douceur intolérable. Quelque chose est dans l'air qui met au bord des larmes et force coûte que coûte à la rémission ! Dieu merci avant qu'on ait vraiment succombé à cette douceur, et comme un diable surgi de sa boîte, l'hiver est là !* » C'est peut-être là, dans le justesse d'une émotion ordinaire et de sa formulation que je la préfère. C'est là que les larmes peuvent me venir. De gratitude. Allez, un dernier exemple (avec ses « et » emphatique) : *C'est la fin de l'été. Les vins des bords du Danube mordorent les cristaux (...) Ils engloutissent le chevreuil et la douceur de l'air qui pénètre par les fenêtres grandes ouvertes, et les quenelles et le chou rouge et les aïelles, et le cri des martinets et des hirondelles et la maîtresse de maison qui mystérieusement relie en un noyau ineffable tout ce qui était jusqu'alors séparé.* »

Edgar Morin, un drôle d'oiseau...

Il est celui qui m'a le plus marquée : travail acharné, exaltation, panique, plaisir, re-travail acharné, chaos, découragement, construction, effort, plaisir... je suis passée par toutes les étapes classiques pendant ces quelques années où, vaille que vaille, je rédigeais chaque mois une longue interview pour *L'Actualité des religions* ; mais avec Edgar Morin ce fut du force 13... Son regard étincelant d'intelligence, qui reste le même au grand âge, sa moue sceptique, amusée, quoique tendre, sa voix bien timbrée, chaleureuse, quoique légèrement métallique, ne m'ont plus jamais vraiment quittée après l'entretien. Je le croisais sur mon écran de télé chez Taddei ou dans les pages du *Monde* et, parfois, dans la foulée, je lui envoyais un mail qui ne demandait pas de réponse. Il répondait, parfois. Il faisait partie de mes références. Et de mes fiertés aussi. J'avais interviewé Edgar Morin. Oui !

Un souvenir vivant. Grands dieux, tellement vivant.

Je suis au café des Phares place de la Bastille. En avance. Très. Mon sac chargé de docs pèse lourd. Pourquoi tout ce fatras ? Je compte faire quoi ? lui réciter mes notes ? J'ai mon

grand bloc avec mes questions, au moins ? oui je l'ai. Je les relis ? Non. Je n'en peux plus. J'ai mal au ventre. Un peu. Comment est-ce que je vais m'en sortir ? Bien, naturellement. Je suis bétonnée. J'ai tout lu. Enfin non. Pas *La Méthode*, la fameuse pensée complexe, son grand-œuvre. Mais j'ai lu sur *La Méthode* ; c'est bon, ça va. Déjà, j'en sais trop : même pas la peine que je le vois. Non je déconne... Un café allongé, oui merci. J'irai me laver les dents aux toilettes après, avant. Bref.

Il faisait doux. C'était l'automne 1999.

J'ai hâte que l'heure arrive maintenant. Je suis dans une telle tension. Fin prête : tout est dans ma tête ; il n'y a plus que ça dans ma tête : ce qu'a écrit Edgar Morin. Ce bonhomme m'a complètement envahie : plus d'enfants, plus de problèmes, plus de projets, plus de souvenirs. EDGAR MORIN ICI ET MAINTENANT.

Un immeuble rue Saint-Claude. Je sonne. Une petite dame m'ouvre. Elle me demande de mettre des patins ! NON, je ne peux pas entrer dans le bureau du philosophe Edgar Morin (ne pas oublier qu'il a horreur qu'on le qualifie de sociologue) en glissant à pas menus et tremblants, sur des patins. Je dis à la petite dame que je vais rester en chaussettes. Drôle de début : ça calme sur le grand homme. Je vais peut-être enfin pouvoir me détendre. Je commence à être excitée de bonne façon, j'ai vraiment envie de commencer, je ne peux plus attendre. La petite dame m'ouvre une porte.

Tout petit bureau et fantastique foutoir. Une photocopieuse ou bien est-ce un fax ou une imprimante ? crache des feuilles. Il est là, petit lui aussi, la vivacité du regard, la lippe entre fatigue et sourire. Je m'assois. Il s'excuse pour le fouillis. Mais non je vous en prie d'ailleurs

moi aussi... ferme ta gueule, on s'en fout de ta life ! Première question : trop longue trop longue, tu n'as pas besoin de lui raconter son passé, il le connaît... mais il faut bien que je lui montre que j'ai travaillé comme une malade, que je possède mon sujet... Il répond. Gentiment. Un peu convenu. Il paraît s'ennuyer. La mayonnaise ne prend pas. Je réunis mon courage et je l'interromps par une autre question. Il s'y met avec un peu plus de conviction. On continue. C'est bien, mais livresque. Je sais tout ça. Il ne me donne rien de plus, rien de lui, le Edgar Morin d'aujourd'hui, de l'instant présent ; ça ne va pas le faire. Je l'interromps à nouveau : « Je ne vous ai pas demandé combien de temps vous m'accordez ? (grosse erreur ma chérie) – Encore vingt vingt-cinq minutes au plus. – Mais Edgar Morin vous ne pouvez pas me faire ça ! C'est une interview de cinq pages que je dois faire... » Disant ces mots, je suis au bord des larmes, ou je fais semblant je ne sais plus. En tout cas ça paye. Une compréhension apitoyée éclaire ses yeux : D'accord d'accord... écoutez, vous reviendrez demain ! ça vous va ?

Et comment que ça me va !

Est-ce que j'ai repotassé toute la soirée ? je ne sais plus. Une chose est sûre : le roi n'est pas mon cousin.

Le lendemain dans le métro, évidemment en avance, je m'arrête pour écouter un chanteur. A la Bastille, le Génie me sourit. Pas de café, direct rue Saint-Claude. Je monte, je sonne. Je regarde le paillason décoré d'un chat je crois bien (je rappelle que j'ai perdu mes notes dans un déménagement alors que j'avais consigné ce genre de détail avec la ferveur de Moïse transcrivant la parole divine). Tout en sortant de mon sac bloc et magnéto, je lui parle du chanteur du métro.

Il démarre illico. Son père chantait tout le temps. Lui-même adore chanter ! Quel genre ? Léo Ferré, Brel, des chansons de Prévert et Kosma, des chants révolutionnaires. Et des chansons sentimentales : il adore ça ! Quoi par exemple ? Il me donne le titre d'une chanson d'un film, *Un soir de rafle*. « Chantez-la moi ! (j'ai largement dépassé le stade de l'inhibition) – Non ! – Oh si ! » Il se lance... Je jubile : ça y est, je la tiens, l'interview.

Quelques années plus tard, je ne me souviens pas du prétexte, j'écrirai à son propos sur mon blog et je lui reparlerai, dans le mail où je l'en informe, de la fameuse chanson. Il me répondra :

« Eh ben c'est drôlement gentil votre mail et votre blog

Je vous rechanterai :

*C n'est que le chant d'un marin qui le soir
Le fredonnait à son bord en quittant le port
Ce n'est que le chant d'un matin plein d'espoir
Souvenir des jours heureux fredonnés à deux*

SI l'on ne s'était pas connus

Jamais nos cœurs

Jamais nos lèvres

Non jamais n'auraient rien su

Du souvenir de nos heures de fièvre

Je n'aurai pas quand je te vois

Ce petit tremblement d'émoi

Tu n'aurais pas lorsque je pars

Besoin de revoir mon regard

L'amour ne serait pas venu

Si l'on ne s'était pas connus ! »

Après l'intermède musical, l'entretien roule, de plus en plus vite, de plus en plus précis, clair, complexe cela va de soi,

et personnel. Une fois de plus je constate la faculté de rebondir et d'aller plus loin que me donne la connaissance que j'ai de mon patient, de ce qu'il a dit, écrit, réalisé. C'est son œuvre qui m'intéresse bien sûr et que mes questions veulent donner à voir, mais plus encore c'est lui. Lui, par exemple, aux Etats-Unis, au moment où il eut l'intuition, l'insight, de sa *Méthode*. J'aimerais passer plus de temps, en faire presque une petite nouvelle. Où était-il exactement ? Quelle température ? Comment était-il habillé ? Avait-il faim ? En avait-il rêvé la nuit précédente ? (Je le saurai en partie en lisant pour la rédaction de ce chapitre *Le Journal de Californie* que j'avais à l'époque écarté). Mais là ce n'est pas possible. Il faut avancer, balayer large. Comme un phare : pas le temps de traîner sur ce petit rocher recelant peut-être un trésor ; il faut que le lecteur, qui le connaissait mal ou peu, ait découvert à la fin de l'article les multiples facettes de cet homme hors norme. A un moment, nous sommes dans une belle euphorie partagée et, c'est l'heure de l'apéro sans doute, il sort je ne sais quelle bouteille, peut-être de tequila.

Je suis en même temps en apnée profonde et hors de moi-même, réceptive comme une éponge et branchée sur du mille volts. Empathie absolue. Pendant deux heures, ce philosophe qui est assis en face de moi, derrière son bureau, avec ses mimiques, ses gestes, ses mots qui maintenant dévalent de plus en plus vite, s'empiètent même les uns sur les autres, avec ses digressions passionnantes mais qui me font trembler – qu'il ne perde pas le fil mon Dieu ! – la parole de cet homme constitue l'unique chose qui m'intéresse au monde. C'est effrayant ? Oui ça l'est.

Parallèlement, je suis bien consciente de le pomper, de le vider (provisoirement mais quand même) de sa substantifique moelle ; et c'est moi qui, deux heures plus

tard, par décence ? délicatesse ? raison ? respect ? trop de prudence ? mets fin à l'entretien. Il soupire ! Oui, il faut arrêter, il m'a beaucoup donné. Il est épuisé – ça je ne suis pas sûre qu'il le dise mais je le vois. Il me semble que c'est le moment où il me parle de sa réforme de vie. J'y reviendrai.

Je le quitte. Je suis aussi fatiguée qu'après un accouchement. C'est ridicule mais c'est vrai. Je travaillerai beaucoup pour rendre sa voix, sa personnalité, sa complexité, sa simplicité, son humanité. Il me félicitera.

Dans les années qui suivent je le réinterviewrai deux fois, dont une pour *Le Livre de l'essentiel* (Albin Michel). C'est en 2005. Je l'appelle, pas très sûre de moi, il devient une telle vedette. Je lui dis qu'il n'est pas obligé... que je comprends bien... Il s'exclame : « Bien sûr que oui, ! pourquoi je dirais non à ma meilleure intervieweuse ? » Je suis folle de joie toute la journée.

Je repensai à tout ça en fouillant mes cartons pour retrouver l'énorme dossier, marqué au feutre noir, je m'en souviens bien, EDGAR MORIN. Rien, définitivement rien. Je décidai de renoncer. En vain, je l'ai dit. Car ce projet de faire un livre sur ce que j'appelle pompeusement, ou naïvement, mes « grandes interviews » refuse obstinément de disparaître – alors que, sans tergiverser, j'ai effacé de mon disque dur mental d'autres entreprises d'écriture bien plus avancées et que des circonstances empêchaient d'advenir. C'est un livre de Christiane Singer, je l'ai raconté dans le chapitre précédent, qui m'ouvrira les portes, me poussera irrésistiblement à y aller... Pour commencer, replonger dans ses livres. Ou plutôt, d'abord, lire *Mon chemin*, les entretiens avec Djénane Kareh Tager paru en 2008 chez Fayard. Mis de côté, pas ouvert. Par pure jalousie. Je le lis

donc. C'est bien. Très bien. Allons, c'est même excellent. Bémol : l'excellence n'est pas un tel exploit avec un tel interlocuteur. Et, avançant sur ce « chemin », (le titre vient d'une des citations préférées de Morin, d'Antonio Machado « *Cheminant, il n'y a pas de chemin, le chemin se fait en marchant...* », je constate que bien des choses dans mon interview ne sont pas présentes ou pas assez développées.

A commencer par le traumatisme déterminant de la disparition de Luna, sa mère. De la mort de sa mère – il avait neuf ans – découle entre autres sa haine du mensonge ; il le raconte dans plusieurs livres : on lui a menti, laissé croire qu'elle reviendrait. En découle aussi un sentiment de culpabilité diffus. Sa tante, qui l'élève, dit un jour devant l'enfant : « *Il ne faut pas faire de chagrin aux parents, tante Lunica en est morte.* » En découle encore, et surtout, une attente sans fin du retour de Luna. Cette attente ne serait pas sans lien avec son entrée au parti communiste : « *J'ai toujours attendu quelque chose d'inespéré (...) quand le téléphone sonnait, j'attendais une annonce merveilleuse.* » « *Elle a peut-être réveillé en moi une dimension mystique qui pourrait relever du messianisme.* ».

J'ai aussi envie de m'attarder sur ses années avec le « groupe de la rue Saint-Benoit ». On est en 1946. Avec sa femme Violette, il rentre d'Allemagne où il occupait des fonctions officielles pour le gouvernement français. Il a connu l'écrivain Dionys Mascolo pendant la Résistance et la compagne de celui-ci, Marguerite Duras. Duras va l'héberger, avec Violette, au 5 rue Saint-Benoît au cœur de Saint Germain des Prés, le café de Flore d'un côté, la librairie de La Hune de l'autre. Dans *Mes démons*, il écrit : « (...) j'eus le bonheur de vivre au sein d'une petite patrie d'amitié, le

« groupe de la rue Saint-Benoît, chez Marguerite Duras, auprès de Dyonos Mascolo et de Robert Antelme (...) il s'était constitué un bouillon de culture à température d'ébullition, avec discussions interminables, violentes et fraternelles, échanges d'idées sur tous les grands problèmes et sur tous les petits riens, rencontres fabuleuses avec des êtres mythiques, devenant présences amicales comme Camus, Queneau, Merleau-Ponty. » Et sur Duras, plus précisément, cette fois dans *Mon Paris, ma mémoire*, il a ces mots : « Marguerite est reine des abeilles et fée du logis. Elle est totalement femme : cuisinière, maitresse de maison, écrivain et aussi beauté fatale (...) Nous étions fort attirés l'un par l'autre, et, durant nos fêtes dansantes, ses doigts m'ouvraient la braguette (...) Quoique Marguerite fit beaucoup de conquêtes dès cette époque et que son tableau de chasse fût abondamment rempli, elle me reprocha sur le tard de n'avoir pas couché avec elle (Et, non moins sur le tard, Dionys lui rétorqua : » Mais, Marguerite, nous avons tous couché avec Edgar ! » C'est le mot d'amitié qui m'a le plus ému).

Paris ma mémoire, paru en 2013 chez Fayard, est un livre délicieux qui vaut une parenthèse. Un livre pour découvrir Paris, et d'abord un Paname disparu, avec les yeux d'Edgar Morin, avec ce regard-là, un regard pertinent, pointu, passionné, pour traverser les quartiers et les années avec lui, pour rencontrer ou mieux connaître ce jeune homme de 90 ans passés. Le récit de sa vie intellectuelle, amoureuse et politique, récit riche, précis, tendre, drôle, suit ses tribulations dans la capitale, à travers ses déménagements, depuis le pied de la Butte Montmartre où il naît en 1921, le quartier Ménilmontant, où il vit sa jeunesse populaire et poétique, en passant par le Marais, la Place d'Italie, et aujourd'hui

Montparnasse. De son appartement rue Notre Dame des Champs, où il s'est installé en 2010, il voit Le Lucernaire. Sa cantine est à La Rotonde au carrefour Montparnasse/Raspail, la brasserie où subsistent sur les murs le souvenir de Modigliani. La Rotonde, en face du Dôme, La Coupole, pas loin, avec les silhouettes de Beauvoir, Sartre, et tous les autres. « *Dionys m'a fait découvrir le surréalisme, la dernière grande révélation de ma vie, dont j'ai incorporé le message selon lequel la poésie doit être non seulement écrite, mais aussi vécue. Je vais connaître – en 1954 je crois – André Breton dont la présence était poésie. Je vivais des journées de café* » (Cette phrase me comble ! moi la coureuse de bistros, seuls endroits où je peux écrire, avoir une conversation sérieuse, réfléchir... Comme m'avait comblée des propos de Nathalie Sarraute racontant qu'elle ne pouvait écrire que dans les cafés, où tous les sens étant comblés, on pouvait enfin se concentrer sur l'écriture).

Est-ce dû à cet exceptionnel bain poétique ? En tout cas la poésie telle qu'Edgar Morin l'entend est à prendre au sens à la fois le plus quotidien et le plus fort. Une poésie incarnée, sensuelle qui donne accès à un état second, extatique, voire mystique. Extase est un mot qui revient très souvent sous sa plume, à propos par exemple de la libération de Paris, de mai 68, mais aussi un moment amoureux, un très bon vin, un oiseau sur une fenêtre... Il est très proche en cela de Philippe Sollers – je ne sais pas si ce rapprochement fera bondir les deux écrivains mais il est justifié : tous les deux mettent cette poésie-là au cœur de leur vie. La poésie irrigue l'écriture d'Edgar Morin, fait que le propos théorique, ardu, est soudain émollié, éclairé, par un pas de côté, une incise, une ouverture.

J'en étais là de mes lectures et de mes prises de note, quand, l'été 2013, je suis partie une dizaine de jours à

Madère avec, dans ma valise, outre ma plus belle mise, *Le journal de Californie* daté de 1969 que, je l'ai dit, je n'avais pas lu en 1999. Sur le plan de la luxuriance des sensations – les siennes dans un institut de recherche (*Salk institute for biological studies à San Diego*), les miennes dans l'île qu'adorait Churchill – l'osmose est parfaite... C'est dans ce *Journal* que je trouve le fameux moment créateur où le philosophe a la révélation de sa théorie de la complexité. Plus qu'un « Euréka j'ai trouvé », c'est une découverte progressive confortée à chaque séance de travail. « (...) en découvrant non seulement le continent inconnu de la nouvelle biologie, mais la problématique fondamentale qu'elle fait émerger, je me trouve soudain sur la plaque tournante de ma vraie recherche. Cette recherche je la mène au Salk Institute, en toute liberté, dans la tranquillité, le silence (...) Il n'y a pas de bruits qui m'empêchent d'écouter les voix que j'appelle (...) L'information que j'acquiers opère restructurations et déstructurations dans mon système d'idées. Des pans entiers de muraille s'effondrent et cela permet l'irruption de ce qui était contenu par la muraille, l'inconnu (...) » Et, tout compte fait, très proche de l'euréka, il écrit : « (...) Il me manquait le chaînon, que dis-je, la clé de voûte biotique ! Quel moment extraordinaire, décisif, pour moi. Me voici au centre de gravité, au centre de mes gravitations intellectuelles. »

Des gravitations qui ne l'empêchent pas de se précipiter tous les jours devant sa télé pour suivre l'épisode de *Sar Trek*, fidèle à son addiction revendiquée aux images et à la culture populaire : « *La culture populaire de Ménilmontant est resté en moi. La culture majuscule sur laquelle j'ai ensuite débouché a recouvert ma culture populaire, mais ne l'a pas détruite.* »

C'est dans ce même *Journal* que s'éclaire vraiment pour moi ce qui restait le mystère de sa mère. J'ai dit qu'il n'avait jamais cessé de l'attendre. Eh bien si : cet espoir délétère prend fin, pendant ce même séjour en Californie. Déclenché par la venue de son père, resurgit un rêve d'enfance enfoui où Luna revient. Emergeant du rêve, il éclate en sanglots. Au matin il a compris « *qu'à l'âge de quarante-huit ans, et avec une constance formidable, quelque chose d'élémentaire en moi s'accrochait encore à l'espoir du retour de ma mère, et que ce quelque chose était malade chaque fois que je voyais mon père. (...) Je le savais maintenant, elle ne reviendrait pas, et ce « elle ne reviendrait pas » m'apportait l'ultime douleur en même temps qu'enfin le véritable apaisement.* » Dès lors, la félicité californienne ne connaît plus de freins « (...) *je suis sur les lieux où fermente ce qui m'importe le plus au monde ; logé, nourri, entretenu comme un coq en pâte pour précisément revenir à moi-même et m'ouvrir sur le monde.* »

Ce qui est passionnant dans ce *Journal de Californie* et dans d'autres Journaux comme *Le Journal de Sisyphe* (année 1994, Le Seuil) c'est, pour le dire de façon un peu cuistre, de suivre le processus d'écriture du chercheur. En gros : prise de notes sur papier libre, puis classement par thèmes, les reliant et les séparant, pour composer ensuite des chapitres. « *Mes notes s'accumulent, buissonnantes, avec un centre de gravité sur la socio-biologie* » écrit-il, encore dans *Le Journal de Californie*. Il fait remonter cette façon de s'y prendre à *L'Homme et la mort* qui, dit-il, est son livre le plus significatif, celui qui inaugure la pensée complexe. Il a 28 ans quand, pour ce faire, il passe deux ans à la Bibliothèque nationale. Une vie quasi monacale : lecture, notes, casse-croûte, clope. « *Je prenais des notes sans arrêt et je me suis forgé là ma façon de traiter un problème en les ventilant, en*

les rassemblant, en réunissant les éléments venant des disciplines séparées pour les articuler et finalement traiter le problème dans son unité et sa diversité. »

Sans modestie aucune, je me dis que je m'y prends de la même façon : je relis toutes mes notes sur Morin et je coupe et colle et recoupe et construis... juxtaposition, fusion, correspondance...

Ne pas croire que tout cela soit chose facile même pour Edgar Morin. A San Diego, avant l'éblouissement, Il avance à tâtons pour organiser, structurer son étude. *« Désespérerai d'y arriver un jour si je n'avais le souvenir d'avoir déjà connu les mêmes souffrances, les mêmes doutes chaque fois que je me suis lancé dans un travail (...) »* Et puis, il y a ces matins où rien ne vient – car bien sûr on n'est pas toujours dans l'éden américain : *« journée encrassée par toutes les choses en souffrance. Je renonce à déblayer et décide de mettre au propre mes notes de Davos. Ecrire me redonne un peu de sève, allège mon sentiment d'inutilité, de futilité : cela me fait un peu oublier la tour de Babioles dans laquelle je suis enfermé. »* (*Journal de Sisyphe* – 1994) Ou bien dans le même journal : *« Ecrire, rédiger : drogue que l'on secrète soi-même, évasion au fond de soi-même. »*

Morin est un écrivain. L'affirmation peut sembler évidente, mais elle ne l'est pas : l'amoureux des mots et de la musique des phrases disparaît derrière la pensée. Et pourtant la plume est là. En guise d'illustration (mais il y en aurait mille autres) ces lignes écrites dans la splendeur californienne encore : d'un hélicoptère il voit *« toutes blanches d'ensoleillement deux baleines amoureuses et heureuses (...) C'est une fabuleuse danse d'amour, dans « la mer mêlée au soleil »* (une des citations préférées de Sollers...).

Ce matin, rédigeant le chapitre, je suis dans ces zones molles, « à mes plus basses eaux » dirait joliment notre homme, où l'écriture n'est pas de source. Couchée trop tard, avec, en ouvrant les yeux, une « tristesse hépatique », toujours du Morin pur jus ! Et un sentiment de mécontentement de moi. Je ne repense pas avec plaisir à mon attitude hier à cette soirée projection-débat sur un sujet qui me tient à cœur, le Cambodge. Oh rien de grave. Simplement l'impression de m'être servie d'une noble cause (la condition des ouvrières du textile en Asie) pour me vendre, moi, mes livres, mon festival de cinéma... Ce n'est pas une impression : c'est une réalité. Je me dis que c'est l'occasion, une fois encore, de passer cette soirée au crible de la lucidité, de l'honnêteté. C'est là, dans la pensée d'Edgar Morin, ce qui me touche au plus près : sa lucidité sur lui-même. Il n'hésite pas dans le *Journal de Sisyphe* à se fustiger – non ce n'est pas le bon mot, il n'y a aucun masochisme ici – à ouvrir grand les yeux sur une petite bassesse ou un grand dérapage mental.

Deux exemples. Le premier sur un registre lourd.

Il apprend la mort d'un ami qu'il n'avait pas vu depuis vingt ans. Regret. Et voilà qu'affleure à sa conscience un autre sentiment parfaitement inavouable, sauf quand on s'appelle Edgar Morin : un sentiment de soulagement : « *C'est lui et ce n'est pas moi. Quelle honte... Mais j'essaie de regarder plus encore dans le trou, et je découvre, non, le mot n'est pas juste, car je le savais, mais je le gardais dans mon subconscient, donc je perçois que lorsque je lis le journal ou écoute les nouvelles, j'attends un mort à dévorer qui ne soit pas moi. Non pas n'importe quel mort mais un mort connu de moi, un mort proche, un mort ami.* » (*Journal de Californie*). Cette honnêteté me chamboule.

L'autre exemple moins grave. Mais quand même. « Paris ; pourquoi brusquement cette lèche à F ? Je le croise devant le Seuil. Je lui fais grand éloge de sa revue (que je n'ai jamais lue). Echanges de coquetteries, où j'ai été le provocateur. On se quitte comme deux vieilles putes. Pourquoi ? Je crois comprendre. A certains moments je sens que j'ai trop d'ennemis, et des ennemis que je me fais par négligence, indifférence, et vite, alors, je fais un compliment littéraire. » (Journal de Californie).

Selon le philosophe, cette lucidité – qui constitue la matière de son livre *Autocritique*, récit de son aveuglement vis-à-vis du PC et comment cette prise de conscience a fondé son éthique – permet de comprendre, au moins un peu, l'autre. Cette attitude individuelle serait riche de retombées au niveau des relations amicales, familiales, et bien au-delà. Car, l'honnêteté-lucidité vis-à-vis de soi-même favorise la compréhension de l'autre, qui, elle-même, nourrit une attitude, celle de la résistance à la barbarie du monde, barbarie qui sévit, mine de rien, dans notre quotidien ». Comment ? En créant des « zones de non-cruauté » autour de soi. Cette règle de conduite, apparemment minimaliste, est en fait plutôt exigeante. Essayez donc voir ! Par exemple taire un mot d'esprit qui froisserait l'autre. Cela pourrait aussi se traduire par le mot de bonté – qualité peu prisee – qu'Edgar Morin réhabilite brillamment en citant son cher Beethoven : « (...) je suis un débonnaire. C'est ma façon d'être, de penser, de réagir qui me met en situation de rébellion ou de révolte ; Je n'aime pas me courber. J'obéis à Beethoven qui a dit : « Je ne m'incline que devant la bonté. » (Mon Chemin). Ce concept de non-cruauté ne m'a plus quittée. Je tente de le mettre en pratique dans ma vie et quand j'ai failli, je le sais et je le déplore.

Au moment précis où je rédige ces lignes dans mon « bureau de bistro », comme je lève les yeux pour chercher un mot, je rencontre le regard d'un homme jeune, assis en face de moi : « Je vois que vous travaillez sur Edgar Morin (il y a *Mes démons* à côté de mon thé). Puis-je vous demander ce que vous faites ? » Je raconte à Younes, prof d'histoire-géo à Aulnay-sous-Bois, quel est mon projet avant de m'enquérir de la raison de son intérêt. « Je ne sais pas » me dit-il. Il réfléchit : « Son engagement, notamment en Amérique latine ». Il s'arrête avant de poursuivre : « Et puis il a l'air tellement sympathique, tellement bon ». Je ne sais plus s'il a employé ce terme « bon » ou bien celui de « généreux ». Il me demande quelques éclaircissements sur la « complexité » que je lui donne tant bien que mal et je me remets avec un sacré élan au boulot.

Foncièrement bon donc, Edgar Morin est aussi, sans retenue, « foule sentimentale ». Sa relation avec sa troisième femme (oui, il a un côté « bon Barbe Bleue » : il a récemment convolé en justes noces pour la quatrième fois dans son havre de Montparnasse) sa relation est très forte, très tendre... et très sentimentale. Il la soigne de nombreuses années, sa mort le dévaste. Il a écrit un livre sur elle *Edwige, L'inséparable* (Fayard 2009) qui m'a touchée et troublée. L'intellectuel brillant avait disparu derrière un homme en grande peine qui parlait de sa femme comme mon père parlait de la sienne, ma mère, morte à la même époque. La même adoration. Une dévotion absolue que j'avais du mal à comprendre. J'ai découvert aussi que mon père et l'écrivain avaient pratiquement le même âge. J'ai offert le livre à mon père qui l'a lu d'une traite, bouleversé. Je lui ai suggéré d'envoyer un mail à Edgar Morin. Je pensais qu'il n'oserait pas, mais il l'a fait avec une simplicité et une intelligence de

cœur désarmantes. L'écrivain a répondu par un mail très affectueux. Je lui en ai su infiniment gré. Tout en étant dans des univers complètement éloignés, ils communiaient dans le même chagrin, les mêmes sentiments. Les mêmes fantasmes sans doute, tant les épouses disparues étaient devenues des figures quasi sacrées. Je n'en sais rien, à la vérité, pour l'épouse d'Edgar Morin, mais je sais bien que ma mère n'était pas cette perfection faite femme. De fait, ni l'un ni l'autre ne cachent les faiblesses, les travers, les manies de leur compagne. Simplement ils les transforment en d'irrésistibles traits de caractère...

Edgar Morin a également ceci de commun avec mon père : il ne vieillit pas. Les deux hommes sont dans les mêmes tranches d'âge et leur vitalité est telle que les années passent sur eux sans les marquer. Ils gardent, et l'un et l'autre, leurs yeux d'écureuil à la fois tristes et joyeux. Ils sont sentimentaux et gourmands de la vie. Il y a peu, j'ai envoyé à mon père cet extrait du *Journal de Californie* tant je savais que ça lui parlerait (il habite Marseille et se baigne tous les jours jusque tard dans la saison) : « *J'aime plonger dans la vague qui elle-même plonge au-dessus de moi, m'engouffrer dans elle qui s'engouffre, me défaire en elle, avec elle, puis remonter, réémerger, renaître... Ah, après, et durant plusieurs heures, je me sens mieux que mieux : meilleur. Je suis content de mon corps brun* » ajoute-t-il sans vergogne ; et je trouve ça charmant !

J'ai aussi envoyé à mon fils, fan de surf, cet autre extrait « *La plage. Des surfers. On m'assure qu'un surfeur ne pense qu'au surf. Comme je le comprends. Mieux que le Christ : glisser sur l'eau, se laisser porter, debout, sur la crête de la vague jusqu'à, le plus tard possible, défaillir, s'écrouler. C'est faire l'amour avec l'océan.* »

La remarque du prof de banlieue (un prof heureux ça mérite la précision) sur l'Amérique latine pointe une des impasses que j'ai faites en 1999 et j'allais la réitérer, sans doute parce que je connais très mal ce continent. Pourtant, il est primordial dans la vie d'Edgar Morin « *En 1961, à 40 ans, l'Amérique latine entre dans ma vie pour toujours* » écrit-il dans *Mon chemin*. C'est ce continent qui, le premier, accueille sa pensée, la reconnaît, la met en pratique – l'Unesco a créé une chaire itinérante sur la pensée complexe basée à l'université de Salvador, en Argentine, qui opère en Amérique latine – alors que l'Europe, et singulièrement la France, attendent le tournant du XXI^{ème} siècle pour s'aviser qu'ils ont un visionnaire à leur disposition. Ce que le philosophe appelle sa « politique de civilisation » (expression reprise au vol par un Sarkozy bien inspiré ou bien conseillé, las ! sans aucune suite) propose une façon de se sortir de la crise mondiale qui passe par une métamorphose du « système Terre », et donc d'abord par une Réforme liée de près à la mise en application de la pensée complexe. Même si l'ensemble est très séduisant, je ne suis armée, ni politiquement, ni philosophiquement, ni techniquement pour juger de sa possible mise en pratique. Et aussi je suis moins sous le charme de ce Morin-là, « prophète », « vieux sage », surtout quand il signe, avec Stéphane Hessel, *Le chemin de l'espérance* (Fayard 2011), sans doute son seul ouvrage un peu pontifiant et surtout si bref qu'il en est réducteur.

Reste que, sur le seul plan de l'éducation qui, en cet automne où je rédige ces lignes, agite encore plus qu'à l'accoutumée le monde scolaire, la mise en œuvre de la Réforme selon Edgar Morin bouscule nos catégories de

pensée dans ce domaine de l'apprentissage. Il s'agit de « relier les connaissances » (c'est le titre d'un de ses livres paru au Seuil en 1999), mais aussi de traiter, de l'école jusqu'à l'université, des problèmes fondamentaux que sont les risques d'erreurs et d'illusions dans la connaissance, l'identité humaine, l'ère planétaire, la compréhension humaine, l'affrontement des incertitudes, l'éthique de l'humanité. Ces propositions ont été éditées dans un rapport commandé par l'Unesco *Les sept savoirs nécessaires à l'éducation du futur* qui s'est vendu à 120 000 exemplaires au Brésil et à 5000 en France... Sept savoirs, sept trous noirs, insiste Edgar Morin, dans tous les systèmes d'éducation de la planète.

Oui, j'ai traité un peu vite du Morin politique. Au monastère de Saorge, où je boucle ce chapitre, l'auteur de théâtre Monique Enckell me fait remarquer ce manque. Pour elle c'est une facette essentielle de l'homme et de l'écrivain. Au point qu'une de ses pièces « *Humain mais pas trop* » a en guise d'exergue une citation de celui-ci : « *Deux barbaries se retrouvent plus que jamais alliées : la barbarie venue du fond des âges historiques, qui mutile, détruit, tortue, massacre ; et la barbarie froide et glacée de l'hégémonie du calcul, du quantitatif, de la technique, du profit sur les sociétés et les vies humaines.* Les oreilles d'Edgar ont du siffler ce soir-là...

Pour être, enfin ! un peu irrévérencieuse à l'égard de mon idole, je le moquerai volontiers sur la façon dont il a transféré son obsession de réforme de vie personnelle en réforme planétaire... Je l'ai dit déjà, à la fin de l'entretien, il avait évoqué, me montrant son bureau submergé, la nécessité et l'urgence qui le taraudaient à trier, choisir, renoncer, ne plus se laisser dévorer par sa curiosité, sa

gourmandise voire sa voracité, retrouver l'essentiel ; la famille, les amis, les instants poétiques, ce qui lui « donne passion et compassion »... On retrouve ce désir, intense jusqu'à la souffrance, dans plusieurs de ses livres. « *Il est vrai que je m'intéresse à trop de choses. Il serait peut-être temps que je commence à faire mon deuil de certaines d'entre elles, mais je n'y arrive pas (...)* » Sans doute cette impossibilité fait-elle écho chez beaucoup de ses lecteurs, chez moi en tout cas oui. Profondément. Et je me réjouis de ces correspondances... L'ennui, quand on connaît quelqu'un aussi intimement à travers ce qu'il a écrit, c'est qu'on a l'impression que l'inverse est vrai. Mais non. Edgar Morin ne sait quasiment rien de moi...

Encore une lacune dans mon interview de 1999 : il n'y avait aucune question sur sa judéité. Cette absence s'explique sans doute par mon attachement très fort à Israël (je suis née en 1948 comme cet Etat) car Morin ne fait pas de cadeau à l'état hébreu. Son article paru en 2002 dans le Monde « *Israël-Palestine : le cancer* », co-signé Saim Naïr et Danielle Sallenave, qui a fait beaucoup de bruit (Françoise Giroud entre autres réagira dans le même quotidien) et lui a valu de sérieux ennuis, n'était pas paru quand je l'ai rencontré. Il s'explique très clairement sur sa position dans *Mon chemin* : son soutien à la cause palestinienne n'implique pas la contestation de l'état juif, mais il se donne le droit de critiquer ce dernier. Ce qu'il fait. Sans prendre de gants. Et dans l'article incriminé, il le dira, certains de ses mots avaient débordé sa pensée. Reste que ses parents étaient des juifs séfarades de Salonique, le grand port macédonien de l'empire ottoman, venus de Livourne en Italie avant de rejoindre la France en 1911 quand Salonique est devenue grecque. *Chez les Nahum*, dit-il dans *Mon Chemin, comme chez les Beressi*

(la mère), *on ne fréquente pas la synagogue en temps normal, et on a oublié la musique traditionnelle judeo-espagnole : on écoute les musiques espagnole ou italienne, et on fredonne les chansons des cafés-concerts de Paris.* « Vidal, son père, à qui il a consacré tout un livre (Vidal et les siens), offre à son fils une éducation un tantinet harcelante sur le plan matériel (en gros : mets une écharpe ou ne bois pas d'eau froide), mais très libre sur les plans spirituel et intellectuel. Le jeune Edouard se fait tout seul dans les rues de Ménilmontant, chez les bouquinistes, au cinéma, sa grande passion qui perdurera – *Le cinéma, ou l'homme imaginaire*, paru en 1956 a nourri des générations de cinéphiles.

Bref Edgar Morin (Morin est son nom de résistant) se comporte en électron libre, ici comme ailleurs. Jusqu'à sa façon, dès ses premiers textes, de marier le scientifique et le poète. Ainsi relevant la formule consacrée « *Le petit oiseau va sortir* », il note : « *L'identification affective de l'oiseau et de l'âme est universelle. L'âme s'échappe oiseau du mort dans certaines cultures africaines et cette grande âme qu'est le Saint-Esprit s'incarne en oiseau.* » *Le petit oiseau va sortir* » s'adresse donc à l'âme : *elle vous sera prise mais sera libérée et s'envolera légère.* » Dans son livre consacrée à sa femme Edwige, il y a un très joli passage où il veut voir l'âme d'Edwige dans un oiseau mexicain.

Libre : « *Je marche dans la rue, les idées me traversent comme des hirondelles.* » Si Edgar Morin était un animal, il serait sans conteste un oiseau. Libre et pourtant habité par des forces supérieures : « *La moindre chose me semble étrange, tout m'est étrange. Plus les choses sont familières, plus elles sont étranges. Sentiment somnambulique. Sentiment de possession : je sais que je suis possédé par des forces, des djinns*

très différents les uns des autres et qui me dépassent. »(Journal de Sisyphe). Ce n'est pas une remarque anodine, mais une vraie conviction qui se traduit par un projet d'écriture. A une question de Dénane Kareh Tager sur les limites de la raison, sur le Mystère, il répond : « J'ai un projet de livre pour lequel je prends des notes qui s'intitulent « Quelques pas vers l'indicible », et qui concerne les limites : les limites de la pensée humaine, de la raison, de l'esprit, les limites de la connaissance (...) J'ai envie de m'approcher du mystère, mais jusqu'où peut-on l'approcher ? »

On attend vos réponses cher Edgar Morin.

Nancy Huston, l'affranchie

Nancy Huston. Ce sera mon premier portrait-interview pour *L'Actualité des religions*. Le rédacteur en chef en est toqué, ou bien la chargée de promotion, je ne sais plus. L'écrivaine inaugurerait la série des « Vu de l'intérieur » (quel mauvais titre !) série dont je vais être en charge chaque mois. Je n'ai jamais rien lu d'elle. Courage. Je commence par *Cantique des plaines* et je suis tout de suite embarquée par le souffle de l'écrivaine qui campe son grand-père dans les grands espaces canadiens, ceux d'où elle vient. Sa mère est partie quand elle avait six ans, sa mère qui voulait réussir professionnellement tout en ayant des enfants. Elle échoue, elle s'en va « *comme on se tue* » me dira Nancy Huston pendant l'interview. Toute son écriture part de là, de cette déchirure. Elle aurait pu en être détruite, elle en fera une force, un levier. Rien ne pouvait me toucher autant.

Dans les jours qui suivent la conférence de rédaction, je vais dévorer ses romans et ses essais. (Aujourd'hui, je retrouve sur les rayonnages de ma bibliothèque, les livres hérissés de post it, truffés de coups de crayon : *Instruments des ténèbres*, *Variations Goldberg*, *L'empreinte de l'ange*, la

tombeau de Romain Gary (émouvante biographie)... et puis ceux qui son sortis après l'entretien : *Dolce agonia*, *Lignes de faille...* (j'ai été éblouie par ses innovations narratives et je les ai commentées maintes fois dans mes ateliers. J'entre dans l'incandescence de son écriture mais aussi sa cérébralité avec un plaisir total – j'aime qu'on parle à la fois à mon cœur et à ma tête. Ce dont j'ai rêvé arrive : je travaille, j'écris sur ce qui me passionne profondément, intimement. N'empêche, la fusion ne suffit pas. Il faut maintenant que je bâtisse un canevas, que je construisse la charpente de l'entretien – pour le journal qui vient de m'embaucher à l'essai, il s'agit d'un véritable examen de passage. Je travaille énormément. Le jour arrive. Un jour de décembre 1998. Elle habite rue du faubourg Saint-Antoine avec le philosophe Tzvetan Todorov et leurs deux enfants, elle a son bureau dans le même immeuble, au-dessus ou en dessous, je ne me souviens plus, de leur appartement. Un petit lieu simple, chaleureux, voué à la lecture et à l'écriture. Je suis terriblement intimidée ; je ne le serai plus jamais à ce point quand je m'adonnerai chaque mois à cet exercice de l'interview. Je l'imaginai plantée, solide : elle est menue, gracile. Je l'imaginai jolie : elle l'est. Ses yeux sont clairs comme deux lacs en hiver, sa voix est douce avec un très léger accent. Elle me propose du thé et pose une coupelle de gingembre confit – de là m'en vient le goût.

Été 2014. Je continue à Paris ma lecture, entamée dans la cellule du monastère de Saorge, du *Journal de la création* paru en 1990. Je ne pouvais pas relire tout Nancy Huston et je savais que c'était là que je devais aller, retourner. Effectivement. L'écrivaine me parle exactement de ce qui me taraude depuis toujours : le douloureux clivage création

et procréation, écriture et maternité. Tiens ! je suis en train d'écrire dans un bistro du 19^{ème} et mes enfants et petits enfants sont au bord de la mer... Ai-je raison ? Où dois-je être ? Où est ma place ? Nancy me parle de ça en me parlant d'elle et des femmes qui se sont battues avec ça : Virginia Woolf, Flannery O' Connor, Zelda Fitzgerald, Simone de Beauvoir, Sylvie Plath... Avec souvent des issues dramatiques et notamment le suicide de l'auteur de Mrs Dalloway et de Sylvia Plath (à 30 ans, en 1963, dans des conditions horribles que j'ignorais : cette dernière met sa tête dans le four après avoir ouvert le gaz), ou d'autres façons de fuir comme la frigidité de Simone de Beauvoir.

Quand Nancy Huston commence à écrire ce journal, ce livre, cela fait deux ans qu'elle a fini une série d'émissions radio sur des couples d'écrivains. Avec ce travail, elle a réalisé que *« le conflit entre l'art et la vie, la création et la procréation, l'esprit et le corps, débordait largement les anecdotes biographiques de tel ou tel ménage. Il me concernait moi, comme il concerne aussi quiconque, homme ou femme, souhaite faire de l'art de nos jours, sans faire trop de mal, ni aux autres ni à soi. Il concerne en fait toute la question entre l'éthique et l'esthétique. »* Elle a traversé ces deux années, 1986 et 1987, en luttant d'abord contre une maladie physique, une myélite, sorte de paralysie, puis contre une maladie mentale qui l'a conduit au bord de la folie. *Le Journal de la création* est constitué du retour sur ces deux périodes et de celui de l'année en cours, l'année 1988, pendant les mois où elle attend un bébé. L'analyse comparée des trois états, combinée à la narration des vies des couples célèbres confrontés à la question de la création, est passionnante.

Bien sûr, au centre de l'écriture de ce livre, il y a le départ de la mère de Nancy Huston. Quand j'avais lu la

première fois ce *Journal*, je n'avais pas vu à quel point elle tisse un parallèle entre le destin de sa mère et celui de Sylvia Plath. « *En février 56, ma mère est enceinte pour la troisième fois. Le jour où elle pourra reprendre ses études semble s'éloigner de plus en plus. Selon tous les psychologues et sociologues de l'époque, elle n'a qu'à faire la cuisine, à s'occuper de sa maison et à faire surgir la force dans les rêves de son mari.* »

« *Sylvia Plath seule avec ses deux bébés, le jardin, la maison... et son désir d'écrire. (Ted Hughes son mari brille par son absence) En 1958, ma mère forte de ses trois maternités – recommence à étudier à plein temps et accepte, en outre, de donner quelques cours du soir. Jamais elle ne s'est sentie aussi plein d'énergie et d'espoir. Mais son couple est en train de se désintégrer.* »

« *Il s'agit maintenant de survivre en affirmant qu'on n'a besoin ni de sa mère (sécurité matérielle) ni de son mari (sécurité intellectuelle)... il s'agit de se sauver. (Ma mère se sauve à l'autre bout du monde. Elle n'habitera plus jamais à moins de cinq cents kilomètres des enfants qu'elle a faits avec mon père, du moins tant qu'ils seront des enfants. Elle sauve sa peau. Ma myélite était-elle une dernière tentative désespérée pour la faire « revenir » ? Un dernier appel à l'aide ?)* »

Ou le corps ou la tête, alouette, alouette... Le dilemme dans ces années-là peut être mortel, entraîner une fin tragique, celle de Sylvia Plath, j'y reviens, comme celle de Simone Weil : « (...) ces deux corps immolés (à vingt ans de distance : 1943, 1963) sur l'autel de l'esprit, ces deux martyres qui, ayant cessé de manger et de dormir, ont produit des pages d'une intensité sidérante avant de s'éteindre, âgées de trente

ans à peine. » Ou le corps ou la tête. C'est vrai aussi pour Zelda Fitzgerald : « *Celle qui deviendra schizophrène est déjà double, comme le sont jusqu'à un certain point toutes les filles jeunes et jolies : une tête qui pense, un corps qui éblouit* » ; je relis ces lignes et je me revois, jeune stagiaire chez Flammarion, et j'entends l'attachée de presse (très laide) me lançant, alors que des employés me sifflaient dans les locaux d'une radio, France Inter je crois, « Sois belle et tais-toi ! ».

Ou le corps ou la tête. C'est vrai encore pour Virginia Woolf qui renonce au corps : « *Il ne fait aucun doute que la chasteté était une condition sine qua non de la sérénité et de la concentration intellectuelle de Virginia (ah qu'il est dur d'admirer éperdument quelqu'un qui ne s'est jamais abandonné à la danse, au jazz, aux caresses d'un corps !)* » soupire Nancy Huston. C'est la parenthèse bien sûr qui fait le sel... C'est vrai pour Simone de Beauvoir, dont l'essayiste commente avec la drôlerie qui est la sienne : « (...) *ce n'est qu'après la ménopause « que la femme se trouve délivrée des servitudes de la femelle (...) Elle n'est plus la proie de puissances qui la débordent, elle coïncide avec elle-même. » Ouf à cinquante ans, enfin sujet !* ».

Le renoncement à la maternité de l'auteure du *Deuxième sexe* chagrine notre auteure – bien qu'elle en reconnaisse évidemment le droit aux femmes. Mais quand même : la maternité ! *Etre enceinte « (...) c'est le corps entier qui est en pléthore, comme en une perpétuelle et langoureuse tumescence (...) Pourquoi est-ce que personne ne parle de ce plaisir-là de la création ?* ». Je ne peux que souscrire à cette sensation euphorique-là... Qui n'empêche pas le clivage. Quand va-t-on, me dis-je, nous les femmes, cesser de tourner en rond dans ce borborygme, dans ce marécage ? Comme l'écrit Simone de Beauvoir toujours citée par Nancy

Huston : « *La femme guette, comme une plante carnivore, le marécage où enfants et insectes s'enlisent ; elle est succion, ventouse humeuse, elle est poix et glu, un appel immobile, insinuant et visqueux.* » Serait – ce l'idée que je me fais parfois ? souvent ? toujours ? de la condition de femme-mère ? Inquiétant...

Mais, alléluia ! le formidable est que l'écriture de Nancy Huston, ses analyses, sa lucidité, sa drôlerie, je l'ai dit, nous font, en tout cas me font, progresser et fortifient nos avancées sur une terre plus ferme. Ce livre paru en 1990 n'a pas vieilli du tout. Ami lecteur, et encore plus amie lectrice, lisez-le sans tarder. Ou, à défaut, lisez les lignes qui suivent : il faudra du temps (...) *Avant que les femmes ne cessent de s'amputer de leur maternité pour prouver qu'elles ont de l'esprit ; (...) avant que les femmes ne cessent « de trembler » et se mettent à croire en la puissance fantastique de leur imaginaire ; avant que les hommes ne cessent de narguer la mort et se mettent à croire en leur fécondité à eux, en leur paternité réelle et non plus symbolique (...)* » Ce tremblement revient plusieurs fois sous la plume de l'écrivaine. Il me rappelle *La femme qui tremble* de Siri Hustvedt (magnifique essai) qui raconte cette hypersensibilité à tout : aux sensations, aux autres, aux bruits. Tout entre : pas de barrière de protection. Et je me souviens d'un moment de l'entretien où Nancy Huston me dit être au bord des larmes, souvent, dans la rue, en croisant la misère ou le malheur. Jusqu'à appréhender de sortir. Comme une porosité, mot au centre du livre de Siri Hustvedt. Je le vis aussi. Beaucoup plus maintenant qu'à l'époque où j'avais l'impression d'avancer pour rattraper le temps perdu (j'avais une petite cinquantaine) sans avoir le loisir de laisser le monde m'écorder. Libre je me déclarais, me créant, m'auto-

engendrant : je disais fièrement : « J'invente ma vie chaque matin ! » Et je ne dépendais enfin plus de personne... croyais-je. Nancy Huston raconte cette illusion-là, à encore une autre échelle que la mienne puisqu'elle choisit de quitter et son pays et sa langue. Dans *Nord perdu*, paru peu de temps après notre entretien, elle écrit : « *En revêtant mon masque francophone, en m'installant dans une culture étrangère, qu'ai-je fait d'autre que de me choisir libre et autonome ? J'ai déclaré aux miens : Je peux, veux, dois tout faire toute seule.* » Jusqu'à ce jour – elle le raconte dans le *Journal de la création* – où, lorsque sa thérapeute lui conseille d'emmener pour un voyage professionnel qu'elle appréhende une photo de ceux qu'elle aime, ses enfants par exemple, elle fond en larmes : « *Moi ? Avouer que j'ai besoin des autres ? qu'ils m'aident à vivre ? (...) Eblouissement. Ma vie en est encore toute illuminée.* »

Nancy Huston dépressive ? Elle est aussi furieusement hédoniste. Je relis l'interview : « *Si vous savez ce que c'est que de toucher le fond, alors, quand vous sortez de cet enfer, chaque instant est un cadeau et vous jouissez beaucoup plus des plaisirs (...)* ». Et je m'arrête sur le passage « (...) *je vis dans un pays et un milieu privilégiés : apprécier cela et créer du bonheur autour de moi me paraît un devoir.* ». Qui me renvoie illico aux « zones de non cruauté » d'Edgar Morin, devenu pour moi un véritable mantra, une règle de vie... (Dans le même registre, je note à la relecture de l'interview, une réflexion qui ne m'avait pas particulièrement interpellée à l'époque. A savoir que Nancy Huston a une sorte de stratégie pour lutter contre le temps qui passe. A chaque fois qu'une chose se répète, le premier jour du printemps par exemple, on reconnecte avec tous les premiers jour de printemps qu'on a déjà vécus et, du coup,

on ne revit pas l'expérience : c'est du connu, je n'ai pas à le traiter à nouveau. C'est un instinct de mort dans le sens freudien de la répétition dit l'écrivaine. J'ai tenté hier de l'expérimenter avec les derniers jours d'un été enfin donné à Paris... c'est pas facile ! mais ça vaut la peine d'essayer et de réessayer je crois).

Mais pour revenir au « devoir de bonheur », ce qui est vrai dans la vraie vie l'est-il dans la littérature ? Depuis longtemps je pense que celle-ci « ne doit pas créer de malheur ». C'est chez Sollers que je retrouve l'origine de cette formulation, plus précisément dans *L'année du tigre* où il cite la phrase de Lautréamont : « *L'homme ne doit pas créer de malheur dans ses livres.* » *Professeurs de désespoir*, livre lu après mon interview de Nancy Huston, ne pouvait que me conforter qui épingle avec brio les Schopenhauer, Beckett, Cioran, Thomas Bernhard, Kundera, Jelinek, Houellebecq, Sara Kane, Angot, Linda Lé. Et pose la question : mais pourquoi encensons-nous ainsi ces chantres du néant ? Pourquoi nous délectons-nous de cette litanie des turpitudes humaines ? *pourquoi « prenons-nous un si grand plaisir à nous entendre dire que nous sommes stupides, que toutes nos activités sont dérisoires et que, plutôt que d'attendre l'échéance et la déchéance de la vieillesse, nous ferions mieux de nous suicider toutes affaires cessantes. »*

Enfin quelqu'un dit ce que je n'ose pas dire – ou de façon si frileuse – sur ces apôtres du dégoût et de l'obscène... Je me souviens ne pas avoir compris la fascination d'une amie metteuse en scène s'emparant d'un texte de Jelinek et réussissant – quel tour de force ! quelle santé – à le rendre drôlement... positif. Je me souviens de ma nausée après le film *La pianiste* tiré du livre de l'écrivaine autrichienne. Je me

souviens de mon malaise quand j'ai lu *Les particules élémentaires* de Houellebecq (le hasard fait que je suis alors en reportage à *L'Espace du possible*, nommément stigmatisé par le livre et que des femmes en vacances avec leurs enfants me disent leur inquiétude et leur révolte de voir ce lieu décrit comme un temple de débauche ; il fut à sa création, vingt ans plus tôt, très en phase avec la libération sexuelle, mais ce n'est plus le cas, sans compter que le contempteur fut lui même un consommateur de cet *Espace*...). Je me souviens d'une soirée aux Bouffes du nord, de mon ennui abyssal (un bon cliché de temps en temps c'est bien), à écouter dans un monologue de Sara Kane, Isabelle Huppert, roide, les bras le long du corps, ne s'autorisant aucun geste, si ce n'est un infime frémissement des doigts. Que du malheur bien saignant ! – même pas : bien délétère, un texte cru, je veux dire pas cuit, pas écrit du tout, où le plomb n'était vraiment pas, mais alors pas du tout, transformé selon la formule, qui fait aussi cliché, transformé en or... Je dois dire que cette fois je n'ai pas été frileuse et que j'en ai fait rire pas mal en mimant cette performance.

« *Tout écrivain est utile ou nuisible, l'un des deux. Il est nuisible s'il écrit du fatras, s'il déforme ou falsifie (même inconsciemment) pour obtenir un effet ou un scandale ; s'il se conforme sans conviction à des opinions auxquelles il ne croit pas. Il est utile s'il ajoute à la lucidité du lecteur, le débarrasse de timidités ou de préjugés, lui fait voir et sentir ce que le lecteur n'aurait ni vu ni senti sans lui.(...) L'écrivain en cela ne diffère pas de l'être humain en général : tout ce que nous disons, tout ce que nous faisons porte plus ou moins. Il faut tâcher de laisser après nous un monde un peu plus propre, un peu plus beau qu'il ne l'était, même si ce monde n'est qu'une arrière-cour ou une cuisine.* » Ce n'est pas du Huston mais du Yourcenar (entretiens avec Mathieu Galey, *Les yeux*

ouverts) dont je m'empare mais que je bémolise : il vaut mieux, néanmoins, sortir de temps en temps de sa cuisine...

Elle est extrêmement libératrice Nancy Huston, elle autorise. Qui d'autre peut m'éclairer autant sur ce qu'a écrit Georges Bataille, dont la lecture pour un dossier sur l'érotisme à *l'Actualité des religions* m'avait laissé au bord de la nausée, sensation que j'étais apparemment seule à éprouver. Ainsi sa relation vampirisante à son égérie-souffre-douleur, Colette Peignot « *C'est en partie grâce à l'abjection réelle de Colette Peignot que Georges Bataille va réussir à élaborer son œuvre ;* » écrit Nancy Huston, dans le *Journal de la création*. Ouf ! je peux ne pas aimer (que dis-je ? je suis encore dans la litote), je peux exécrer *Histoire de l'œil* ou *Madame Edwarda*. La douleur extatique, non merci.

Comment expliquer cette floraison d'écrivains du désespoir ? Après la Shoah, avance Nancy Huston, le nihilisme apparaît soudain comme la vérité de la condition humaine. « (...) *le consensus littéraire de cette période d'après-guerre est qu'il serait indécent de se remettre à écrire des histoires comme avant. Thèmes de prédilection des néantistes : être en vie est insupportable, l'amour est d'une bêtise abjecte, les femmes sont coupables de la reproduction, le passage du temps est une chose effroyable, il vaudrait mieux être mort (...)* Oui mais, objectera-t-on, comment écrire autrement que de façon désespérée après les camps de la mort ? Dans *Professeurs de désespoir*, le chapitre *Dire le pire*, à propos de Jean Améry, Charlotte Delbo, Imre Kertés, est sans doute le plus « incorrect » du livre. Voyez ce qu'elle écrit sur ce dernier auteur. Parents divorcés, mis dans un internat, il sera déporté à 14 ans : « *les misères de l'enfant déporté n'avaient pas commencé au camp : aussi loin qu'il s'en souvienne, il avait connu la souffrance. Auschwitz ne fait*

que confirmer ce qu'il avait déjà pressenti et redouté au sujet de la nature humaine. (...) » Son rejet virulent de la paternité (Kaddish pour l'enfant qui ne naîtra pas) n'est pas, selon Nancy Huston, quoi qu'en disent la plupart de ses commentateurs, le résultat des camps ; c'est le résultat de son enfance « et surtout de ce qu'il percevait comme la continuité entre son enfance et Auschwitz ». Pas le loisir de développer ici, mais c'est pour le moins perturbant ce qu'elle explique de ce refus du père et donc d'être père à son tour. Elle écrit « Pas étonnant qu'il se soit senti presque soulagé d'arriver au camp : là au moins il n'était pas obligé d'aimer ses bourreaux ! « Et s'il est vrai que dieu est un père sublimé (...) alors Dieu s'est révélé à moi sous la forme d'Auschwitz. » Voilà l'atroce secret qui se niche au cœur du XX^{ème} siècle, au cœur de l'Europe et au cœur de ce livre : Auschwitz c'est Dieu. Celui qui a révélé ce secret se verra attribuer, en 2001, le prix Nobel ».

Par hasard le lendemain de la rédaction de ces lignes, je tombe sur un papier du *Monde* (30 avril 2004) à propos de l'écrivain. J'en extrais quatre mots (...) *ce qui sous-tend la philosophie de Kertész (...) le mal est le principe de la vie.* » Et indéniablement la journaliste s'en réjouit.

Elle a un culot d'enfer Nancy Huston non ? Elle m'épate. Je songe à l'expérience de Milgram – je serais prête à parier gros qu'elle ne se serait pas laissée convaincre – contrairement aux deux tiers des cowbeyes – qu'il était bien d'envoyer des décharges électriques à des malheureux qui se plantaient sur un exercice de mémoire. Un exemple encore à propos de Thomas Bernhard (dont on parle, sans l'avoir lu la plupart du temps, avec une componction respectueuse et un tremolo dans la voix). Avant d'écrire ce qui suit, Nancy avoue avoir eu

peur... elle en prend à témoin Déesse Susy, sorte de dieu féminin qui danse, batifole, accouche ! et qui a « l'immortalité vraie », « celle de la transmission », Suzy son interlocutrice tout au long du livre (ce n'est d'ailleurs pas la meilleure idée, un peu nunuche !). Or donc : « *Voilà. Il existe de fortes ressemblances psychiques entre Thomas Bernhard et Adolf Hitler. Celle (l'enfance) du premier est cauchemardesque. Tout s'arrangerait quand il découvre le chant mais il attrape la tuberculose.* Je vous laisse découvrir la suite. Jusqu'à ce qu'il écrive dans *Gel* en 1963 (il a 32 ans) : « *C'est à partir des abattoirs qu'on devrait enseigner la science des hommes et des barbares, des opinions humaines et du grand mystère humain (...) Ce n'est que dans les abattoirs que je vois des résultats tangibles d'un enseignement sur le monde et sur l'existence pleine de larmes et de sang de cette terre (...)* » Et Nancy Huston commente : « *La page est tournée ; la conversion au néantisme est accomplie ; le style bernardien est né ; (...)* »

Et puis il y a Charlotte Delbo qui vient conforter notre essayiste. J'ai découvert en 2013, à l'occasion du centenaire de sa naissance, cette résistante communiste déportée, secrétaire avant la guerre de Louis Jovet, personnalité haute en couleurs et en courage, somptueuse écrivaine, dont on se demande comment elle a pu rester aussi méconnue (hormis de rares pionniers comme Claude-Alice Peyottes qui la met en voix et en scène depuis longtemps). Sans doute connaissez-vous le texte qui suit sans savoir qu'il est d'elle. (...)

Je vous en supplie

Faites quelque chose

Apprenez un pas

une danse

quelque chose qui vous justifie

qui vous donne le droit

*d'être habillés de votre peau de votre poil
apprenez à marcher et à rire
parce que ce serait trop bête
à la fin
que tant soient morts
et que vous viviez
sans rien faire de votre vie
(...)*

Charlotte Delbo a la même définitive expérience du mal que Imre Kertész. La différence, dit Nancy Huston, c'est que Delbo met, trouve de l'amour « *dans les interstices de cette désolation* ». Et ajoute-t-elle : (...) « *la vérité de l'extrême n'est pas la vérité de la vie* ».

Il faudrait tout citer... redoutable Nancy Huston qui va jusqu'à remettre en cause mon penchant pour Kundera en pointant son radicalisme : « *Entre une femme qui est convaincue d'être unique et les femmes qui ont revêtu le linceul de l'universelle destinée féminine, il n'y a pas de conciliation possible.* » Et Nancy Huston enfonce le clou : « *Devenir mère, c'est renoncer une fois pour toutes à son individualité.* »

Ne pas croire que cet ouvrage est déprimant : fous rires garantis tout au long de la lecture.

Un beau matin au monastère de Saorge (oui vraiment beau, avec un ciel de nouveau-né, des roses à peine trop écloses sur la grande table en chêne et une cafetière qui ronronne béatement), Nancy Huston se manifeste par l'intermédiaire du *Monde* qui nous arrive ici et qu'on lit dans la grande cuisine ouverte sur le jardin et sur la montagne : *Sexe et race, deux réalités*, article qu'elle signe dans l'édition du 20 mai 2013 avec Michel Raymond,

directeur de recherches au CNRS spécialiste de biologie évolutionniste. Je suis gênée par la théorie du genre, qui n'en est pas une je sais, disons l'éducation à l'égalité du genre, désormais, si j'ai bien suivi, intégrée dans les manuels scolaires. Je suis gênée, en tout cas perplexe, mais je ne sais pas argumenter. Simplement, nier qu'il y ait des différences autres que culturelles entre un homme et une femme me paraît démentiel. Les deux auteurs, dont une féministe notoire, m'expliquent pourquoi. Parce que « *dire seules les femmes ont un utérus, ou que les hommes ont en moyenne un niveau de testostérone plus élevé qu'elles, ce n'est (...) ni promouvoir une idéologie sexiste, ni décréter l'infériorité des femmes par rapport aux hommes, ni recommander que les femmes soient tenues à l'écart de l'armée et les hommes des crèches, c'est énoncer des faits !* » Ces faits poursuivent les co-auteurs ont influencé et continuent de le faire la façon dont va le monde. Les nier interdit de comprendre donc d'avancer. Quant aux races (la quasi interdiction du mot me gêne également), le fait est, argumentent-ils, que Homo sapiens (...) s'est « *peu à peu diversifié dans différentes régions du monde en variétés, en races autrement dit, différentes acquérant une identité biologique différente, celle-ci étant non seulement le résultat de l'hérédité mais aussi de l'interaction avec le milieu. C'est ainsi que les différentes populations humaines n'ont pas les mêmes défenses immunitaires par exemple. Bref l'être humain est bien un animal et, même s'il n'est pas comme les autres, il n'a pas pour autant un statut à part. Nier la réalité nous empêcherait de comprendre et d'avancer.* »

Echappée à l'autodafé du déménagement (qui m'a privé de beaucoup de documents ayant trait à mes interviewés, je le rappelle), je retrouve une carte de Nancy Huston datant

de 1999. Je lui avais écrit pour lui signaler un article de Danielle Sallenave à propos de la parité où elle citait notre auteure regrettant chez Simone de Beauvoir le manque de l'expérience maternelle. Nancy Huston, qui l'avait bien entendu lu, m'avait renvoyé la réponse qu'elle avait faite au *Monde*. Sa carte finissait ainsi « *Moi, je pense que les fantasmes unisexes de Sallenave et ses amis sont graves, et néfastes. A la fin de ses « Conversations amicales », elle résume ainsi son idéal. « Avoir les deux sexes et ne pas mourir » Vivent les anges alors ?! Nancy Huston.*

Sur ces questions tournant autour du féminisme, sur la façon dont une société doit traiter la prostitution, j'ai littéralement avalé le *Reflets dans un œil d'homme* paru en 2012. J'ai eu de longues conversations avec ma fille sur le thème de l'image de la femme (qui est au centre du livre) et le soir même où j'écris ces lignes, je vois sur une chaîne américaine un reportage sur les défilés de mode, d'une agressivité sexuelle, derrière de très softs commentaires, que je ne soupçonnais pas. Nancy Huston pose les vraies questions même si on n'est pas obligé d'adopter ses réponses. Je ne peux pas non plus en traiter ici mais même conseil : lisez-le. Et passez-le à votre fille...

Philippe Sollers, le mutin

Citations – *L'Année du tigre* (journal de 1997) :

« *Pluie, le soir, nuit chaude. Les rosiers, dans le noir, en bas, je les entends.* »

« *Le jeune figuier a tenu face à l'océan pendant l'hiver. Je l'embrasse. Marée haute l'après-midi. Ce soir le vent s'est calmé, c'est le grand soir jaune. Grâce à midi. Chine vers la nuit.* »

« *Soirée de vent noir : dans un coin du salon, écoutant des madrigaux de Gesualdo. Lumière des voix torsadées, impassibles, dans la tempête. La musique ne doute pas.* »

« *Des visages heureux sortent du Luxembourg. Les grands marronniers dans le ciel clair. La ville s'agrandit sous la chaleur.* » Je ressens la même chose en ce début octobre 2014 où les passants, dans la soirée exceptionnellement douce, échangent des sourires de connivence sur les trottoirs parisiens, et je me dis : Ah chic, voilà un chapitre léger, avec une écriture champagne, brillante : étincelles, lucioles et autres fariboles. Oui oui, bien sûr. Mais le léger, mais le pétillant, je le sais bien, rien qui demande plus de travail. Un atout pourtant : je vais pouvoir, sans vergogne, à

la mode Sollers, truffer mon texte de citations.

Et si je continuais par celle qui hante les livres et les propos de l'écrivain, celle de Rimbaud :

« Elle est retrouvée.

Quoi ? L'Éternité.

C'est la mer mêlée

Au soleil.

Que Sollers commente ainsi dans *La Divine comédie* :
« Dans le poème L'Éternité écrit en mai 1872, (Rimbaud) il écrit : « C'est la mer allée/Avec le soleil. ». C'est très beau : « allée avec le soleil ». Mais si j'ose dire, c'est moins incestueux que mêlée ».

Sans doute. Ce qui est sûr c'est l'effet d'arrêt sur image, de plénitude, que font naître ces vers. Le temps qui devient fixe, commente Sollers, toujours dans *L'année du tigre* :
« Heidegger : « le lieu de l'instant à l'instant où il a lieu. » Ce que je ressentais (ajoute-t-il) avant-hier, exactement à Venise. Etre instant. Atteindre le cœur de l'instant où je vis. »
Ou encore – ça se passe à Venise : *« A ma gauche la lune montant ; à ma droite le soleil jaune clair déclinant. Ponton, clapotis de l'eau – temps fixe. »*

Je suis en train de lire Marguerite Yourcenar, *Les yeux ouverts*, entretiens avec Mathieu Galey (1980). Ce dernier lui demande : *« Et comment faut-il comprendre le titre du troisième volume « Quoi, l'éternité ? » (de la trilogie Le labyrinthe du monde) – On ne comprend pas l'éternité. On la constate. Le vers de Rimbaud exprime l'étonnement émerveillé devant cette suprême « Illumination ». »*

Ce ne sont pas ces vers-là que Philippe Sollers m'avait donnés pendant l'interview à Paris, mais ceux de la strophe suivante qu'il avait dit réciter intérieurement chaque matin :

« *Mon âme éternelle*
Observe ton vœu
Malgré la nuit seule
Et le jour en feu »

C'est au moment – le meilleur avais-je su tout de suite – où il a évoqué les gens qu'il croisait le matin, dans son bus 83, absents du monde, au monde, absents à eux-mêmes parce que enfermés dans leurs soucis et « *allant à leur exploitation.* » Et lui, sans doute (c'est en tout cas le petit cinéma que je me suis fait), radieux se rendant chez Gallimard à son bureau ou ailleurs, au bout du monde pour un colloque, ou chez Julia Kristeva pour un café. Combien de fois, je m'en aperçois aujourd'hui en écrivant ces lignes, ai-je repensé à ce moment de notre entretien, quand j'étais dans le métro charriant sa cohorte sombre, visages de cire, cernes, fatigue, le MP3 en prothèse auriculaire. De rares fois, ô bonheur (et nostalgie), des amoureux, debout, l'un contre l'autre, comme des animaux qui se cherchent, mains, bras, nuque, cheveux, lèvres, paupières.

J'ai été séduite. Je me souviens avoir dit ça en rentrant au bureau. Moue légèrement apitoyée des journalistes. Se laisser séduire par un frimeur pareil, prétentieux, vaguement obscène. L'écrivain me l'avait dit, et il l'a souvent écrit, il existe une haine diffuse et assez inexplicable à son égard. Le qualificatif de « frimeur » est injuste. Il travaille énormément et il a écrit énormément de livres. Pfuut ! c'est comme si je n'avais rien écrit, dit-il en substance... Et pourtant, rien que « *La guerre du goût* » : 2 tomes, 1200 pages, une œuvre encyclopédique...

Oui, j'ai été sous le charme pendant presque deux heures. Il m'a dit, je crois, qu'il était rare qu'il donne autant,

non je suis sûre, il me l'a dit : Je vous ai beaucoup donné ! C'était vrai : remontant le boulevard Saint-Germain, en lévitation comme après chaque interview, je me sentais nourrie par une intelligence, une brillance baroque – j'aime assez que ça brille. Et aussi une tendresse... La façon dont il a arrangé mon foulard après que j'ai mis mon manteau, il faisait froid c'était en décembre ou janvier (je prends conscience que c'est un geste qui me touche beaucoup et je le relève aussi dans mes entretiens avec François Ponchaud quand j'évoque la douceur, la compassion khmère). Philippe Sollers tendre ! ce qu'il ne fallait pas entendre ! soupiraient mes collègues ! Eh bien oui. Dans *Portraits de femmes*, les pages sur sa compagne Dominique Rolin en sont baignées.

Une espèce de tendresse, je trouvais. Même quand je le croisais des mois plus tard, puis des années, et qu'il ne me reconnaissait pas, me disant que non il n'avait pas lu mon livre que je lui avais envoyé, qu'il le ferait qu'il le ferait, mais qu'il était si submergé. Une tendresse désolée en quelque sorte – je lui avais effectivement envoyé ce que j'avais publié sans jamais aucune réponse. J'avais été lui parler à la fin de deux rencontres avec le public. Je l'avais croisé boulevard du Montparnasse avec Franz Olivier Giesbert (le regard de ce dernier qui ne m'avait pas vue du tout m'avait glacée) ; et une fois encore dans un bistro derrière le Luxembourg – il avait l'air tellement content et peinard que j'avais dû me forcer à m'approcher. Il n'était pas sorti de sa bulle pour me dire que bien sûr il se souvenait de moi, de l'interview. Je crois qu'il ne s'en souvenait pas du tout et je crois aussi qu'il n'avait pas voulu relire le BAT avant la parution : il faisait confiance ou s'en battait l'œil ? je ne sais...

L'interview s'était passée au retour d'un voyage de presse à Rome organisée par Desclée de Brouwer pour la sortie d'un livre d'entretiens avec Benoit Chantre, *La Divine Comédie*. J'avais lu l'ouvrage avec des difficultés dantesques. Mais enfin je l'avais lu, car je suis une courageuse qui jamais ne renonce. Il y avait dans ce voyage des vedettes du journalisme dont Fabienne Pascaud de Télérama pour qui je ferai plus tard deux ou trois grands papiers et que j'avais exaspérée à l'aéroport car on attendait ma valise – je n'avais pas l'habitude de ce genre de déplacements et j'ignorais qu'il était bienséant de prévoir un bagage-cabine. Bref, on arrive, on s'installe et on part dans Rome où je n'avais jamais mis les pieds et je suis littéralement cernée par des commentaires hyper branchés et pertinents sur la ville sainte (je me souviens notamment du journaliste Joseph Macé Scarron qui m'impressionnait beaucoup – ma confiance en moi, sortie de l'écriture où j'avais la certitude d'assurer, était très vacillante).

J'ai quand même un grand souvenir. Celui de la soirée au Palais Farnèse, où nous fûmes reçus par l'ambassadeur de France avec un buffet fin (j'ai envie de tout, je suis paralysée, j'essaie de dire des choses intelligentes à mes voisins de table). Après le départ de ce dernier, Sollers s'installe dans le fauteuil consulaire et nous commente la toile derrière lui. Il a bien arrosé le repas. Il est très joyeux, un peu confus. J'ai le souvenir d'un morceau qu'il joue au piano, de la descente de grands escaliers chantant à tue-tête un air d'opéra avec son complice de DDB, Benoit Chantre (ce dernier me commandera plus tard un livre d'entretiens). Il est tard, plus de minuit. Tout près du palais, un café encore ouvert. On s'installe, Sollers et sa bande de journalistes, dont moi, à la terrasse. On ne l'arrête plus. Il

parle il parle il parle. On ne s'ennuie pas. C'est un feu d'artifices, avec quelques pétards mouillés certes, mais aussi de superbes éclats. J'ai envie de crier : Oh la belle jaune, Oh la belle phrase ! Passe un Indien chargé de roses. Sollers achète un bouquet, le partage entre les femmes présentes et noie l'homme timide d'un flot de paroles. Il est carrément beurré. Il imite Bernard Pivot dans Bouillon de culture. Il est très drôle. Je rêve de lui la nuit même.

Et quelques mois plus tard, je m'empare de ce rêve dans un roman que je suis en train d'écrire. Je l'ai « vaporisé dans mon imaginaire » comme dirait notre Nobel Modiano. Ça donne : *« J'ai rêvé de Philippe Sollers. D'abord on est à Rome tous les deux sur un banc. Il arrange mon foulard autour de mon cou. Puis on marche, il me parle du pape et de Dante en rallumant son cigare toutes les deux minutes : la même incantation, de la grande poésie, me dit-il, ravi. Je ne vois absolument pas ce qu'il veut dire, mais j'opine du chef. Ensuite on court tous les deux jusqu'au Palais Farnèse. L'ambassadeur nous attend dans son immense bureau. Sans le saluer, Sollers levant la main vers un tableau l'apostrophe : « Et cette femme répandue au-dessus de vous, c'est qui ? ». L'ambassadeur, qui a une tête de lévrier très intelligent, rit de toutes ses dents et nous propose une bière. Une petite secrétaire communiste – c'est Sollers qui me le souffle à l'oreille – entre avec un plateau et les bières. Elle a une tête de starlette des années 50 et un joli petit cul dans un pantalon corsaire rouge. Sollers la reluque et ça m'énerve. Un Indien entre à son tour avec un bouquet de roses. Il nous les tend : « Mille francs les six. « I hate roses ! » lui dit Sollers. L'ambassadeur rit encore avec ses dents jaunes de lévrier. Sollers a l'air fou de joie. On dirait un gamin qui vient de sortir un gros mot. L'ambassadeur s'excuse, il doit aller faire*

ses comptes. Il sort. Sollers me prend la main et nous dévalons l'escalier en chantant à tue-tête « La belle de Cadix ». Dehors, nous nous envolons. Sollers ressemble à un ange jouisseur et joufflu. Nous croisons le pape dans une bulle rose. D'où on est on voit Venise, la Giudecca. Je lui dis que je n'ai plus de batterie et que je vais devoir me poser. D'accord, me répond-il, rendez-vous à New York, sur un banc d'Union square.

Le lendemain de la journée-presse et du Palais Farnèse, quelle détente, seule dans Rome avec mes ignorances, mes enthousiasmes, mon choix de ne pas visiter la basilique. Je n'ai qu'une journée, elle se passera dehors à humer l'air romain, à m'attarder plus que de raison piazza Novana, les hommes péremptaires, énervés, rivés à leur portable, les femmes qui jasant comme on dit au Québec, discutant de tout et surtout de rien, mais quel plaisir elles y prennent et comme elles sont délicieuses, élégantes, légères... J'envie cette légèreté italienne ; je suis parfois si lourde malgré mon poids plume. Cette journée est touchée par la grâce, je me sens libre. Ce sont mes vacances romaines, un des livres qui m'a le plus fait rêver adolescente : les cheveux coupés, la vespa, le vent tiède.

Cette jouissance de l'instant, cette liberté, c'est d'abord ce qui me séduit chez l'auteur de *Femmes*. Retrouvant la transcription de la bande de notre entretien (qui a échappé à la poubelle), je constate lui avoir dit : « *Ce que je trouve éminemment séduisant chez vous c'est, comme dirait Mallarmé, « le vierge, le vivace et le bel aujourd'hui » : ça vous va comme un gant ! idem pour l'épigraphe de Casanova : « Rien ne pourra faire que je ne me sois amusé ».* Et oui cet homme est joyeux (son nom avant qu'il prenne un pseudo était Joyaux). Il m'avait répondu – en citant

Joseph Jobert, moraliste contemporain de Chateaubriand : « *Le plus beau des courages, celui d'être heureux* ». Et il avait stigmatisé « ces tonnes de mélancolie, de repli sur soi, de résignation plus ou moins amère et de reproche fait à l'autre ou à la société de ne pas vous avoir pris en charge suffisamment » : « *Je ne vais pas considérer que si je ne suis pas heureux c'est ma faute ! or il y aurait lieu d'attirer l'attention que c'est peut-être ma faute. Je ne vous parle pas de la misère intégrale où la question ne se pose même pas, c'est la survie du corps, je vous parle de cet état curieux où rien ne vient obliger physiologiquement quelqu'un à désespérer et où pourtant serait à l'œuvre cette mélancolie profonde, cette résignation, ce désespoir* »

Une propagande du malheur, avait-il poursuivi, est à l'œuvre : « *Il faut essayer d'empêcher les gens de lire, de comprendre ce qu'ils lisent, parce qu'ils pourraient alors avoir une opinion critique.* » Toute théorie du complot me hérissant, je ne l'avais pas suivi sur ce terrain-là, mais le fait est que la langue de la communication nous cerne, récupère, recycle nos émotions, que les clichés nous appauvrissent, nous enferment. A ce moment de l'entretien, Sollers avait extrait un papier de sa poche, une lettre de Flaubert à Maupassant relue le matin même m'avait-il dit : « *Plus que jamais je crois à l'exécration inconsciente du style. Quand on écrit bien on a contre soi deux ennemis. Primo le public parce que le style le contraint à penser, l'oblige à un travail. Et secundo le gouvernement parce qu'il sent une force en vous et que le pouvoir n'aime pas un autre pouvoir (...)* ». Dans *L'année du tigre*, pour revenir à son allergie à l'auto-apitoiement, il se félicite que ses soirées idylliques passent directement dans ses romans, et il cite Lautréamont « *L'homme ne doit pas créer de malheur dans ses livres* »,

axiome qui est devenu l'une de mes convictions profondes, je l'ai déjà dit. La phrase de Kafka qu'il cite souvent « *Ecrire c'est faire un bond hors du rang des meurtriers* » relève me semble-t-il de cette conception de l'écriture.

La jouissance est au centre de la vie de Philippe Sollers. Elle passe par les femmes bien sûr, la poésie, la « grande », la musique, l'écriture. Et Venise qui les réunit...

Avec l'écrivain Dominique Rolin, ou avec Julia Kristeva je ne sais plus, à Venise en tout cas, le nirvana est là. Amour et écriture : le rêve... Cela me fait penser aux « hauts lieux de l'amour » de Françoise Giroud avec JJSS dans leurs débuts. J'aime comme il parle des femmes. Sa mère. L'initiatrice Eugenia, Dominique, Julia... « *Saveur des petits matins à Paris, dans l'île de Ré, à Venise, déploiement silencieux des oiseaux. Une femme dort, on la laisse dormir, ou bien c'est elle qui vous réveille, thé pour elle, café pour moi. C'est le moment enfantin des joues, des yeux, des parfums. Il pleut, ou le ciel est rouge. La circulation commence, ou alors calme plat sur l'eau, pas un bruit.* »

Et encore : « *Ce moment où l'une ou l'autre sort des vagues est unique, ce foulard est unique, ce fou rire aussi. La poudre du temps leur appartient.* » Ou bien « *Julia, enceinte, était le jardin lui-même et tous les oiseaux à la fois.* » Il parle aussi avec beaucoup de sensibilité de son fils David : « *David : un enfant courageux, fort, fragile, ultra-sensible. Il sait qu'au fond je suis comme lui : très fragile. Il ne me dérange jamais, et si j'ai droit, de temps en temps à mon « charmant papa », tout va.* » J'aime ce conseil : « *Soyez l'enfant de votre femme, et, surtout, faites – la rire. Elle est particulièrement jolie quand elle rit.* » Le rire revient souvent quand il évoque ses amours. Parlant de Dominique Rolin

« C'est une femme de 45 ans, merveilleusement belle, et qui rit presque tout le temps. »

Et quand la séparation, la douleur est là, il sait aussi trouver le ton et les mots. Toujours à propos de Dominique Rolin : « Je l'ai accompagnée jusqu'au bout de façon déchirante. Je vis sous sa protection de fée, et, si je lui demande de me faire signe, sa réponse est simple : écris, et je serai là. Et elle est là. "(Portraits de femmes). Infiniment touchant il raconte sa fin." Je suis dans le couloir, je vais partir, elle est dans son lit médicalisé, elle dort, je reviens vers elle, je l'embrasse. Elle ouvre les yeux et me serre vivement la main : "Au revoir, petit chéri !" Oui, c'est ça : tout un océan vivant de mémoire. "Au revoir, petit cœur !" "Au revoir, petit chéri !" »

J'aime comme il donne envie de « grande poésie ». « Le contraire de la poétisation, de l'allusivité gracieuse, précieuse, le contraire aussi de ce que Lautréamont appelait les gémissements poétiques », nous avait expliqué Benoit Chantre lors de cette journée à Rome. La vie poétique c'est une façon radiale de contester et de sortir de ce monde actuel de l'inférialisation, de la soumission, de ce que Debord appelait le sommeil hypnotique, avait-il poursuivi. Je comprenais. A peu près. Sollers m'ouvrait des portes, il mettait des mots sur des sensations, des fulgurances. Dans *L'évangile de Nietzsche* (Entretiens avec Vincent Roy), il écrit : « Qu'est-ce que la poésie ? C'est (...) un appel à la coalescence des cinq sens à la fois. Ce qui est une façon insidieuse, sournoise, très efficace, de dessiner l'acte érotique lui-même où les cinq sens jouent. » Et plus loin : « Il faut qu'à la fin, dit Nietzsche, vous pensiez vos propres sens. Les cinq ! On pense à Baudelaire et aux Correspondances. Comme si

*les sens n'avaient pas été assez pensés. Je tente de faire ça dans tous mes livres. Dans L'Etoile des amants, c'est la question que je pose. (...) » Il est temps que vous pensiez vos propres sens, c'est-à-dire que le corps devienne une habitation poétique. » Edgar Morin a la même conception que Philippe Sollers d'une poésie vécue, vitale. Et le premier ne renierait pas ce que m'a dit le second : *La grande poésie c'est l'introduction du divin dans le langage...* Outre que je comprends, entrevois fugacement ce qu'est la Poésie, je suis éveillée, quand Sollers ou Morin m'en parlent, à Heidegger ou Hegel, philosophes que je ne lirai sans doute jamais. Je les lis par procuration.*

J'aime encore sa façon de mettre la musique avant toute chose. Il n'est certes pas le seul, mais il le fait avec une belle simplicité, soulignant l'évidence souvent oubliée d'un art où on ne peut absolument pas tricher, contrairement à la photo, l'art contemporain. La musique est pour vous, lui dit Vincent Roy dans les entretiens déjà cités, une préparation à la liberté absolue, et Sollers répond entre autres « *Il y a dans la musique une force ou une contre-force qui peut vous permettre de passer à travers la mort.* » Sur la bande de mon interview, je lui dis « *A un moment vous écoutez Vivaldi et vous parlez de « joie fanatique ».* Il acquiesce.

Quant à l'écriture, elle est son moteur absolu. Je le redis, il travaille beaucoup. Il écrit : « *L'art exige une discipline d'aventurier, des masques et une solitude sauvage.* » A l'éternelle question : D'où ça vous vient ? Il répond en racontant dans *Vision à New York (1981)* son enfance : il a été opéré une trentaine de fois du tympan et il est asthmatique. « *Je me rappelle avoir toujours eu un corps en quelque sorte entamé, ouvert, manquant, en train d'observer ce qu'il constitue comme bords, comme limites (...)* Et surtout

du côté de l'oreille... ». Il conclut : « je me suis donné tout ce mal dans les oreilles pour affirmer ma propre conception du monde par l'oreille. (...) Par ailleurs, le souffle est quelque chose, qui, avec l'oreille, apprend les structures essentielles – ce qui fait que je suis, comme on dit, un écrivain ». C'était mon avis. Au journal, devant les regards de plus en plus sceptiques, j'avais argumenté, voulant bien concéder ses possibles turpitudes : En tout cas c'est un véritable écrivain ! On avait pouffé : Ah oui ! vraiment... Un peu plus tard débarquant à New York, émerveillée, j'avais repensé à cette phrase dans *Vision à New York* : « La ville, oui, est splendide, plaisirs verticaux, ponts, pontons, taxis immédiats, zigzagants, bonne musique de nuit, respiration large (...). J'ai des souvenirs de vitres partout, de joies transparentes, filtres bleus et verts, signaux légers de l'acier ». Un écrivain.

Naturellement, il a des faiblesses, des tours de passe-passe, peut-être plus que d'autres, un côté bateleur. Mais il a une écriture, la sienne. J'avais, comme d'habitude, tout lu ou presque avant de le rencontrer. J'avais adoré *Passion fixe*, j'avais été bluffée par *La guerre du goût*. Certes je suis vite bluffée par la culture... (la mienne n'est tissée que d'émotions, je n'ai pas eu cette perfusion dans l'enfance et c'est irrattrapable ; j'avais pourtant un grand-père qui jouait sur son Stradivarius et qui lisait le latin – il m'a donné ma première leçon pour mon entrée en 6^{ème} et je l'ai trouvé, le lendemain, dans le jardin, mort, allongé sur les graviers.) Vite bluffée c'est vrai, mais quand même quelle satisfaction dans l'exercice d'admiration.

Écrivain donc. Styliste. J'ai noté beaucoup de phases. Je vous livre celle-ci : « *La villa, au milieu des pins, a un bungalow de rêve, chaises-longues en osier, coussins bleu. Au*

village d'à côté, près de l'eau, le marchand de glaces s'appelle Le Cornet d'amour. On l'atteint vite en vélo, monnaie grapillée ici et là, encore deux boules de chocolat, et le guidon brille. Le « et » emphatique est ici magnifique, sauf s'il l'a piqué à Jean Echenoz cité par Michel Volkovitch dans son « Verbier » (sorte de traité poétique) : « C'était une sacrément belle bicyclette anglaise à sept vitesses, aux cataphotes rubis, aux rayons scintillants : chaîne veloutée, guidon taurin, cadre olympique, freins à tambours et papillons. Et pompe rétractile. Et la selle grand tourisme vous moulait parfaitement le fessier. Et le soleil brillait » Mais non, il ne l'a pas piqué ! Peut-être lu et assimilé inconsciemment. Cela arrive souvent à tous ceux qui écrivent, à moi la première. C'était ma tentative de coup de griffe...

Sollers n'est pas seulement cet être exquis que je vous décris depuis le début de ce chapitre. ! Ses irritations, ses colères, émoustillent, musclent sa plume. Il se qualifie lui-même de « mutin », mot qui signifie, précise-t-il « *insoumis, porté à la révolte ; et vif, éveillé, piquant.* » Une de ses colères porte sur le traitement réservé aux femmes. En substance : les femmes sont asservies par l'apparence. Ce n'est pas moi ni Nancy Huston qui diront le contraire (cf *Reflets dans un œil d'homme*) : palette des produits de beauté, collagène, lutte épuisante sans fin. Ensuite, avance-t-il, *on va arraisonner le continent féminin sur le plan de la reproduction. A savoir ? « (...) essayer de prendre le continent féminin dans son désir d'enfant, irrépressible pour 98 % des femmes. (...) Pour ça dévaloriser au maximum les prestations sexuelles, s'emparer du continent fantasmagorique sexuel pour en rendre la représentation de plus en plus simpliste, violente, pornographique, désastreuse. »*

Je l'ai dit, l'écrivain suscite chez certains une aversion violente. Et si on peut penser que cela le peine, il renvoie aussi avec brio à ses détracteurs la monnaie de leur pièce. Ainsi de Duras. Dans un tout petit livre *Carnet de nuit*, il note : « *Elle dit que je ressemble à un moine vantant, en latin, une marque de fromages. Il s'agit d'un camembert que chacun de nous a plus ou moins en tête et la comparaison est plus que méchante. Voilà sa réponse dans L'année du tigre : « Le côté Hare Krishna de Duras. Revu India Song il n'y a pas longtemps. : il n'y a pas longtemps : absolument irregardable et incoutable, préciosité, maniérisme, lourdeur, comique involontairement massifs.* » Et ailleurs : « *La discordance entre le corps et la voix est une information de première importance. Exemple : Simone de Beauvoir, beauté mais voix pincée insupportable. (...) Duras, et son élocution forcée, saccadée, symptôme d'une volonté d'emprise constante. Voilà des voix qui n'ont rien à cacher : tout est dehors, d'emblée, de façon militaire. Aucun humour, évidemment. Des voix de commandement.* »

Je m'interroge : Duras – que j'adore – a-t-elle de l'humour ? Si j'en crois un très beau film de Michelle Porte revu récemment, *Savannah Bay, c'est toi*, où on la voit pendant les répétitions de sa pièce maltraiter Madeleine Renaud plus de 80 ans, royale, imperturbable, face aux interruptions hystériques de Duras, on se dit : elle n'a aucun humour, Sollers a raison. Si on songe à certains de ses fous rires, à ses réflexions, tiens celles sur les patates sautées qu'il est inconcevable de faire pour soi, on change d'avis : elle est quand même très drôle. Elle l'est, à la façon d'un enfant, sans même s'en rendre compte. Sur la bande de l'entretien encore, je lui dis : « Vous irritez, votre bonheur énerve ! » On le trouve arrogant, prétentieux. Il ne se mouche pas du

coude... C'est pas faux. Avoir été adoubé très jeune par les plus grands vous fortifie l'ego. Ainsi, par Mauriac dont il fait un beau portrait (qui me rappelle celui que Françoise Giroud en fit aussi). Mauriac, rapporte-t-il dans *Un vrai roman – Mémoires*, lui consacre dans *L'Express* son *Bloc Notes* du 12 décembre 1957. Intitulé *Une goutte de la vague*, en référence à La Nouvelle vague (expression inventée par la même Françoise Giroud), il est plus qu'élogieux. Sollers a juste 21 ans. Il consacre – qui ne ferait de même ? – tout un chapitre à cette reconnaissance. Par exemple aussi, cette délicate dédicace d'André Breton pour une réédition du *Manifeste du surréalisme* : « *A Philippe Sollers, aimé des fées* ». Ou bien l'éloge d'Aragon pour son premier roman. Ou encore la référence à Barthes, son grand ami, à Lacan, qui l'aimait bien : « *Netteté calme de Barthes, génialité rageuse de Lacan. Et, dans l'ombre, puissance énigmatique et douce, très loin, de Georges Bataille, le seul à m'avoir donné l'impression directe du génie.* » Car, il faut le souligner, l'ego de Sollers ne l'empêche pas de pratiquer l'admiration, à l'instar de Jean Daniel (voir les propos recueillis qui ferment ce livre).

Mon exercice d'admiration à moi me paraît à la relecture pécher par omission. Je n'ai rien dit de la passion de Philippe Sollers pour le XVIII^{ème} siècle. Et pour la Chine donc ! – un essai de Jean-Michel Lou, « *Corps d'enfance, corps chinois, Sollers et la Chine* » est symptomatique de la profondeur de ce tropisme. Rien dit de son jugement fluctuant sur Houellebecq, son contraire absolu, l'« homme du ressentiment » comme il l'a écrit à une époque. N'empêche le voilà qui sur France Inter s'extasie sur le physique et le film de ce véritable écrivain. Ecrivain, sans

aucun doute, mais si déliquescents – ce n'est pas avec lui que la littérature suivra l'injonction Lautréamont : ne pas créer de malheur dans les livres !

Sur France Inter donc ce vendredi 24 octobre 2014, Patrick Cohen reçoit Philippe Sollers à propos de son livre *Littérature et politique*, reçoit l'opposé de Houellebecq, « l'écrivain de l'identité heureuse ». Il l'affirme, dans cette époque de « déliquescence empoisonnée » : rien ne peut le faire démordre de sa bonne humeur ! ». Le secret ? Garder son enfance avec soi et c'est ce qu'il fait, dit-il, en tant qu'écrivain. « *Je vous vends le contre poison absolu qui va vous maintenir en vie. Si vous avez ce muscle-là, celui de la lecture, vous pouvez faire juger la politique par la littérature. Dreyfus vous l'avez dans Proust, la guerre des tranchées tout est dans Voyage au bout de la nuit de Céline, et si vous l'avez pas lu tant pis pour vous, il vous reste les chiffres des historiens !* »

Cet homme est à lui tout seul un contre poison. Il énerve sans doute (même moi parfois) mais il réveille, il ouvre ; il décale, il décolle, de l'ordinaire, du train-train, de la plainte. Son exigence, son intransigeance sont porteuses. Il cite quelque part ce principe bouddhiste de la nécessité de ne dépendre que de nous-mêmes : « *Soyez pour vous-même une lampe.* » Je souscris. Malgré son outrecuidance, l'injonction me lave du dolorisme catholique qui baigna mon enfance – oui je sais Sollers est à Saint Pierre de Rome comme un poisson dans l'eau, mais c'est une position très esthétique. Cela ne l'empêche pas d'écrire : « *Le clergé ? Le plus souvent médiocre, refuge à névroses, ménagerie d'embarras sexuels* » J'ai gardé aussi de cet entretien pendant toutes les années qui ont suivi cette idée qui revient souvent chez lui : « *Une toile de Matisse ou de Monet, un*

morceau de Bach et la journée est sauvée ». J'y ai recours très souvent.

Je finis ce chapitre avec un petit exercice de littérature comparée. Dans *Quoi ? L'éternité* Marguerite Yourcenar dresse la liste de ce qu'elle voudrait revoir avant de mourir. Philippe Sollers, lui, énumère, dans *Un vrai roman-Mémoires*, ce qu'il ne regrette pas, ce qu'il revivrait si on le lui proposait. Tout ! Extraits de ces deux inventaires.

Marguerite Yourcenar. **Revoir.**

« Peut-être les jacinthes du Mont-Noir ou les violettes du Connecticut au printemps ; les oranges astucieusement suspendues aux branches par mon père, dans un jardin du midi ; un cimetière en Suisse, croulant sous les roses ; un autre sous la neige et parmi les bouleaux blancs (...) Les dunes tant en Flandre que plus tard dans les îles-barrières de Virginie, avec le bruit de la mer qui dure depuis le commencement du monde ; l'humble petite boîte à musique suisse qui joue pianissimo une ariette de Haydn, et que j'ai fait marcher au chevet de Grace, une heure avant sa mort, au moment où les contacts et les paroles ne l'atteignaient plus ; ou encore les longues coulées de glaçons sur les rochers de Mount-Desert, le long desquels en avril, l'eau trouve sa pente et rejaillit avec un bruit de source. Le cap Sounion au couchant ; Olympie à midi » (...)

Philippe Sollers. **Revivre.**

Je veux bien revivre ma vie intra-utérine, dans une femme plaisante à la jolie voix, qui rit souvent, et dont je suis le dernier enfant, un garçon après deux filles, la chance ;

Je veux bien retrouver mon merveilleux lit de malade chronique et défensif, la fièvre, le délire, les chevaux courant sur les murs, les plis des draps transformés en chiffres, la

sueur, l'attente, l'épuisement, les opérations brutales, la miraculeuse mise à l'écart de ce monde de fous.

Je veux bien, entre temps, réentendre des hurlements allemands, des chuchotements anglais, des mots doux espagnols et basques, apprendre que la vie est heurtée, dangereuse, secrète, contradictoire, bloquée, dégagée ;

Je veux bien retrouver la peau de ma mère, de mes tantes, de toutes celles qui, sans le savoir, animalement, m'ont sauvé la vie ;

Je veux bien, ô combien, revivre ma découverte de la poésie, c'est-à-dire de ma vie elle-même, à travers Baudelaire et Rimbaud, on verra plus tard ;

Je veux bien réhabiter toutes mes chambres de cette époque et revivre éternellement ma rencontre avec Dominique, son incroyable beauté, son rire, sa farouche liberté à laquelle je dois tant ;

Je veux bien retraverser le bal des vampires, des névroses, des psychoses, des perversions pour me retrouver chaque fois dans la même situation, en position de lotus sur une pelouse pleine de pâquerettes, le visage baigné de soleil ;

Libre Françoise Giroud

Un collier dont je suis la dernière et très modeste perle... me dis-je avant d'attaquer la rédaction du chapitre consacré à ce qu'il faut bien appeler mon idole. Françoise Giroud. Un nom porteur des rêves de beaucoup de jeunes femmes dotées d'un brin de plume dès les années cinquante (en 1953 elle crée L'Express avec Jean-Jacques Servan-Schreiber) et ce, me semble-t-il, jusqu'à sa mort, en janvier 2003 ; en tout cas, un nom porteur de mes rêves à moi, jusqu'à cette date, oui.

Au monastère de Saorge, cet été 2014, je viens de finir trois biographies qui lui ont été consacrées. Il me fallait (et j'en avais très envie) lire tout ce qui était paru sur Françoise Giroud après mon interview en décembre 2002. Après sa mort. Mots de miel ou de fiel, perles ou crapauds, on va le voir. Lecture donc de « *Françoise Giroud. Une ambition française* » de Christine Ockrent, paru en 2003, de « *Françoise* » de Laure Adler, en 2011. Et « *Garde tes larmes pour plus tard* », de Alix de Saint-André, publié en 2013, par lequel je commençai et que je relus entièrement après avoir fini les deux autres. Relu, car son enquête fouillée sur

Françoise Giroud, qui corrige les erreurs du premier ouvrage et complète les manques du second, est très compliquée. A l'image du sujet. Et si l'écriture de la journaliste est belle, vivante, elle est aussi parfois, comment dire ? baroque peut-être... Le résultat est, cela dit, passionnant, rigoureux, et, nonobstant, plein d'émotion. La journaliste ouvre et boucle son livre sur les cheveux blancs de son sujet – c'est la métaphore qu'elle file. Moi, je l'ai dit, je me sens plus du côté de celle du collier, amenant perle ou pierre comme on voudra. Modeste, j'insiste, car il s'agit ici non d'un livre, mais d'un chapitre. Et d'ailleurs, comme je refermais pour la seconde fois « *Garde tes larmes pour plus tard* », je m'inquiétai : un chapitre pour dire Françoise Giroud et ce qu'elle représente pour moi, c'est impossible. Allons donc ! il suffit simplement de faire mien, à l'instar d'Alix de Saint-André, le mantra de la grande journaliste : *Travaillez, travaillez !*

Bien sûr, je ne découvre pas cette vérité première du métier : quelques dispositions et beaucoup de boulot. Mais de l'avoir lue et relue sous la plume de Françoise Giroud, de plus mise en écho par les trois biographes, me rassure... non ce n'est pas complètement pathologique la masse de travail que je fournis pour rédiger. Ce jour de décembre 2002, rue Latour-Maubourg, au pied de l'immeuble de la diva du journalisme, j'ai l'impression d'avoir bien bossé... J'ai presque tout lu de celle avec qui j'ai rendez-vous, *L'Actualité des religions* m'a fourni une énorme chemise de coupures de presse que j'ai écumée, mon canevas de questions est cohérent mais souple. Je suis imprégnée de mon sujet jusqu'à l'os. N'empêche, quand j'appuie sur la sonnette à l'interphone, j'ai dix-huit ans et je vais passer mon bac. Je ne me souviens plus de l'étage ni de l'allure de la femme qui

m'ouvre la porte (sans doute la fidèle et fameuse Blanche que Françoise Giroud mettra sur son testament) ni à quoi ressemble l'entrée. Je me souviens seulement m'être assise à côté d'une table basse sur laquelle est posée une sculpture – de Niki Saint-Phalle peut-être ? Je m'en tape. Une seule chose compte : me concentrer sur rien, me centrer, ne pas penser. Arrêter la cavalcade du petit hamster, celui du trac, dans mon cerveau. Vivre le fait parfaitement surréaliste mais bien réel : je suis chez elle. Françoise Giroud. Voilà c'est fait. Je suis vide. Avide. Attendre. Très peu de temps.

D'abord une chatte est arrivée, fourrure argentée, menue, élégante. La fameuse chatte abyssine, qui ne répond pas, dit-on à son nom d'Ondine. Je l'ai regardée traverser l'immense salon. Mais en fait peut-être que la chatte suivait sa maîtresse, je n'en sais rien... Des années durant, au Centre de formation des journalistes, je l'ai toujours montrée la précédant, quand j'évoquais cette rencontre, expliquant aux jeunes comment il fallait mettre en scène l'interview, comment tout comptait, comment il fallait être ouvert au moindre détail, sachant que tout ne servirait pas, bien loin de là – mais c'est comme ça ! un métier où on ne s'économise pas... La maîtresse des lieux traverse donc elle aussi le salon précédée ou suivie de sa chatte.

Bonjour Françoise Giroud ! Comme elle semble fragile, friable, sur un fil. J'ai du mal à faire la connexion avec la Françoise Giroud, mythique, solide, resplendissante. L'entretien commence. Comme toujours, ma question introductive est beaucoup trop longue. Elle connaît son itinéraire merci ! elle ne me le dit pas mais moi je le pense. Elle, elle est limpide, brève, affûtée. Très professionnelle ; un peu trop bien sûr. Quand j'aborde la question de la vieillesse,

je lui suis reconnaissante de donner du mou. Elle situe précisément le moment où celle-ci a débarqué. Jusqu'à 70 ans, avant une chute dans sa maison à Antibes, ce mot ne la concernait pas. Elle me fait chavirer quand elle évoque toutes ces mers où elle ne se baignera jamais : elle s'était promise de toutes les connaître. J'entrouvre la porte sur la mort de son fils Alain, disparu en montagne en 1972, son corps retrouvé à la fin de l'hiver. Il avait trente ans. Elle m'intime sèchement de la refermer : il n'y a rien à dire, clôt-elle.

Elle écrit dans *Arthur ou le bonheur de vivre* : « *C'est une expérience inhumaine. Ce sont vos enfants qui doivent vous fermer les yeux (...). On devient comme un grand brûlé qui ne supporte plus aucun contact avec autrui.* » Ma mère et ma grand-mère disaient exactement la même chose, affirmant qu'il n'y avait pas de plus grand malheur. J'ai toujours intimement adhéré à ça et toujours refusé même d'évoquer ça. De ce bébé, né en 1941 de Elie Nahmias, la jeune femme n'avait aucune envie. Pas question d'être une fille-mère, un cauchemard à l'époque. Elle essaiera d'avorter. Elle se sent coupable, responsable. Ses relations avec son fils ont toujours été compliquées. « *Il la renvoyait à l'humiliation de sa jeunesse* » déclare sans ambages Christine Ockrent dans « *Françoise Giroud. Une ambition française.* » Les ambages ne font pas partie de la boîte à outils de la journaliste longtemps vedette du journal télévisé. Ce qu'elle manie c'est plutôt le scalpel. Mais le fait est, Françoise Giroud elle-même écrit : « *Mais qu'est-ce que j'ai fait pour que tu me punisses depuis vingt-cinq ans d'être ta mère ?* »

Au lendemain de la guerre, la journaliste désire un autre enfant. Elle le fait avec Anatole Eliacheff, producteur de cinéma, emprisonné pour faits de collaboration lorsque la

jeune femme est enceinte. Pendant trois ans, elle prend le train tous les vendredis soirs pour le voir. Caroline naîtra en 1947. Françoise Giroud avait le désir de freiner le rythme de son travail au journal *Elle* pour mieux se consacrer à sa fille. Impossible : Hélène Lazareff tombe malade et le magazine a besoin de toutes les forces de la journaliste. Elle ne sera pas une « bonne mère » au sens où on l'entend d'habitude : peu présente, elle délèguera l'éducation de ses enfants à sa propre mère. Reste que si, selon sa fille et son amie Catherine Dolto (la fille de Françoise Dolto), « une bonne mère est une mère qu'on peut quitter », ce fut très réussi... Caroline s'envolera du foyer à quatorze ans pour convoler en justes noces, si on peut dire, avec Robert Hossein. On le sait, elle s'en sortira formidablement avec une carrière de pédopsychiatre doublé de scénariste, un autre mariage avec le producteur Marin Karmitz et une maternité a priori épanouissante puisqu'elle aura quatre fils plutôt bien dans leurs baskets.

Mauvaise mère ? Peut-être... Une photo prise en 1951 (dans la biographie de Laure Adler) peut nuancer le verdict. On la voit, riant de tout son cœur, avec ses deux enfants, Alain et Caroline, juchés sur ses épaules. Cette dernière, dans un superbe papier paru dans en 2011, s'explique longuement sur sa relation à sa mère. Je cite ce passage à faire pâlir toutes les « bonnes mères » : *« Je n'étais pas au centre de sa vie et elle n'était pas au centre de la mienne (...) J'ai eu une enfance incroyablement libre et protégée. Mais, quand j'ai eu des coups durs, ma mère a toujours été là. Jamais le moindre reproche, jamais de jugement et une confiance totale. Evidemment, il fallait être à la hauteur de cette confiance et surtout de cette liberté car je n'ai jamais eu de comptes à lui rendre. Et réciproquement d'ailleurs. »*

Troisième désir d'enfant de Françoise Giroud, celui qu'elle aurait pu avoir avec Jean-Jacques Servan-Schreiber. Ils ont ensemble une progéniture de papier qui leur apporte grandes joies et gros pépins, mais l'enfant de chair ne verra pas le jour. Laure Adler dans *Françoise* évoque une « *malheureuse fausse couche*. » Elle n'a pas pu lire *Histoire d'une femme libre*, texte posthume écrit en 1960, paru en 2013, où Françoise Giroud, raconte comment, voyant que JJSS la laisse libre de décider – ce qui revient selon elle à ce qu'il ne le désire pas (et on la comprend) – interrompt sa grossesse : « *Je me suis amputée d'un enfant*, écrit-elle. Elle pensait l'avoir fait par une sorte de générosité. Mais, rédigeant ce texte, elle se rend compte de l'orgueil qui est entré dans sa décision. Et même, elle s'interroge : ne craignait-elle pas plus ou moins inconsciemment que décider de garder l'enfant l'aurait intégrée à un clan, une famille « *à tout ce qu'il fallait que je fuie pour continuer à me sentir errante, à tout ce qui est interdit aux rebelles comme aux coupables*. » Terrible clairvoyance.

Mère, elle l'est à sa façon, indéniablement assez distanciée. C'est qu'elle n'a pas que ça à faire ! Elle veut – elle doit, car longtemps elle nourrit la famille – réussir. Et bien sûr au-delà de la nécessité, elle est ambitieuse. Jean Renoir qu'elle a rencontré dans sa période cinéma lui a, dit-elle, révélé ses virtualités. Et puis son père, modèle du journaliste engagé, désirait un garçon. Elle ne sera pas, écrit-elle, un garçon manqué mais une fille réussie. Si elle s'impose rapidement dans le monde du journalisme, car elle a du talent, beaucoup, et elle travaille comme une folle, elle ne renonce pas pour autant au jeu délicieux de la séduction. JJSS lui permet de réconcilier les deux facettes à travers leur double relation amoureuse et professionnelle. Elle écrit dans

Histoire d'une femme libre : « En me désignant comme reine, ce petit roi m'avait creusé une place où tous les aspects de ma vie s'étaient insérés. J'étais utile puisque je servais par mon travail de grands desseins. J'étais belle puisqu'il me voyait telle. J'étais libre, puisque nous n'étions liés que par notre volonté commune et sans cesse vérifiée ; j'étais, enfin, disculpée. » Et plus loin : *« De quelle tension nerveuse, de quelle usure, se paye cette double existence, cette permanente acrobatie vers laquelle tend toute une nouvelle race de femmes, il faut l'avoir pratiqué pour le savoir... »* Ou encore : *« Oui c'est éreintant... Oui il y a des jours où on gémirait de fatigue, de détresse, d'accablement. »* Ma génération, mais je crois encore celle de ma fille, savent de quoi Françoise Giroud parle.

« *La journaliste absolue* » titrera Le Monde à sa disparition. Et Christine Ockrent ajoute : *« Ce que Sagan et Duras ont été au roman, Giroud l'a été à la presse. Le fameux style, résume Jean Daniel « fait de phrases courtes, d'adjectifs incisifs, de paragraphes brefs et de mots d'auteur »* L'écriture journalistique aujourd'hui est toujours sur ce modèle. Ce que je vis ce jour-là dans son salon, c'est un examen de passage avec celle que j'aurais voulu avoir comme patronne. Ah ! faire partie des girls... Danielle Heymann, Michelle Cotta, Catherine Nay, Sylvie Pierre-Brossolette... Martine de Rabaudy eut aussi ce lancinant regret au point de faire avec elle un très bon livre d'entretiens intitulé *Profession journaliste*. Cette transmission se passe, à en croire leurs souvenirs de jeunes journalistes, dans le respect. Michelle Cotta déclare : *« Elle entretenait avec moi un rapport d'initiation, pas de possession. »* Je n'ai eu aucune Françoise Giroud, me dis-je. A y réfléchir pourtant, mon premier job

en 1970, à *L'Arche*, la revue des Juifs de France, avait pour rédacteur en chef Jacques Sabbath, un grand journaliste doté d'une sensibilité à fleur de peau et d'un humour irrésistible. J'étais secrétaire de rédaction, mais je lui dois mes premiers articles, le premier surtout, primordial, sur Albert Cohen qui venait de publier *O vous frères humains...* (voir chapitre Albert Cohen). C'est à *L'Arche*, en moins de deux ans, que j'ai appris le métier.

Ce que Françoise Giroud transmettait aussi, c'est un nouveau comportement dans un monde d'hommes. Il faut se rappeler à quel point l'univers du travail, presse en tête, était machiste. Je lisais il y a quelques temps dans les pages *Le jour où...* du *Monde* le récit de la première nomination d'une femme chef de service. C'était en 1971, Yvonne Baby, au service Culture. Comment allait-elle faire ? se lamentaient ses confrères mâles qui freinaient des quatre fers.

Le combat était rude, et Françoise Giroud aux premiers rangs. Jean Daniel qui travaillait à *L'Express* lui rend cet hommage dans le livre de Christine Ockrent : « *Par le magnétisme qu'elle exerçait sur les femmes, elle fut, presque à son insu, l'une des premières féministes en action ; elle provoquait un phénomène rare d'identification* ». Parfois, dans ces années-là, les femmes elles-mêmes enfonçaient le clou... J'avais dix-huit ans. J'ai le souvenir d'une attachée de presse dans une grosse maison d'édition où j'avais décroché un stage. Je brûlais d'envie d'apprendre. Comme nous traversions les bureaux d'une grande radio, j'avais été sifflée. Elle s'était tournée vers moi : « Sois belle et tais-toi ! » Du second degré ? Au regard des tâches qu'elle me confia ensuite, essentiellement du remplissage d'enveloppes, j'en doute. Françoise Giroud aurait pu détourner la misogynie injonction en : Sois belle et réussis ! Car elle était belle... Je cite

simplement son chevalier Bernard Henri-Lévy. Il avait lancé un journal *L'imprévu* et l'un de ses premiers éditoriaux, il l'écrivit sur « Giroud ou la douceur de vivre avant la révolution ». *C'était, dit-il, un papier décalé sur cette femme, ministre à l'époque, belle, exemplaire, féminine et libéré, libre et coquette. Je la trouvais extrêmement troublante. »*

J'aime le côté chiffons de Françoise Giroud, J'aime qu'elle aime le luxe, les parfums, les robes. Sa mère devint couturière pour faire bouillir la marmite quand son mari disparut et j'aime cette histoire de la robe qu'elle cousut dans un coupon du marché Saint-Pierre près de Montmartre (tant vanté par ma grand-mère, hanté par moi sans finalité car je ne sais pas coudre, hélas !) pour sa fille qui, c'était en 1950, allait interviewer Christian Dior – le couturier l'aurait félicité de sa tenue ! J'aime qu'elle puisse être femme de façon aussi primaire, basique, bien qu'ayant été secrétaire d'Etat de la condition de la femme « (...) *je pleure en voyant La Dame aux camélias ; il m'est arrivé de choisir, dans une pile de livres nouveaux, un médiocre roman d'amour de préférence à un ouvrage d'économie politique ; le Tour de France m'exaspère, l'astrologie me trouble, les frelons me terrorisent et les mélodies de Tchaïkovski me paraissent moins exécrables qu'il ne convient à un amateur de bonne musique...* » (Au début du paragraphe, elle emploie, parlant des femmes, le mot « race ». Elle se ferait huer aujourd'hui.) J'aime sa façon d'aimer les hommes, ce qu'elle exprime crûment de sa féminité (mais n'est-ce pas devenu un gros mot ?) quand elle écrit au début de sa liaison avec Jean-Jacques Servan-Schreiber « *Bonjour mon amour. Quelle belle gueule de brute vous avez. Juste le genre de gueule que j'aime. En plus je sais ce qu'il y a derrière.* » (cité par Laure

Adler). JJSS qui lui permet d'être elle-même, entièrement : « Une rare conjonction d'événements, de caractère, de fantasmes, de goûts et d'objectifs nous avait réunis et tenus soudés, nous accordant d'atteindre parfois les hauts lieux de l'amour. » écrit-elle. Ces « hauts lieux de l'amour » me ravissent qui réconcilient la femme midinette et la femme autonome.

Ce fut sans doute un couple exceptionnel et elle aima follement cet homme aux traits de génie, mais peu doué pour la vraie vie et en tout cas pour rendre, comme on dit, une femme heureuse... Les défis, les coups durs, les succès, ils vivaient à cent à l'heure et l'osmose devait être extrême – bien qu'il rentra chaque soir chez lui, chez sa femme, j'ai nommé l'inénarrable Madeleine Chapsal. Comment firent-elles et l'une et l'autre pour coexister, pour partager un homme et un journal – encore que l'épouse n'avait à L'Express qu'un moindre rôle – ? Je ne sais pas, cela dépasse mon entendement. Cela se faisait en tout cas et Françoise Giroud ne laissa jamais voir si elle en était affectée. Quand la jeune et fraîche Sabine, engagée en 1959 pour dépouiller une enquête, éblouit le fondateur du magazine-phare de l'époque, ce fut une autre histoire. Une vraie souffrance dont, comme à l'habitude, elle ne laissa rien voir. « Se tenir » en toutes circonstances : Françoise et sa sœur Djénane avaient été élevées de la sorte. L'effet boomerang fut terrible – c'est la sulfureuse affaire des lettres anonymes que je découvre en lisant les trois biographies. Christine Ockrent sort le scoop dans son livre en 2003 très peu de temps après la mort de Françoise Giroud : c'est Madeleine Chapsal qui, après les avoir gardées quarante ans, livra les lettres à la biographe. Ce n'est pas un épisode très réjouissant pour une

groupie et, lisant les péripéties, j'espérais un retournement de situation, un démenti. Mais non. Françoise Giroud avait vraiment écrit des lettres anonymes, d'un vulgaire et violent antisémitisme, à Sabine et sa famille pour dissuader celle-ci d'épouser un sang impur, autrement dit un Juif. Quand Jean-Jacques Schreiber, fort du verdict d'un graphologue, fut convaincu que Françoise Giroud en était l'auteur, il la convoqua et la congédia. « Comme une employée de maison » écrit Laure Adler.

Son suicide, peu compréhensible chez une femme de cette trempe sur le motif de l'abandon, apparaît du coup inévitable – quel autre choix en effet face à une telle perte d'estime de soi ? Elle l'organisa d'avec une rigueur à son image, fut sauvée in extremis et en sortit très abîmée. C'est là que, sur les conseils de son médecin, elle entreprit de retrouver la vie avec deux remèdes : la mer et l'écriture. Elle coucha donc sur le papier, en essayant d'être le plus lucide possible, le récit de sa vie et celui de l'issue qu'elle avait programmée. Le texte qui en sortit fut jugé impubliable par son amie Florence Malraux et par elle-même qui le qualifia de « violent et sauvage ». C'est ce texte en deux versions qu'Alix de Saint-André a retrouvé aux archives de l'Imec lors de sa longue enquête entreprise, explique-t-elle, en réaction à la biographie venimeuse de Christine Ockrent et à celle, incomplète, de Laure Adler. Avec Caroline Eliacheff, elle l'a proposé à Jean-Marie Laclavetine chez Gallimard qui l'a publié en 2013 sous le titre choisi à l'époque par Françoise Giroud, *Histoire d'une femme libre* (A mon sens, son *Lou, histoire d'une femme libre* fut une sorte de succédané d'un texte mis aux oubliettes.)

Dans le registre des cadavres cachés dans le placard, je

découvre avec ces trois livres l'affaire de la syphilis du père et celle de la médaille de la Résistance qui, à mon avis, ne méritent pas de s'y attarder plus que ça. Pour résumer, le père n'est pas mort de la tuberculose mais de la vérole et la mère l'a caché à ses enfants ; et quand Françoise Giroud l'a su, elle a également fait silence. Quant à la médaille, dont elle se réclama quand elle se présenta aux élections municipales en mars 1977 dans le XV^{ème} arrondissement, ses adversaires n'eurent de cesse de prouver qu'elle n'en était pas détentriche, à contrario de sa sœur – toutes les deux furent des résistantes, Djénane, très impliquée, sera déportée et Françoise emprisonnée un mois. Christine Ockrent en fait ses raffoles mais, à priori c'est un cafouillage post-guerre qui a empêché le décret de paraître.

Beaucoup plus intéressant est l'occultation de la judéité. Pour moi, Françoise Giroud était une grande mécréante, ce qui n'était pas pour me déplaire (j'ai réglé mes comptes à l'oppression que mon éducation religieuse m'a fait subir dans *Les aventures mystiques d'une toute petite fille*.) Elle est la seconde fille de Salih Gourджи et d'Elda Fragi, tous deux turcs et juifs sépharades. Le père est un journaliste engagé dans son pays. Ils s'exileront pour la Suisse, où naîtra Françoise, puis Paris. Christine Ockrent produit un passage très intéressant où elle fait le rapprochement avec Edgar Morin qui raconte la vie de son père dans *Vidal et les siens*. Le père de Françoise Giroud était sans doute lui aussi un *deumnès*, c'est-à-dire de l'une des cinq cents familles sépharades converties à l'islam au XVII^{ème}. Les premiers à s'ouvrir dans le monde turc aux idées laïques, libérales et nationales, écrit-elle. De là l'attachement de Françoise Giroud à la France, à la république. La biographe ajoute :

c'était aussi « *conscient ou pas, un déni des racines et de la culture juives, enfouies sous le culte de la laïcité.* »

Mais bien sûr ! Un déni transmis par la mère. Christine Ockrent cite d'ailleurs le producteur Marin Karmitz, l'époux de Caroline Eliacheff, qui fait référence à sa propre mère : « *Si on voulait faire quelque chose de sa vie, échapper à l'enfermement du ghetto, au sens propre et au sens figuré, refuser les mariages arrangés et les vocations sacrifiées, il fallait à tout prix nier cette réalité juive. C'est ce que fit la mère de Françoise.* » Et puis il y eut la guerre et, dans son enquête rondement menée, Alix de Saint-André a retrouvé la trace du baptême de Françoise et sa mère en avril 1942. Elda, la mère, refuse farouchement de se sentir concernée par les lois antisémites de Vichy. Avant de mourir, elle fait promettre à sa fille de ne jamais dire à personne que la famille est juive. Françoise Giroud finira par s'affranchir de cette promesse. Mais juive, elle ne se sentira jamais. La religion lui donne de l'urticaire. Tout juste déclare-t-elle à Laure Adler : « (...) *si demain on persécutait à nouveau les Juifs, bien entendu je me déclarerais juive. Mais je n'y peux rien, je ne me sens pas du tout juive. Pas du tout.* » Ce qui était quand même son droit ! Qu'à cela ne tienne, par le biais de citations, Christine Ockrent insinue que cette judéité fut gommée par arrivisme social.

J'avais interrogée Françoise Giroud sur la religion parce que le titre de mon journal m'y obligeait un peu... Mais je n'étais absolument pas consciente de l'importance du sujet qui n'intéressait pas grand monde à l'époque. Un sujet réveillé par le premier petit-fils de Françoise Giroud, Nicolas Eliacheff qui s'était mis en quête de ses racines et demanda un beau jour de l'année 1988 à sa grand-mère si elle était juive. Elle noya le poisson. Il lui redemanda

quelque années plus tard et obtint une réponse positive. Aujourd'hui il est rabbin à Strasbourg et a neuf enfants... Quant au dernier livre de Françoise Giroud, *Les tâches du léopard* paru au lendemain de sa mort, il traite des Juifs et du problème de l'identité...

Si je mens... titre d'un autre de ses livres paru en 1972 est symptomatique d'une propension de Françoise Giroud à broder sa vie. En exergue du livre, le proverbe *Croix de bois, croix de fer, si je mens, je vais en enfer*. Selon Christine Ockrent, à en croire plusieurs témoins, Pierre Mendès France aurait eu alors ce mot cruel : « *Mme Giroud a pris beaucoup de risques.* » La biographe ne résiste à aucun mot d'esprit. Elle cite pourtant Yves Sabouret, le directeur de cabinet de Françoise Giroud quand elle était secrétaire d'Etat : « *Il y avait chez elle une part d'autopersuasion à laquelle la psychanalyse n'est évidemment pas étrangère. Elle réussit ainsi, par ce qu'elle écrivit, à donner l'impression d'une vie extraordinairement homogène* » Mais oui, bien entendu ! Chacun de nous réécrit sa vie ; on fait sens, on fait récit. Plus ou moins. Dans le cas de Françoise Giroud, c'est très fort, évidemment, tant la matière de son existence est en soi romanesque.

Ce dont est persuadée Françoise Giroud, c'est que toute notre vie est entre nos mains ce qui, de fait, ne la rend pas indulgente, ni avec elle même, ni avec les autres. C'est aussi ce qui fait son courage sans faille, son côté petite chèvre de monsieur Seguin luttant jusqu'au matin, qui me touche infiniment. Dans ce refus de s'apitoyer sur soi-même, dans cette lucidité, ce refus de l'aveuglement, je retrouve ce qu'Edgar Morin recommande et qu'il appelle la lutte contre la self-deception. Mentir ou plutôt tricoter les faits peut-être, mais ne pas « se mentir », il me semble que c'est ce qu'elle devait pratiquer.

De son analyse avec Lacan qu'elle entame à 48 ans, après son suicide, je ne disais rien dans l'interview. Pourtant je m'identifie totalement quand elle écrit : « *Lacan, Jacques Lacan, je lui dois ce que j'ai acquis de plus précieux, la liberté, cet espace de liberté intérieure qu'aménage, à son terme, une psychanalyse bien conduite. Serais-je tombée entre les mains de Lacan à vingt-cinq ans, le cours de ma vie en eût été profondément bouleversé. J'aurais pu me regarder vivre et rire doucement de moi, j'aurais été plus amicale à mon égard au lieu de me cravacher sans cesse, j'aurais aimé d'autres hommes, je n'aurais pas créé L'Express...* ». « Rire doucement de soi », c'est bien me semble-t-il l'un des premiers objectifs d'une analyse. (Comme j'écris cette phrase je suis, en même temps, à surveiller des confitures dans la cuisine du monastère de Saorge et, relisant ma phrase, je vois : *Frirer* doucement de soi...). Lacan qui, une fois l'analyse finie, parle chaque jour au téléphone à son analysée et la couvre de fleurs. Ce doit être bien troublant...

Sans transition (ce qui dénote un manque de travail...), je veux sacrifier encore quelques lignes au livre de Christine Ockrent, celui qui a justifié le courroux d'Alix de Saint-André, devenue une des proches de Françoise Giroud à la fin des années 80. La croustillante coquille, quatre lignes au-dessus, me fournit finalement mon enchaînement. De me régaler à faire en même temps et la confiture et un chapitre du livre me donne à penser aux talents de cuisinière de Françoise Giroud et plus largement à l'importance qu'elle attachait à ce qu'on fait avec ses mains : coudre bien sûr, réussir le pâté aux deux viandes, cuire son propre foie gras et même déboucher un carburateur, raconte Christine Ockrent. Suivi de ce commentaire : « *Quels exercices*

intellectuels peuvent procurer autant de satisfaction ? se demande-t-elle (Françoise Giroud) dans Leçons particulières, non sans une certaine pointe de snobisme... « Mais Christine Ockrent, n'êtes-vous pas contente vous aussi de réussir et les interviews et la tarte aux mirabelles ou la tourte aux blettes ? Parce que c'est ainsi : les femmes qui produisent avec leur tête ont envie et besoin de fabriquer avec leurs mains. Dans le portrait de Françoise Rosay du recueil « Françoise Giroud vous présente le TOUT-PARIS », la brillantissime portraitiste note que l'actrice a « (...) de belles mains de femme utile, des mains qui savent soupeser un nouveau-né et une livre de beurre, secouer un thermomètre, gifler un insolent, nouer une cravate d'habit et réparer les plombs. »

« Une horrible bonne femme », tel est le titre d'un des chapitres de *Garde tes larmes pour plus tard*, le livre d'Alix de Saint-André. Titre en forme de clin d'œil car sa relation avec Françoise Giroud fut, au fil des années, plutôt de l'ordre de la tendresse. En revanche c'est bien ainsi qu'elle est épinglée par Christine Ockrent. La biographie fut rédigée avec l'accord de la victime qui lui ouvrit ses cartons personnels et ne demanda pas à relire le texte... Certes, il y a quelques bons moments, mais ce balancement perpétuel entre compliments clichetonnés et perfides insinuations est fatigant. Insinuations souvent fausses à en croire Alix de Saint-André, et j'aurais tendance à la croire. Il y a comme une incapacité chez la biographe à ne pas montrer ce qui est positif chez son sujet, à ne pas donner la parole à ceux qui l'apprécient ou l'admirent ou l'aiment sans distiller aussitôt des propos venimeux qui amoindrissent et souvent annulent ce qui vient d'être dit. Dès le prologue, elle

nous la montre pleurant « *la tête en arrière, comme une petite fille qui résiste aux sanglots.* » Elle vient d'évoquer sa sœur Djénane disparue. Et puis, poursuit la biographe, le sourire « *se fait plus insistant comme pour effacer cet instant de fragilité qui pourrait passer pour de la faiblesse ou de l'humanité.* » Le ton est donné : Françoise Giroud est forte et inhumaine !

Selon Alix de Saint-André, les propos rapportés sont « bourrés d'erreurs » et « englués » dans une sauce vacharde... Sans compter ceux, plus proches du ragot que de l'information, souvent dénués d'intérêt et toujours fielleux. Dans la bouche de Colette Modiano, à l'époque stagiaire à France-Soir : « *Giroud, elle, ne voyait personne, sauf ceux qui pouvaient la servir. Elle n'était pas gentille du tout, et franchement pas belle : c'était une petite grosse à la cuisse courte et au visage rond.* » Ou bien par la voix de Daisy de Galard qui l'a connue à L'Express. De ce qu'elle confie à Christine Ockrent, elle « rougit encore » d'indignation (c'est un tic d'écriture de la biographe, tous ils en rient « encore », s'en émeuvent « encore », etc) : « *Françoise n'avait que du mépris pour les gens qui avaient frôlé la réussite et qui ne lui devaient rien (...) et quelle allumeuse ! Il fallait la voir allongée sur le canapé, la jupe bien relevée, sous le regard d'Hector (son mari à l'époque) et Mitterrand.* » C'est possible, mais on s'en fout.

Jean Daniel, avec qui elle a longtemps travaillé à L'Express puis au *Nouvel Obs*, est souvent mis à contribution. Lorsqu'il est blessé en Tunisie pendant la guerre d'Algérie, Christine Ockrent laisse entendre que tout le monde s'inquiète de lui. Sauf Françoise Giroud. Pas étonnant elle serait jalouse. Il y a aussi cette version du moment (« il en rit

encore » bien sûr) où il engage la journaliste pour rédiger, à la suite de Maurice Clavel, la chronique télé de son journal : « *Elle réagit comme si elle me rendait service.* » Même s'il nuance largement son propos ensuite, cette phrase reste... Et il y a Pierre Bénichou, racontant un voyage dans l'Empire du milieu. Sous le charme, dit-il « *même si je la surpris, encore une fois en flagrant délit d'imposture, prenant à son compte une formule sur la muraille de Chine que quelqu'un lui avait fait découvrir la veille dans le Guide bleu.* » Il conclut pourtant qu'elle est devenue *l'icône de la profession, qu'elle a fait le pont entre la grande presse et la presse engagée et que c'était bien pour tout le monde.* Mais il ajoute aussitôt ou presque : « *Beaucoup de gens se sont inventés avec elle une filiation, s'exclamant à la moindre occasion : Elle m'a tout appris ! En fait Giroud n'a jamais donné son adoubement à qui que ce soit, elle était beaucoup trop maligne pour cela, et comment dire... trop économe.* » Pour la scène de la perfidie, y a du monde au balcon... A moins que les propos de Pierre Bénichou aussi n'aient été touillé et accomodé à la soupe amère de la biographe.

Je m'attarde trop sur ces hoquets rédactionnels je sais.

Mais ce que je crois comprendre de la vulnérabilité de Françoise Giroud me donne envie de la défendre. Elle ne guérira jamais complètement du déclassement social qu'elle vécut avec sa mère et sa sœur. « *On ne comprend rien à Françoise Giroud,* écrit Jean Daniel dans un dossier du Nouvel Obs paru à la mort de celle-ci, *si l'on oublie que le milieu, la famille, le sexe, les origines étaient considérés par elle comme autant de handicaps, d'obstacles et même de prisons.* » Illégitime elle se sent, en tout cas au début de sa vie professionnelle, (...) « *coupable d'être une fille, coupable*

d'être pauvre, coupable d'être, enfin (...) ». On ne peut pas en douter quand elle raconte dans *Histoire d'une femme libre* s'être vue à une émission télévisée de Pierre Dumayet et avoir ressenti un malaise devant son propre sourire qui lui a semblé quémendeur, humble, comme si, analyse-t-elle, en situation de penser « il n'y a pas de place pour moi » ; comme si elle essayait par ce sourire de faire pardonner son existence. « *Laborieuse, consciencieuse, essayant de s'imposer. Ouvrière, pas artiste.* » tranche-t-elle dans *Leçons particulières...*

Dans la même tonalité, elle se met en scène sans complaisance, elle qui n'a jamais maîtrisé parfaitement un sport, devant un match de tennis joué par des amis : « *Incapable de tenir une raquette, je retrouvai le sentiment aigu d'appartenir à un autre monde. J'appartiens à un autre monde. Mais lequel ?* » Comment ne pas être touché quand on ressent cette barrière depuis toujours – et je présume qu'« on » est légion. Enfant, j'ai accompagné une ou deux fois une tante belle et sûre d'elle qui jouait au tennis dans un club très chic près de Gisors. La jupe de cette tante virevoltant sur ses fesses rebondies, son rire de gorge (le cliché s'impose), le bruit mat des balles (là aussi il s'impose) sur le terrain de terre battue, m'avaient éblouie : un jour je serai comme elle. Eh bien non ! J'ai habité une maison d'où je voyais par le hublot du grenier des courts de tennis et entendais le son sec des balles qui battait à l'unisson de mon cœur – mon bébé pleurait toutes les nuits et j'étais très fatiguée. J'ai tenté d'apprendre toute seule, j'ai fait « du mur », j'ai joué avec une collègue à l'heure du déjeuner, j'ai cru parfois sentir passer l'ivresse du geste juste, et de la trajectoire nette de la balle qui repart sans faiblir. Mais finalement : non ! Je n'ai jamais appartenu à l'aristocratie du tennis.

Françoise Giroud sera toute sa vie, j'en suis convaincue,

du côté des humiliés, des opprimés. La féroce biographe – qui parfois s'adoucit – cite Françoise Giroud à propos de son chauffeur Bernard V : *la seule figure protectrice d'homme qui ait traversé ma vie*, écrit-elle dans *Leçons particulières* ». Elle l'a initié à sa demande à la lecture, à la musique. Et elle conclut : *Bernard V. était l'incarnation du gâchis que produit l'injustice sociale, l'expression même de l'homme démuné pour n'avoir pas reçu le minimum vital de connaissances.* »

Sans doute mon irritation en lisant Christine Ockrent est-elle amplifiée par la teneur de ce que j'ai vécu après mon interview de Françoise Giroud, empreinte de bienveillance. Je lui avais soumis le texte à paraître (je sais que ça fait hurler la plupart de mes confrères mais c'est ainsi que je procède, prête à défendre ma version bec et ongles si nécessaire) et elle m'avait très gentiment dit que « c'était bien » et j'avais en quelque sorte rejoint la tribu des jeunes journalistes qui lui rendant leur copie redoutait et désirait son verdict : « *Tristounet* » tombait comme un couperet ; « *C'est bien* » comme une extrême louange. Du coup, j'avais osé lui demander si elle voulait bien jeter un œil à un de mes manuscrits. Elle avait dit oui.

Je suis dans un bistro parisien, Place des Fêtes, en face du marché. Je viens de commander un petit déjeuner. Je suis installée à une petite table contre la vitre et je ferme les yeux pour mieux capter un mince rayon de soleil, celui du 19 janvier de l'année 2003. Dehors les gens ont le regard joyeux du dimanche matin, jour de marché. Leurs cabas débordent. Les femmes ont des fleurs dans les bras. Je retarde le moment délicieux où je vais tremper ma tartine dans le café allongé tout en relisant la lettre que m'a envoyée Françoise Giroud. J'ai oublié les termes précis du petit mot (perdu

comme le reste). Je sais – bien sûr je sais ! – qu'elle me dit que mon texte est bon et qu'elle l'envoie à Claude Durand, le patron de Fayard, son éditeur. Je savoure chaque mot. Volée de cloches, bouquet d'étincelles, envie de partager ma joie avec le garçon. Sonnerie de mon portable. Une amie : « Tu sais que Françoise Giroud est morte... »

Je suis sonnée. J'ai attendu des années pour la rencontrer et elle disparaît le jour où elle va m'ouvrir une porte, et pas des moindres. Je suis sonnée. Je l'ai vue vulnérable mais si vivante – ce sont les mers où elle ne se baignera pas qui me viennent à la pensée. Je suis sonnée. L'impression de la mort qui me nargue, là tout près. Elle n'est pourtant ni de ma famille ni de mes amis. C'est la jeune journaliste que je n'ai pas été, dans une effervescence intellectuelle et artistique que je n'ai pas vécue, qui est morte.

Je ne sais pas pourquoi mais je ne me rendis pas à son enterrement. A son incinération plutôt : elle avait souhaité devenir « *de la poussière de femme pour nourrir les roses* ». (Juste avant de taper ces mots, j'ai cueilli trois roses du jardin du monastère de Saorge, roses trémières et œillet de poète pourpre). J'écrivis la semaine qui suivit pour *La Vie* un « Je me souviens » qui racontait brièvement l'essentiel de tout ça. Jamais papier ne me vint si facilement.

Aujourd'hui dans cet après midi glorieuse de l'été 2014, dans le Mercantour où j'écris ces dernières lignes, ce qui me touche le plus c'est ce qui me concerne dorénavant : l'arrivée de la vieillesse, le renoncement, ce qu'on a fait, ce qu'on ne pourra pas faire, ce qu'on rêve encore de faire. Cela avait été, je l'ai dit, le moment le plus ouvert d'un entretien, de toute évidence très tenu par celle que je questionnais. Dans *On ne peut pas être heureux tout le temps*, elle ne cache rien, écrit

Laure Adler, de l'horreur de voir son visage détruit, son corps qui fout le camp et qu'elle répare vaille que vaille, les cycles de dépression qui s'installent : « *Cela s'appelle vieillir, et, ce m'est pur scandale.* » Cette révolte me plaît qui ne sert à rien, ce non – respect d'une conspiration qui oblige à dire que la vieillesse c'est formidable, épanouissant et tout le tremblement. Elle me fait penser à la rébellion de Cavanna dans les années 80 avec son *Stop-crève*. (Je le croisais à la fin de sa vie aux alentours du métro Maubert-Mutualité où je voyais mon psy. Il était malade et je me souviens d'une de ses chroniques sur Miss Parkinson, drôle et désespérée. Je le croisais, je ne le connaissais pas, mais à trois reprises nous échangeâmes quelques mots dans la rue. Je lui dis comme je l'aimais, comme je l'admirais, il en parut bouleversé, la dernière fois il m'avait tenu longuement les mains). *Stop-Crève*. Même combat dérisoire et libérateur pourtant, humain si humain.

La vieillesse, non Françoise Giroud n'y trouvait pas grand chose à sauver. Je me rappelle à un moment de l'entretien son énervement tout à coup, son œil qui s'allume et qui contredit sa phrase : « *Il faut accepter.* » L'idée de devenir gâteuse la hante, écrit Laure Adler. Elle signera avec 130 autres personnalités un manifeste déclarant qu'elles ont pratiqué l'euthanasie, et réclamant qu'une loi à ce sujet soit votée au Parlement. Elle avait en effet aidé à mourir son cher et dernier amour, l'éditeur Alex Grall, sans doute le seul qui lui ouvrit les délicats sentiers du bonheur. Renoncer. Sans doute. Mais comment renoncer à la séduction ? Comme Christine Ockrent la taquine sur l'ascendant qu'elle continue d'exercer, elle répond : « (...) *C'est important de séduire. C'est le signe qu'on est encore en vie. L'une des tristesses du vieillissement, c'est que la capacité de séduire fléchit à vue d'œil.* »

J'ai enfin envie de dire quelques mots sur Françoise Giroud, grand-mère. Elle a été une grand-mère nulle ! dit sa fille Caroline dans le papier déjà cité. « *Elle ne s'est absolument jamais occupée de ses quatre petits-fils. Mais il ne s'agit pas d'indifférence. Ses petits-enfants comptaient pour elle. Elle les trouvait beaux, intelligents, brillants, elle en parlait souvent à l'extérieur. Elle n'était simplement pas à l'aise avec eux, peut-être parce que c'étaient des garçons. Elle était intimidée. On ne comprend pas ma mère, si l'on ne saisit pas à quel point elle était timide.* » Là aussi, foin de la pensée dominante qui veut que nous soyons toutes de fabuleuses grand-mères encore-jeunes-toujours-belles et surtout folles de bonheur de repouponner. Mais pas du tout ! On a envie de rire avec eux, de leur inventer des histoires, mais pas du tout de passer des nuits blanches. Quand je dis « on », je parle de moi bien sûr... Donc merci Françoise (c'est la première fois que je m'autorise à l'appeler par son seul prénom) d'avoir été une aussi indigne grand-mère et d'avoir pourtant des petits enfants qui confient à Alix de Saint-André leur relation atypique mais forte avec leur drôle de grand-mère.

PS. Je fis parvenir mon manuscrit à Claude Durand avec le mot de Françoise Giroud. Il ne me répondit jamais. Au 25^{ème} envoi à des éditeurs, Alain Veinstein m'appela. Je n'y croyais tellement plus que je commençai par le rembarrier au bout du fil. *Les aventures mystiques d'une toute petite fille* paraîtront sous sa houlette chez Melville en 2004.

Pascal Bruckner, la folie douce

Un dimanche du printemps 2013. Après ma gym, le petit déjeuner, dans un bistro, au soleil, c'est sacré. Je soupire d'aise devant ma miroitante tartine généreusement beurrée. Carpe diem n'est-ce pas ? je me tourne vers mon voisin de droite – vague envie de partager ce moment. C'est un grand mec, un peu voûté, vaste mouchoir crado, vieille page de journal devant lui, une clope mal roulée entre les doigts. Je dis tout haut : « ça fait peur ». Oui je le dis tout haut... Non ! il ne m'a pas entendu. Sûrement pas. Oui je culpabilise. Je n'ai pas encore lu le livre de Bruckner.

Plusieurs semaines plus tard. Je vais prendre le train pour Marseille. A la station Hôtel de ville, la ligne 1 est fermée : je vire sur Chatelet. Le tapis roulant ne roule pas lui non plus. J'accélère. Nos trajectoires se croisent – sur un espace pourtant large. J'essaie de dévier. Pas lui. Au contraire, il heurte volontairement, violemment, deux fois de suite de son épaule, la droite ou la gauche je ne sais pas, la mienne d'épaule, la gauche, cela me fait mal, souvenir de bras cassé (non ! on ne me fait pas mal ici), il est très costaud, son regard est d'une grande mauveté, il a envie

de me pulvériser. Je repars je flageole un peu. Nettement moins envie de donner pendant quelques semaines aux SDF que je croise, à part les « miens », de mon quartier, qui, à leur façon, m'exténuent aussi avec leur reconnaissance pâteuse et leur reproche tacite quand parfois je ne donne rien. Lorsque nous nous cognons, le baraqué et moi, je suis en train de lire Bruckner. *La maison des anges* (Grasset) ; j'y entre à reculons. La montée phobique de son héros, Antonin, vis-à-vis des sdf, sa décision de les pourchasser, de les faire disparaître : Pascal Bruckner, me dis-je, ne manque pas d'air. A partir de l'entrée en scène de la grande sœur sexy de mère Theresa, je ne résiste plus, je me délecte. Ecrivant ces lignes, je repense à son visage quand il présentait son livre à France 5 en janvier 2013, rieur, un peu gêné, ravi. Limite, scabreux, son roman ? (car c'est un roman et pas un traité sociologique) je ne le crois pas. Je crois que cet écrivain autorise les mauvaises pensées, les miennes en tout cas, et que c'est bigrement salutaire.

L'interview que j'avais faite de lui prenait place dans un dossier sur le bonheur pour *L'Actualité des religions*. J'avais adoré son essai *L'euphorie perpétuelle*, la précision de son analyse qui décortiquait la montée de la quête du bonheur à tout prix. Ce thème – l'obligation du bonheur – m'était familier : j'avais réalisé un reportage sur le développement personnel, qui m'avait passionnée mais aussi fortifiée dans mes certitudes sur la quasi inanité de toutes ces techniques (programmation neuro-linguistique, constellation familiale – ce nom ! – rebirth, mantra, mandala et tout le tralala), cautère sur une jambe de bois si on n'avait pas d'abord défriché les forêts de son inconscient avec un (bon) psychanalyste. Et même.

Pascal Bruckner m'avait donné rendez-vous vers neuf heures du matin à Saint Germain-des-Prés, dans un joli hôtel dont j'ai oublié le nom. Nous étions assis devant un thé, au calme, et j'étais ravie d'avoir en face de moi ce beau gosse surdoué, au sourire à la fois tendre et ironique, qui m'avait accueilli avec une gentillesse et un naturel parfaits. Tout allait bien. Je me sentais plus détendue que dans la plupart des amorces d'interview, ce moment quasi douloureux avant d'y être enfin : dedans. J'ai lancé le magnéto. Il répondait à mes questions, consciencieusement, avec une évidente bonne volonté. Je n'avais pas encore appris grand-chose de neuf, mais enfin on avançait, quand son téléphone a sonné. Il a décroché, répondu brièvement. Il s'est excusé, a repris le fil de l'entretien. Au bout d'une grosse demi-heure, j'ai jeté un œil à mon appareil pour m'assurer de son bon fonctionnement et là j'ai constaté les faits avec horreur – le mot n'est pas trop fort, mon sang s'est arrêté de tourner et mon cœur de battre, à l'instar de la petite chose qui avait respecté l'ordre que je lui avais donné machinalement pendant le coup de fil : être sur *PAUSE* et donc ne plus enregistrer. J'ai levé des yeux de biche aux abois vers le philosophe à la mèche charmeuse et j'ai articulé : « Pascal Bruckner je... je dois vous dire que ça n'a rien enregistré, j'étais sur *PAUSE* ». Il m'a regardé, a réfléchi un quart de seconde et m'a dit quasi textuellement : « C'est pas grave, je n'ai vraiment pas été très bon jusque là, on recommence ! » Il est difficile de dire à quel point je me suis sentie reconnaissante. Une telle générosité de son temps, de soi, une telle modestie sont exceptionnelles.

Il se trouve que peu de temps auparavant j'avais interviewé le bras droit du Dalai Lama, j'ai nommé Mathieu Ricard. Il venait lancer un livre passionnant *Le moine et*

l'astrophysicien rédigé avec Trinh Xuan Thuan. Il était pour quelques jours à Paris avec un planning promotionnel visiblement serré. L'interview se déroulait dans une sorte de hall à courants d'air, celui de sa maison d'édition et je me sentais en sursis : il fallait faire vite, il me l'avait dit. Après une vingtaine de minutes, alors que nous en étions à parler des rêves, le voyant rouge témoin de l'enregistrement s'éteint. Les piles sont mortes et je sais (je me souviens soudain) que je n'ai pas pris de recharge. Je le lui dis. Mathieu Ricard, qui était en train de répondre à ma question, un tantinet agressive je dois l'avouer, sur l'enfer d'un monde nirvanesque où les hommes n'auraient plus de rêves pendant leur sommeil, Mathieu Ricard, sensé incarner la zénitude absolue que rien n'atteint puisque tout n'est qu'illusion, le moine Mathieu Ricard s'était un tantinet énervé, soupirant, regardant sa montre, évoquant son rendez-vous suivant avec France Culture, avant que je ne me précipite dehors acheter des piles.

Pascal Bruckner, lui, avait balayé mes excuses d'un geste de la main et d'une moue compréhensive, et enchaîné. Bien meilleur, effectivement, que dans sa première intervention, bien plus synthétique, bien plus percutant. Je n'ai jamais oublié sa royale munificence et je continue à le suivre de loin avec l'indulgence qu'on a, quoi qu'il en soit, pour certaines personnes, à commencer par ses enfants. Je ressens toujours – alors qu'il y a belle lurette je présume qu'il ne se souvient ni de mon nom ni de ma faille – une espèce d'amitié unilatérale, une connivence dans un seul sens – mais quelle importance. J'ai connu quasiment la même expérience avec Marie Rouanet (voir le chapitre).

Mais revenons à mes mauvaises pensées autorisées par

l'écrivain. A l'institution de La Providence, qui m'a formée et déformée pendant toute ma scolarité, soit douze ans, j'ai appris à pécher par action, par parole. Et par pensée. C'est dire à quel point la liberté de conscience, et de pensée précisément, du philosophe est à mes yeux pain bénit... De ses propos sur son livre *La maison des anges* dans l'émission *La grande librairie*, sur la 5, j'ai noté ceci : *« J'ai vu chez les humanitaires un certain nombre de gens mus par des pulsions qui sont un peu (plus) troubles et notamment on en voit beaucoup qui ont le souci de devenir les propriétaires de la souffrance de l'autre et qui au fond ont besoin que des gens soient malheureux pour leur rendre service. A ce moment-là ce ne sont plus des misérables qui ont besoin qu'on leur tende la main, ce sont des généreux qui ont besoin à tout prix des misérables pour les aider. D'ailleurs, dans les associations, on est très conscient de cette perversion possible de la charité qui, à un certain moment, rate son but et devient en quelque sorte une gourmandise du malheur ; il y a un cannibalisme de la bonté. J'ai fait beaucoup de missions au Pakistan, en Afrique et on voit, dès que ça va mal, des gens qui foncent comme des corbeaux sur une charogne. » (...)*

« J'ai rencontré mère Térésa en 1984 à Calcutta et c'est vrai que son visage ne respirait pas la bonté. Il y avait une sorte de méchanceté presque inconsciente dans ce visage et j'ai appris par la suite, par des reportages, que ses mouvoirs avaient quelque chose de la salle d'attente pour envoyer les âmes vers Dieu. C'était ambivalent. Pour le romancier, cette sorte de cruauté des humanitaires est très intéressante du point de vue de l'âme humaine. »

En ce mois de novembre 2013, pas facile d'être une sympathisante de Pascal Bruckner, qui pratique le « politiquement incorrect » comme il respire, quand le

susdit concept est dénoncé comme « ayant favorisé l'expression du racisme » – à propos de l'insupportable injure faite à Christiane Taubira traitée de guenon (on a même du mal à l'écrire). J'ouvre un autre livre de Pascal Bruckner, *La tyrannie de la pénitence – essai sur le masochisme occidental* (Grasset 2006), un titre qui, évidemment, me parle – je fus élevée, je viens de le dire, à l'ombre des cornettes catholiques et soumise, pendant toute ma scolarité, à la confession, hebdomadaire, et à un permanent sentiment de culpabilité. En exergue du livre de Bruckner, une citation de Camus dont on fête les cent ans ce même automne 2013 : « *Nous sommes dans un temps où les hommes poussés par de médiocres et de féroces idéologies, s'habituent à avoir honte de tout. Honte d'eux-mêmes, hontes d'être heureux, d'aimer et de créer (...) Il faut donc se sentir coupable. Nous voilà entraînés au confessionnal laïque, le pire de tous.* » Suivent 250 pages dans la veine de l'auteur : argumentées, brillantes, excessives parfois, répétitives, mais qui suscitent la réflexion et, pour ma part, très souvent l'adhésion. La civilisation occidentale porteuse de tous les maux de la planète, l'obsédante volonté de repentance, l'outrance, l'absence totale de nuances m'exaspèrent – la porte parole des *Indigènes de la République* qui en « fait ses raffoles », comme on dit je ne sais plus où dans une région de France, m'a plus d'une fois hérissée jusqu'au malaise, enfermée qu'elle est dans sa bonne foi et son indignation (ou alors elle surjoue et dans ce cas elle est douée).

Je lis donc *La tyrannie de la pénitence* et je me dis : enfin une voix pour affirmer très clairement, et non pas en sous-texte, comme furent choquants les propos qui après le 11 septembre 2001 laissaient entendre que les Américains ne l'avaient pas volé. Ou pour évoquer les analystes « *qui*

voient dans le moindre cyclone, inondation, tremblement de terre la main perfide de l'Euramérique. A propos du tsunami de décembre 2004, certains ont même invoqué la déesse Gaâ surgie du fond des océans pour punir notre civilisation industrielle. Comme la prière, l'autoaccusation est un moyen d'agir symboliquement à distance quand on ne peut rien faire. « Car l'hypothèse de l'essayiste c'est que, ne faisant plus la loi, nous reprenons la main par le truchement de notre culpabilité. Moi, la petite porteuse du péché originel, prise toute ma jeunesse dans les rets d'une délirante et perpétuelle contrition, comment ne serais-je pas sensible à l'argumentation qui suit : Rien n'est plus insidieux que l'idée d'une faute collective qui se répercuterait de génération en génération et plongerait un peuple ou une communauté dans la souillure permanente. La contrition ne fait pas une politique. Pas plus qu'il n'y a transmission héréditaire du statut de victime, il n'y a transmission du statut de bourreau : à moins de créer un délit de filiation, le « devoir de mémoire » n'implique pas la pureté ou la corruption automatique des petits ou des arrière-petits-enfants. »

Je trouve également pertinente sa réflexion sur le culte de la différence : « Comment ne pas avoir la plus extrême méfiance vis-à-vis de cette mystique de l'altérité qui se développe aujourd'hui parallèlement à celle du respect (dont l'étymologie signifie « regarder à distance »). Car l'autre n'est pas un autre moi-même, cet étranger qui m'est proche, il brille dans sa lointaine et inaltérable splendeur, lui qui n'a pas été souillé par la modernité (...) à nous les fardeaux de la liberté, de l'invention de soi, de l'égalité entre hommes et femmes, à vous les joies de la coutume, des mariages forcés, du voile, de la polygamie, de l'excision »

Je repense à ce que j'avais ressenti quand, dans un colloque, Tobie Nathan (voir le chapitre) avait défendu l'excision – il a évolué depuis. Je repense aussi à ma chronique pour la radio belge il y a quelques temps sur l'exposition *Genesis* du photographe Sebastiao Salgado, et, nobobstant mon enthousiasme, l'énervement que j'ai ressenti devant une des photos de femmes à plateau – celle d'une peuplade Zoé – avec, sur le cartel, le regret, disons larvé, que ce soit les dernières. Mais heureusement que ce sont les dernières ! Cette excroissance labiale (qui touche aussi souvent les oreilles) peut difficilement être considérée comme une tradition essentielle du patrimoine humain à sauvegarder coûte que coûte. Idem pour la prothèse en bois blanc insérée dans le menton des mêmes autochtones Zoé. Sur une des photos emblématiques de l'expo souvent reproduite, il y a des femmes s'adonnant aux plaisirs de l'eau. C'est très beau. La taille de la reproduction ne permet pas de voir distinctement les barbichettes en bois blanc accrochées dans tous les mentons. Devant le cliché original, j'ai compris le malaise diffus que je ressentais – cela dit ce malaise était sans doute également dû à mon allergie primaire à toutes scènes baignées d'une aura biblique – je viens d'expliquer pourquoi.

Dans le même registre, la prise de position de Pascal Bruckner vis-à-vis de l'islam « *habité par la certitude d'être la dernière religion révélée* » ne peut que me convenir. L'église catholique a fait son *aggiornamento*, l'islam doit le faire, dit-il en substance ; et je me souviens, lisant cela, de la vertueuse indignation du rédacteur en chef de *L'Actualité des religions*, dans les années 90, quand je lui avais proposé un papier sur ce thème, accompagné d'une interview d'Abdelwahab Meddeb qui venait de sortir *La maladie de l'islam...*

Comment pourrais-je ne pas être d'accord avec ces propos de Pascal Bruckner : « *On peut chaque jour en France, pays de tradition anticléricale, ridiculiser le judéo-christianisme, se moquer du Pape, du Dalai-Lama, représenter Jésus et les prophètes dans toutes les postures jusqu'aux plus obscènes mais on ne devrait jamais rire de l'islam sous peine d'être taxés de discrimination. Pourquoi une religion et une seule échapperait-elle au climat de raillerie et d'ironie qui est la règle pour les autres ?* » Oui pourquoi ?

Sur Israël, ce qu'il dit fait également écho chez moi – je suis née en 1948 et j'ai un attachement pour l'état hébreu qui, bien que mis à mal, reste viscéral. Les propos de Pascal Bruckner vont à l'encontre de ceux d'Edgar Morin. Il cite le philosophe de la complexité : « *Les purs d'hier se sont transformés en monstres. En Europe la question palestinienne n'a servi qu'à relégitimer en toute quiétude la haine des Juifs. (...) Témoin encore ces extraits d'une tribune intitulée « Israël, le cancer » et signée par Edgar Morin, Sami Nair et Danielle Sallenave (Le Monde 4 juin 2002) : « les Juifs qui furent humiliés, méprisés, persécutés humilient, méprisent, persécutent les Palestiniens. Les Juifs qui furent victimes d'un ordre impitoyable imposent leur ordre impitoyable aux Palestiniens. Les Juifs, victimes de l'inhumanité, montrent une terrible inhumanité (...) le peuple élu agit comme la race supérieure. »* (J'ai évoqué cet article dans le chapitre Edgar Morin).

J'avais déjà rédigé le précédent paragraphe, quand, début 2014, sort le dernier Bruckner, *Un bon fils*. J'en découvre le contenu en écoutant Elizabeth Quin (sur Arte, 28 minutes, dont je suis une fan absolue) et sur France Inter l'émission de Frédéric Mitterrand. Ce qu'il nous raconte ? Je laisse la parole

à Thibaut Nolte dans son portrait « expresso » (un bijou rédactionnel quotidien). « *Son patronyme n'est pas une version amputée de Bucknerberg ou Brucknerstamm, mais simplement Bruckner. A 65 ans il vient de faire son coming out. Non ! Pascal Bruckner, figure intellectuelle française, frère de lettres d'Alain Finkielkraut, soutien d'Israël, étiqueté juif dans l'inconscient depuis 40 ans, n'est pas juif. Il est même fils d'antisémite. Un authentique enfant de salaud, nom générique donné en cadeau de naissance aux fils et filles de collaborateurs de l'Allemagne nazie entre autres (...)* ». J'apprends ainsi sur le petit écran que mon héros, un peu vieilli mais toujours craquant, n'est pas juif. A vrai dire cela ne me fait ni chaud ni froid – je ne pense jamais aux personnalités que j'admire ou pas comme étant juifs ou pas. Mais la suite des révélations est renversante. Un père nazi, antisémite jusqu'à l'os, qui rejoint les usines allemandes, une mère battue, trompée, et l'enfant Pascal au milieu de ce chaos. Le feu, qui couve dans toutes les pages de l'écrivain, feu cerné, à la fois entretenu et contenu par une plume d'une grande élégance, un humour souvent féroce, un regard apparemment distancié et pourtant une troublante empathie avec ses personnage, y compris les plus révoltants, ce feu prenait origine dans ce foyer-là ! un foyer où la névrose du père pourrissait le quotidien, où la haine était servie à tous les repas...

C'est en quelque sorte pour moi le coup de grâce – avec ce livre, mon admiration frôle la dévotion ! – et la confirmation que ce type est quelqu'un de bien, de très bien, et un formidable écrivain.

Car, au-delà du coup de théâtre, pourquoi ce livre est-il si fort ? D'abord sa sincérité, pas de trémolos, pas de cinoche (attitude cette fois très proche de celle d'Edgar Morin). Ainsi quand il dit dans l'interview télé : « *Sur un plan esthétique*

*j'aurais préféré un vrai tortionnaire à un sous fifre nazi (...)
En même temps ça me rassurait et en même temps c'est vrai
qu'un bourreau aurait permis de rompre les liens. Mais là non,
c'était un homme fragile imparfait qui simplement avait pris
un mauvais chemin et qui au lieu de reconnaître son erreur
après la guerre, ce qu'il aurait pu faire, a persévéré dans cette
idéologie. » Ce qui fait que le « bon fils » s'occupera de son
père jusqu'au bout. Car Pascal Bruckner sait aussi qu'il y a un
piège dans la haine et dans la détestation de ses parents : si vous
continuez à les haïr une fois devenu adulte, vous ne pouvez
plus vous en séparer, vous êtes prisonnier de conflits qui
traversent le temps, les générations et à un certain moment je
me suis allégé de cette haine et je suis parti à Paris qui pour
moi est la ville de l'émancipation (extrait d'une interview
France Inter – Jours de Fred)*

L'intelligence et la concision de ses analyses, on le voit, au-delà de l'émotion, sont un régal. Par exemple, encore : *Avant même d'émettre un son, nous sommes parlés par nos parents, objet passif de leurs spéculations. Ensuite, malgré eux, ils rédigent la constitution de notre existence, nous attribuent tel goût, telle profession en projetant leurs désirs sur leur descendance. A 14 ans, j'ai le sentiment terrible d'être piégé. Ma vie commençait à peine, elle était déjà terminée. Je me mis à écrire pour ne pas être écrit par les miens. En trois ou quatre phrases, l'essentiel est dit (il faudrait trois ou quatre chapitres à plus d'un, ou un dossier entier à certains magazines...)*

Frédéric Mitterrand lui dit à un moment : « *Vous n'êtes pas un homme de haine Pascal Bruckner* » Non, répond-il très simplement. J'ai ressenti comme une sorte de soulagement que ce soit dit. Et je me suis rappelée que ces dernières prises de position avaient fait dire à une de mes

amies qui l'avait adoré : Je n'aime pas comment il tourne...

Ce qui m'a touchée aussi de façon très personnelle, c'est la tuberculose dont il aurait pu mourir enfant et qui l'a d'une certaine façon sauvé en l'éloignant du marigot familial. Les poumons sont ma part fragile et je suis en parfaite osmose quand j'entends : *« Oui il y avait un rapport disons pathologique à la maladie dans la famille qui était le sujet de conversation quotidien à table, tout le monde était désigné par le mal qui allait l'emporter. »*... Enfin quand Frédéric Mitterrand a fini son émission par la citation qui suit, quelle belle émotion perceptible chez l'auteur lui-même. *« Je n'ai qu'une certitude. Mon père m'a permis de penser mieux en pensant contre lui. Je suis sa défaite. C'est le plus beau cadeau qu'il m'ait fait. Alors que l'horizon se rétrécit, je garde une ligne de conduite : ne rien changer à ma vie, confirmer tous mes choix, je partirai sans avoir rien appris sinon le prix hors de prix de l'existence. Le monde est un appel et une promesse. Il y a partout des êtres remarquables, des chefs d'œuvre à découvrir, il y a trop à désirer, trop à apprendre et beaucoup de pages à écrire. Tant qu'on crée, tant qu'on aime on demeure vivant. J'espère rester immortel jusqu'à mon dernier souffle. »*

Concluons sur un registre plus léger. Car c'est la légèreté avec laquelle Pascal Bruckner aborde les sujets les plus périlleux – un funambule de la pensée – qui à mes yeux fait son irrésistible charme. Avant de rédiger ce chapitre, j'ai lu *Mon petit mari*. A la parution de ce roman, en 2007, j'avais eu envie de l'acheter, tant je me souvenais avec précision de ma grand-mère chantant *Mon père m'a donné un mari, Mon Dieu quel homme, quel petit homme, Mon Dieu quel homme, qu'il est petit...* Et je me souvenais aussi de moi, petite fille, un jour, m'ennuyant dans un voyage en

train et jouant avec l'idée d'un petit homme, mon mari ! dans le fond de ma poche ; ma mère avait également favorisé ce fantasme puisqu'elle nous avait appris, à moi et ma copine du jeudi, à nous fabriquer un mari en découpant une silhouette dans *Elle* ou *Modes et travaux* avant de la fixer avec un élastique au bout d'un bâton (je ne résiste pas au plaisir de préciser que nos habits d'épouse, également découpés dans un magazine, étaient accrochés avec une épingle double sur notre poitrine). Bref j'avais finalement oublié d'acheter le livre. Je l'ai donc lu un demi-siècle après le jeu du petit mari et la voix un peu canaille de ma grand-mère. Je l'ai lu dans un état de grande fièvre : plus le mari rapetissait et plus le romancier s'en donnait à cœur joie pour nous décrire l'enfer quotidien de l'homoncule. La précision de l'écriture de Pascal Bruckner ne laisse aucun répit : si on accepte de pénétrer dans cet univers où Léon le minuscule prend son expresso dans la demi coque évidée d'un gland en trempant une croûte de croissant ou se noie dans un consommé de vermicelle et arpente à ses risques et périls le corps de sa femme endormie, on se réserve quelques moments de lecture hallucinatoire, jubilatoire certes, mais, en ce qui me concerne, à la limite du malaise. Dans son épilogue l'auteur dit s'inscrire dans une tradition littéraire et picturale qui l'a toujours fasciné, celle des transformations du corps, dilatation agrandissement, amoindrissement, qui va de Rabelais à Marcel Aymé en passant par Swift, Voltaire, Balzac, Lewis Carroll, F.S. Fitzgerald... Et il rappelle que son premier roman *Monsieur tac* (Sagittaire 1976) narre l'histoire d'un homme soumis à d'incessantes variations de poids, d'humeur, de grandeur au fur et à mesure qu'il traverse l'alphabet.

Ah ! mieux encore qu'interviewer Pascal Bruckner, l'analyser sur un divan... Je viens de finir *Les Voleurs de beauté* qui avaient valu à son auteur en 1997 le prix Renaudot. Je suis estomaquée. Je crois bien que je vais changer le titre prévu de ce chapitre, Pascal Bruckner le funambule, pour Pascal Bruckner, la folie douce...

Les sortilèges de Viviane Forrester

L'horreur économique, un titre extrait d'un vers de Rimbaud pour un livre choc dénonçant avant l'heure la cruauté et l'imposture d'une société régie par la dictature des marchés financiers. Livre qui deviendra un *best-seller* traduit dans une trentaine de langues, vendu à plus d'un million d'exemplaires. Le prix Médicis de l'essai 1996 récompensera cette petite bombe lancée par une nantie si on en croyait vos tenues très bcbg et vos bijoux pas vraiment discrets. J'avais été séduite par le postulat selon lequel l'augmentation du chômage annonçait la mutation d'une société dans laquelle il faudrait vivre sans emploi, « *trouver d'autres modes de survivance, d'autres valeurs.* » Séduite par l'écriture sensible, concrète, la liberté de ton, l'audace de la thèse. Et puis j'avais lu une partie de ce que vous aviez publié avant : roman, essais, récits personnels, biographies dont celle sur Van Gogh, prix Femina. Le tout, comme l'avait souligné un journaliste à votre disparition en 2013, « *dans une prose invariablement superbe.* » Une écriture à la fois classique et baroque, qui, avant d'être travaillée au petit point, prenait sa source dans l'authenticité des émotions de l'auteur.

Par exemple, le magnifique *Un soir après la guerre*. Nous sommes en 1942, nous entrons dans votre peau, celle d'une toute jeune fille née Dreyfus. Vous êtes dans le midi confrontée à un double rejet en tant que juive et en tant que fille. Vous dites que vous avez l'impression d'avoir « usuré la vie ». Votre adorable et détestable mère qui a tout investi sur vous, enfant, ne supporte pas que vous commenciez à lui échapper. « *C'est moi qui la console des cataclysmes qui vont m'accabler. Nous sommes consternées. Elle me regarde longuement et conclut avec un doux soupir que pire, il n'y a pas. Je suggère Hitler, timidement. Elle hausse les épaules : elle n'est pas sa mère, n'est-ce pas ?* » Ce que vous avez en tout cas hérité d'elle, c'est un sens redoutable de l'autodérision.

« *C'était une femme assez exceptionnelle, magique et funeste* » me direz-vous alors que je vous rappelle que vous parlez d'elle ainsi : « *L'horrible et si chère disparue* »... Cette dernière citation, je l'avais extraite d'un tout petit livre « *Les mains* » qui m'a suivie au fil des années dans mes ateliers. Notamment ceux avec le personnel hospitalier à Bichat, puis avec des femmes en détresse accueillies au centre Pauline Roland dans le 19^{ème} arrondissement de Paris. Le hasard avait fait que je l'avais lu en juin 1999, quelques jours avant de suivre le séminaire de l'américaine Johanna Macy, *Deep ecology*, qui nous avait proposé une méditation sur les mains. Une belle séance sollicitant regard, toucher, imaginaire sur ses mains et celles des autres. Du coup j'avais concocté une séance d'écriture mélangeant la lecture d'extraits de votre texte et une expérience sensorielle consistant à toucher des objets par moi réunis (foulard, bracelet, pierre ponce, etc.) en fermant les yeux. Cela marchait du tonnerre de dieu.

De votre petit livre si dense, et parfois obscur (cela vous arrive !), je lisais dans ces ateliers, à voix haute, ceci : « *Examinons, plutôt, ces créatures autonomes, nanties de doigt. Elles ne peuvent ne pas avoir une âme, elles en savent plus que vous et moi. Leurs danses, leurs attitudes, leurs gestes spécifiques. Leurs plis. La petite bête qui monte. Des bêtes excitées. Chaque phalange : leurs intentions, leur chair leurs réactions agiles ; elles feraient presque peur. »*

Ou bien, selon mon public, le passage suivant : « *Et les troupeaux de mains qui ont peuplé, gratté la terre et imploré le ciel. Des générations, des populations de mains, chaque main différente. Et la gauche de la droite (je me souviens d'un texte bouleversant d'une jeune Indienne, gauchère contrariée et qui faisait subir à son fils la même contrainte : ce qu'elle a écrit en atelier lui a ouvert les yeux). Avec leurs lignes qui décident de la durée des vies, des battements du cœur, du nombre des enfants. A gauche, ce qui devrait être ; à droite, ce qui pourrait. Les mains qui accaparent et celles qui s'ouvrent, donnent et se referment, vides. Les mains qui giflent, qui paient, qui font le signe de la croix, celles de la victoire ou le salut fasciste. Qui repoussent. Qui bénissent. Elles soutiennent des visages aux traits accablés, qui n'ont plus qu'elles où s'enfouir, plus qu'elles sur quoi peser. »* La comédienne Brigitte Mougin, qui mettait en scène ces textes, avait ajouté celui de Stefan Zweig dans *Vingt-quatre heures de la vie d'une femme*. Après de telles lectures, la consigne d'écriture « Mes mains se souviennent », c'était du velours...

A l'origine des *Mains*, un remords qui vous taraudait. Toujours pendant la guerre, dans votre fuite, vous et votre père êtes accueillis du côté espagnol par une femme et sa fille qui n'a pas de mains, ou plutôt si, mais elles sont attachées

aux épaules. L'amitié s'installe tout de suite. Maria rêve d'aller un jour étudier, apprendre le français, devenir institutrice – alors qu'elle ne peut pas écrire et tourne les pages d'un livre avec sa bouche. Vous vous enflamez, jurez de lui écrire, de lui envoyer des livres, de la faire venir à Paris. Et finalement : « *Je n'ai rien fait. Rien. Je ne lui ai pas écrit une ligne.* » Comment ne pas trouver d'écho en soi d'une ou plusieurs petites lâchetés, négligences, oubliées, bien enfouies... Il y a les mains de la mère. Encore. « *Mains mortes de ma mère. Aujourd'hui nettoyées, osseuses face à l'éternel, à jamais navigant, maman !* » Restent heureusement « *les mains du père qu'il me tendait à l'aurore et qui me hissaient le long des pentes rudes dans les Pyrénées.* » Cela étant, votre relation avec lui est également douloureuse : vous brûlez d'amour pour un vrai réactionnaire. Vous écrivez « *Je ne parvenais pas à ne pas l'aimer* ». Mais il y a eu réconciliation, m'avez-vous confié : « *Il avait dit à un de mes fils, pas à moi, qu'il avait lu un de mes livres et que s'il était un peu plus moderne, il serait en admiration devant ce que je faisais* » Quand il est mort vous avez retrouvé *Le corps entier de Madriga*, où vous lui aviez fait une très gentille dédicace, en lambeaux à côté de son lit, comme si le livre avait été lu et relu.

En Espagne également, je ne résiste pas à l'anecdote de la ceinture perdue à la frontière qui faisait, dites-vous, tout le charme de votre seule parure : « *J'avais l'impression que tout mon avenir était foutu sans cette ceinture. Et j'ai voulu retourner en France pour la retrouver !* » Vous éclatez de rire et ajoutez : « *Encore maintenant quand j'y pense ça m'ennuie !* » Naturellement, les contrebandiers et votre père se jettent sur vous et vous les trouvez très machos. La

« parure » déjà... ces tenues très tenues, ces costumes cossus qu'on vous reproche, qui seraient incompatibles avec votre statut de passionaria des exclus. Le fait est que moi aussi, avant notre rencontre, je suis, disons perturbée ou au moins intriguée, par le hiatus entre votre allure, celle sur les photos, et vos livres. On va voir me dis-je...

Je me rappelle la jolie cour fleurie, l'appartement tout blanc, et vous tout en noir avec les fameux bijoux chic et choc. Vous êtes très brune. Emane de vous une grande douceur absente sur les images, peut-être à cause d'un sourire constant et figé qui empêche toutes nuances dans l'expression. Or vous êtes à la fois l'effervescence (c'est un mot que vous employez beaucoup) et la nuance même : l'entretien va me le montrer. Pour en finir avec les fringues et l'apparence, vous m'expliquez ce qu'il en est. *« Mes parents, c'est vrai, étaient des gens fortunés mais ils sont morts complètement ruinés. Moi je n'avais pas un sous d'avance. Je me rappelle avoir mangé pendant des mois du foie de génisse et des œufs parce que c'est ce qu'il y avait de moins cher... Mais cela n'avait rien à voir avec l'horreur économique ! j'avais le plus grand privilège qui était de faire ce que j'avais envie de faire. Au bout d'un certain temps on arrive à vivre comme écrivain. Et puis je n'ai jamais mis mon ego là-dedans parce que justement je venais d'une famille aisée et je voyais bien que cela n'avait aucun intérêt – on n'hérite pas que de l'argent, on hérite d'une culture, d'une possibilité relationnelle. Quand j'avais ces difficultés financières, j'étais habillée comme je le suis maintenant, je ne sais pas comment je me débrouillais. Alors quand il y a eu le succès de « L'horreur économique », j'ai décidé de continuer à être comme j'étais, à porter de beaux bijoux, il n'y avait*

aucune raison de changer, de céder. J'avais acheté une écharpe qui coûtait cent francs et deux fois des journalistes ont dit qu'il s'agissait d'une écharpe en mousseline de Chanel ! »

Cette question réglée, vous m'avez parlé de choses beaucoup plus sérieuses. C'était une leçon de vie. J'étais suspendue à vos lèvres. « *Mon vrai pays mon seul c'est celui de la pensée* », je vous ai cité cette phrase tirée de *Ce soir après la guerre*. Et vous avez approuvé : toute votre vie vous avez senti ça. Et à ma question « *Vous pensez vraiment que la pensée aide à vivre ? vous m'aviez répondu : « Mais c'est la vie même. Pour détourner les gens de ce qui pourrait les éveiller, pour les décourager de penser, on leur dit que c'est ridicule, que c'est le contraire de l'action. Mais c'est ce qu'il y a de plus mobilisateur. Ce qui est étonnant chez vous, l'un de vos sortilèges, c'est ce mélange entre une démarche très intellectuelle et une volonté d'être dans le concret, qui vous permet d'accéder au quotidien des gens comme aux visions de Van Gogh – On n'a jamais poussé aussi loin l'exploration de ce que fut Van Gogh »*, avait écrit l'historien Georges Duby à propos de votre essai sur le peintre. Ce qui me touche beaucoup, c'est la force avec laquelle vous voyez les gens enfermés dans une fausse vie, sans vrai désir, sauf de consommation d'objets, tellement occupés pour, surtout, faire disparaître l'idée même de la mort : « *Je ne mourrai pas, je suis trop occupée* ». Le titre *La violence du calme* (livre que j'estime encore plus subversif que *L'horreur économique*), vous me l'avez ainsi expliqué : « *Nous arrivons dans un monde préfabriqué et j'appelle ça « la violence du calme » parce qu'elle est si forte qu'elle n'a même plus besoin de se manifester, nous l'avons tellement intégrée qu'il n'y a même plus besoin de nous la rappeler ; je commence le livre en*

parlant du calme des gens de la rue alors qu'il leur arrive peut-être des choses follement joyeuses ou épouvantables et personne n'exprime rien, on est habitué à marcher neutre ; mais pour ça il faut une violence infligée extraordinaire, avec des coercitions dont nous n'avons pas conscience. » Je tape cela et je pense à Philippe Sollers évoquant les gens qu'il croise le matin, dans son bus 83, absents du monde, au monde, absents à eux-mêmes, « *allant à leur exploitation.* » Et je pense à *Foule sentimentale* de Souchon – je ne crois pas que le rapprochement avec le chanteur vous aurait choqué. Au contraire me semble-t-il.

« Il se dégage / De ces cartons d'emballage/ Des gens lavés, hors d'usage/ Et tristes et sans aucun avantage/ On nous inflige Des désirs qui nous affligent/ On nous prend faut pas déconner dès qu'on est né/ Pour des cons alors qu'on est Des / Foules sentimentales/ Avec soif d'idéal/ Attirées par les étoiles, les voiles/ Que des choses pas commerciale/ Foule sentimentale/ Il faut voir comme on nous parle/ Comme on nous parle »

Reste que vous êtes avant tout profondément littéraire et il manquait à notre entretien une question sur votre passion pour Virginia Woolf. Certes vous n'aviez pas encore écrit la biographie qui sera récompensée par le prix Goncourt 2009, mais vous étiez déjà une spécialiste de l'auteur de *Mrs Dalloway* avec un essai paru en 1973 dans *La Quinzaine littéraire*. En lisant cette biographie, je découvre avec stupéfaction chez l'un de mes écrivains préférés la monstrueuse mondanité tranquille d'un antisémitisme qui touche tout le microcosme où elle évolue. Sacrée gifle. Vous-même juive, je le rappelle, vous ne cachez rien, malgré la passion pour votre sujet, de cette ombre au

tableau, allergique que vous êtes à tout angélisme, à tout manichéisme. De la même façon, vous n'hésitez pas dans *Un soir après la guerre* à faire coexister l'horreur de ce qui se passait à la fraîcheur, la gaieté de certains moments liés à la jeunesse. Edgar Morin a la même sincérité quand il parle de cette période où il était juif, jeune, résistant et plein de désirs futiles. « *Politiquement c'est important* me dites-vous. *Quand on voit des photos des camps ou de gens en exode, on pense que ce sont des victimes, que c'est leur rôle, leur fonction. Mais pas du tout ! Les victimes ne sont pas fabriquées pour être des victimes ou des héros, elles sont des personnes avec leurs défauts, leurs ambiguïtés, leurs espoirs, leurs ridicules, leurs faiblesses.* »

A relire cette trentaine de feuillets retranscrivant vos propos, où j'avais du faire des choix draconiens pour entrer dans le format de l'article, je redécouvre la richesse de votre vie. Par exemple, je n'avais pas fait mention, faute de place donc, de votre amour du théâtre. Vous m'aviez raconté que c'est à vous que Marguerite Duras avait confié l'une des voix d'*India Song* – celle d'Anne-Marie Stretter – qui, avant le film, fut créé sur France Culture en 1971. Je furète sur internet et trouve un entretien avec vous à ce sujet. Vous racontez que vous étiez, comme Duras, productrices à la radio : « *Nous nous rencontrions souvent à ce qu'on appelait le carrefour des putes (elle rit) avec des machines à café. Un des sujets à une époque, avec le très peu d'argent qu'elle avait – c'était son film India song. (...) Le livre m'avait bouleversée, j'avais trouvé extraordinaire, qu'il y ait la mémoire des autres livres, la mémoire de la mémoire. (...) Marguerite décide finalement que ce sera la radio d'abord. Et un jour elle me demande naturellement et même timidement, car elle était*

timide avec moi c'est curieux alors qu'elle ne l'était pas d'habitude, si j'accepterais de jouer Anne-Marie Stretter à la radio. Et moi j'étais abasourdie... et dans une joie. Il est vrai que j'étais souvent à la radio comme écrivain, mais j'étais aussi productrice et souvent d'autres producteurs me demandaient de se servir de ma voix. Mais là, je ne m'y attendais pas : elle ne se rendait pas compte du cadeau qu'elle me faisait, pour moi c'était fabuleux. (...) J'avais beaucoup parlé avec Marguerite d'Anne Marie Stretter, de la peur que j'avais de la musique, peut-être parce que je l'aime trop comme Anne-Marie Stretter. Ce fut vraiment voluptueux de jouer. (...) Je me rappelle la scène avec l'attaché d'ambassade, c'était très amusant, je jouais comme elle avait du le dire c'est-à-dire dans le désir de se faire désirer et je l'ai tellement joué ainsi que mon partenaire avait une voix rauque, il bégayait, il était vraiment dans le désir. Et Marguerite a trouvé que c'était trop et a voulu qu'on le rejoue plus calme (elle rit de bon cœur, en cascade) – ce qui m'a désolée !

Un extrait suit cette interview et la voix tremblée, fraîche et puissante pourtant de Viviane Forrester est là. Si le cœur vous en dit :

<http://www.franceculture.fr/2006-02-24-aux-origines-radiophoniques-d-india-song>

Votre voix était aussi une voix off dans le film et vous m'aviez raconté que vous aviez entendu Michelle Porte (qui a fait un merveilleux film « Les lieux de Duras ») dire à l'auteure de Lol V.Stein : « Sans les panneaux Forrester, il n'y aurait pas de film ! » *Quand j'ai entendu ça, aviez-vous ajouté, je me suis dit jamais Marguerite ne me le pardonnera. Mais elle a dit « Oui c'est vrai ! »*

Autre joli souvenir de votre goût pour le théâtre, à

l'occasion du centenaire de Virginia Woolf, vous faites représenter sa pièce *Freshwater*, une fantaisie jamais publiée et jouée par les amis de Virginia Woolf en privé. Dans le même mood, ce sont vos amis écrivains qui créent la pièce au Théâtre Renaud-Barrault le 7 novembre 1983. A l'affiche : Jean-Paul Aron, Florence Delay, Guy Dumur, Eugène Ionesco, Rodica Ionesco, Joyce Mansour, Alain Robbe-Grillet, Nathalie Sarraute... et vous ! Rêvons un peu à l'ambiance dans les coulisses...

Vous n'aviez pourtant pas fait d'études après le « premier bachot » : « *Je n'ai rien fait. J'avais l'impression que si je choisisais une voie, je refusais toutes les autres. Mais j'ai énormément lu, je dévorais. Faulkner, Kafka, des livres de sciences humaines. Mon premier livre je l'ai publié en 1970, j'avais 43 ans. Mais j'avais toujours écrit.* » Articles, émissions de radio, sur Thomas Bernhard, Joyce, Emilie Dickinson, Antonin Artaud, Beckett, Pasolini, Marguerite Duras, Julien Green, Nathalie Sarraute... l'ensemble de ses préfaces, critiques littéraires, conférences a été publié en 2006 sous le titre *Mes passions de toujours* chez Fayard.

A la fin de l'entretien vous m'aviez parlé de Nathalie Sarraute – et je n'avais pas pu vous en demander plus, il y a toujours ce moment où il faut arrêter – une de vos plus grandes amies. Proximité, tendresse, aviez-vous ajouté. Et j'aime à vous imaginer vous et l'auteure d'*Enfance*, au bistro, où cette dernière écrivait en bas de chez elle, décortiquant un roman, un essai, ou peut-être parlant du temps qui passe, de la destinée. Votre conviction était qu'on peut tout le temps bouger sa vie. Mais ce qui est étrange, m'aviez-vous dit, c'est de regarder en arrière : « *La jeune fille que j'étais dans « Ce soir après la guerre » à un moment où je suis à bicyclette, je voudrais l'être à nouveau.* Et vous aviez ajouté,

en me demandant de ne pas la publier, cette phrase bouleversante : « *Quand je pense à la mort de mon fils, je pense à cette jeune fille et je trouve terrible de penser que ça va lui arriver.* »

Vous avez écrit et vous me l'aviez répété : Le bonheur est de s'habiter. Trouver l'endroit où l'on doit être : « *On tâtonne beaucoup, on se trompe souvent mais avec une volonté farouche on finit par y parvenir. Et j'ai la chance de faire quelque chose qui est essentiel pour moi, qui m'aide à me remettre en place quand je ne le suis pas, je transporte partout avec moi mon travail.* »

Tout cela n'était pas ou très partiellement dans l'interview publiée – j'avais 30 feuillets de transcription de bande ! C'était néanmoins je crois une belle interview et après avoir lu le texte avant publication, vous m'aviez rapporté, consciente sans doute du plaisir que ça me ferait, le commentaire de votre fils : C'est maman la plus belle interview (ou la plus fidèle je ne sais plus) que tu aies jamais eue...

Je veux finir sur votre ferveur de vivre, si proche me semble-t-il de celle de Christiane Singer. « *Personne n'aura aimé vivre autant que moi !* » écrivez vous je ne sais plus où. Et vous êtes l'auteure de cette splendide phrase qui provoque à la lecture un petit séisme intérieur : « *A la fin de la guerre, la vie m'a submergée, sa volupté, son miraculeux désastre.* »

Tobie Nathan, un n'ganga occidental

Il est né en Egypte en 1948, l'année de la création d'Israël. Comme moi. Arrivé en 1958 en France, après un détour par l'Italie, (les Juifs d'Egypte furent chassés jusqu'au dernier en 56 après la crise de Suez). En 1968 il était étudiant à La Sorbonne. Comme moi. Je ne l'ai pas croisé. Il aurait pu – j'étais à l'époque fort jolie – me draguer, séducteur qu'il était et qu'il est resté. Non, c'est en 1996 que je l'ai rencontré : un article pour *Télérama*, sans doute l'un des plus difficiles que j'ai fait. Ethnopsychiatre, il est aussi essayiste et romancier. Il a publié en 2012 *Ethno-roman* (Grasset), une autobiographie mâtinée de quelques textes passionnants sur des séances de thérapie et des rencontres aux bouts du monde, là où règnent les sorciers, les guérisseurs, la magie, les amulettes, les talismans, les transe...

Comment entrer dans cet univers-là et, plus compliqué encore, dans celui de Tobie Nathan qui mêle allégrement les genres ? Commençons donc par toute cette imagerie et singulièrement par le gri-gri... objet qui laisse les occidentaux très perplexes. Je me souviens d'un entretien avec un responsable africain à l'Unesco, très occidentalisé,

très lettré, qui m'avait affirmé « On en a tous un ! » et devant mon incrédulité, avait fini, hilare, par sortir de sa poche, son gri-gri, à lui – j'ai oublié la forme qu'il revêtait. Dans l'entretien, Tobie Nathan m'avait affirmé : « *C'est le prince des remèdes* », contenant de « *mystérieux et subtils principes* ». Je pouvais d'une certaine façon souscrire à ça : quelques temps auparavant, je l'avais expérimenté. J'étais alors, bien plus souvent qu'à mon tour, victime de vols, sacs à main arraché, effraction de ma voiture, j'en passe... Au cours d'une conversation où je m'en plaignais, une jeune femme d'origine kabyle me propose l'intervention de sa mère. Je dois simplement lui apporter un de mes vêtements, un tee-shirt par exemple, sur lequel sa mère agira. Comment ? Je n'en sais rien et je ne le saurai jamais. Ce vêtement, je devrai ensuite le mettre sur mon oreiller et dormir dessus trois ou sept nuits, je ne me souviens plus. Ainsi fut fait. Je jouai le jeu – d'une part cela m'amusait, d'autre part je ne refusai pas d'y croire. Le fait est. Depuis il m'est arrivé d'être volée, mais c'en était fini de cette hallucinante succession de pertes... J'y avais réfléchi bien sûr. Que s'était-il passé ? J'avais mis cela sur le compte d'un changement de comportement de ma part déclenché par l'intervention de la mère de Leila. Mais, s'il y eut changement, et sans doute il y eut, ce fut de façon inconsciente.

Ma fille m'apprend, alors que je rédige ces lignes, que Tobie Nathan tient une rubrique *Le rêve* dans *Psypologies*. Un rêve vous turlupine, vous l'écrivez et l'envoyez à l'ethnopsychiatre, avec un numéro pour vous joindre. Il fait un choix, je présume, et a un entretien au téléphone, je présume aussi, avec l'heureux élu. Le résultat de la consultation occupe une page du magazine. En l'occurrence, dans ce numéro de décembre 2014, le rêve de

Marie, 35 ans, est celui d'une occupation de son appartement par une autre femme qui a viré les fringues de son placard pour mettre les siennes. Elle se sent dépossédée, s'effondre, dit-elle, en pleurs et l'angoisse du rêve la poursuit toute la journée. Tobie Nathan, dans sa consultation écrite et médiatisée de *Psychologies*, fait référence à la perte d'un boulot récent et à l'abandon amoureux par un garçon deux ans avant. Son diagnostic : ce que ressent la jeune femme c'est d'être inutile au point qu'elle peut être remplacée du jour au lendemain... en amour et au travail. Sa prescription (que ma fille trouve parfaitement dérisoire) : « *Faites le don d'un objet de valeur vous appartenant à une église, une institution caritative, selon votre croyance. Pourquoi ? Pour ne plus être celle qu'on congédie sans préavis. Mais celle qui donne, crée une dette du monde à son égard.* »

Cette prescription de Tobie Nathan me paraît, à moi, dans la droite ligne de sa théorie et de sa pratique. Théorie et pratique auxquelles à la fois j'avais adhéré au cours de mon enquête et dont j'avais craint les excès. Je me souviens des affres qui présidèrent à la rédaction de ce papier, boostée de plus par Alain Rémond, le rédacteur en chef d'alors de *Télérama*, qui m'avait poussée à approfondir les zones d'ombre. Je me souviens du dimanche – je devais rendre ma copie le lundi matin au plus tard – où je tournais en rond autour de mon téléphone, ce dernier à l'époque, en 1996, insupportablement fixe, hésitant à rappeler le maître pour qu'il me précise certaines choses, me délivre de mes derniers doutes.

Pourquoi mais pourquoi m'étais-je mis là-dedans ? Je connaissais la réponse : j'avais lu un article dans *Le Monde* sur deux juges des enfants qui recouraient à l'ethnopsychiatrie pour avancer sur des cas difficiles, voire sans issue. J'avais

découvert que l'un de ces deux juges, Martine de Maximy, était une cousine germaine dont j'avais été proche dans l'enfance et l'adolescence et que j'avais perdue de vue sans autre raison qu'une mutuelle négligence. L'opportunité de la revoir et les facilités que j'aurais pour traiter d'un sujet qui m'a tout de suite intéressé – et que sans doute je n'aurais pas de mal à placer car très original – ont fait le reste.

Ce fut effectivement passionnant de suivre plusieurs audiences de familles avec elle ou son complice Thierry Baranger, après avoir à peu près assimilé le sens de leur démarche. Les deux magistrats avaient rencontré Tobie Nathan, qui appliquait depuis 1979 une forme de thérapie mêlant ethnologie et psychanalyse, dans l'idée de faire entrer cette pratique dans le processus judiciaire. Pour faire court, il s'agit d'admettre que les problèmes psychologiques et de comportement des mineurs migrants ont leur source dans une crise d'identité due à une fracture culturelle et que justice ne peut être rendue qu'en la prenant en compte : principalement mener des expertises fondées sur les croyances traditionnelles et faire intervenir un médiateur psychologue, au fait de la culture de l'enfant et parlant sa langue d'origine, dans l'objectif de proposer une autre lecture des difficultés rencontrées.

J'avais assisté au centre Georges-Devereux, à Saint-Denis, à deux consultations de l'ethnopsychiatre, entouré de son équipe spécialiste de sciences humaines à l'occidentale et originaire d'Afrique, et suivi le cas de trois jeunes Sénégalais (16 à 21 ans), trois frères dont le plus jeune dérapait sérieusement. Au cours d'une des séances, Tobie Nathan avait déclaré, avec le langage métaphorique qui est le sien, que le petit manquait de racines, semblable au noyau

d'avocat qu'on greffe de trois allumettes et qu'on met dans un verre d'eau : il faudrait « *lui mettre le cul dans l'eau pour que sa base baigne dedans* ». Autrement dit, il prescrivait un retour au pays avec une consultation traditionnelle pour « *réintroduire des procédures d'affiliation* ».

C'est ce retour au pays qui m'inquiétait. Quels étaient les dangers de ce parti-pris exclusivement culturel ? Martine de Maximy n'a pas caché dans son livre « *L'enfant sorcier africain entre ses deux juges* » les écueils possibles. Elle raconte le cas d'une petite Sara renvoyée au pays pendant les vacances mais qui, au lieu de revenir en France, avait intégré un lieu où l'on traite les enfants dits singuliers, ou « *enfants-sorciers* » afin de dépasser cette singularité. Chez nous, parfois considérés comme une malédiction par leur famille d'origine africaine, ils peuvent devenir violents parce que incompris et rejetés. La juge le dit clairement : c'est une très bonne chose d'avoir accès à la représentation culturelle de la famille, mais nous devons être vigilants et ne jamais oublier notre priorité qui est de favoriser le passage de ces enfants, l'installation dans notre pays qui est devenu le leur.

J'hésitais donc à présenter dans mon article ces « *juges sous l'arbre à palabres* » comme une solution efficace et sans risques. Ce fameux dimanche de bouclage, j'avais relu un long papier dans *Les Temps modernes* de 1992 « *Les us et abus de l'ethnopsychiatrie* » de Zerdalia K.S. Dahoun. Elle y racontait son expérience « *pendant plus de deux ans à une consultation de groupe dite d'ethnopsychiatrie animée par le professeur T. Nathan.* » Et ne le ménageait pas. Ce qu'elle mettait en cause ? Une conception monolithique de la culture, par exemple amalgamant tout le monde arabe ou tout le monde africain ; le côté « *souk* », « *hammam* » selon

certains patients, impressionnés ou même effrayés, du au nombre, souvent supérieur à quinze, de cothérapeutes autour de Tobie Nathan ; le suivi irrégulier des cas selon l'intérêt qu'ils présentaient ; l'aspect bateleur des interventions du maître à penser : « (...) *il arrive que l'érudition du leader éblouisse et que son art de conteur séduise les cothérapeutes.* » J'entendais fort bien ces propos : j'avais été moi même, lors des séances que j'ai évoquées, sous le charme, au sens fort, du récit qu'il avait élaboré de la vie de ces trois jeunes gens, de la relation simple, affectueuse, intelligible qu'il tissait avec eux. D'ailleurs l'auteur de l'article reconnaissait à Tobie Nathan : « (...) *un certain art, une certaine poésie dans l'interprétation. Il a une capacité étonnante à entendre des patients psychotiques. Mais c'est là son apport particulier au traitement de la psychose, et non à celui des migrants. Certaines consultations ont été vécues par nous avec une grande émotion, l'émotion que suscite l'art.* » Bel hommage, tempéré aussitôt par le regret d'une médiatisation excessive conduisant à orienter systématiquement un patient migrant à quelqu'un qu'on suppose être son semblable ou à un « prétendu spécialiste » qui saura l'écouter : « *C'est une certaine façon de le rejeter* » concluait Zerdalia K.S. Dahoun. Je fis au mieux, en mon âme et conscience, mais je me rappelle encore mes sueurs froides... Et je dois dire que pendant les années qui ont suivi, j'ai parfois été très opposée aux prises de position de l'ethnopsychiatre qui enfermait dans la culture d'origine, sans compter une défense de l'excision qui avait dépassé sa pensée et sur laquelle il est clairement revenu.

Comment Tobie Nathan était-il devenu ce gourou, ce n'ganga occidental (outre qu'il est descendant de rabbins

guérisseurs et porte le prénom du plus réputé d'entre eux, Yom Tov Israël Sherezli, Tobie étant le diminutif de Yom Tov.) Il le raconte dans *Ethno-roman paru en 2012*. Tout commence avec Freud. Il a quinze ans. Son frère rentre de la bibliothèque avec deux livres : *Le manuel du dragueur* et *Trois essais sur la théorie de la sexualité* de Freud. Il estime, avec son sens de la formule et de la démesure qui enchante ou exaspère que c'est « *une lecture pour adolescents* » tant ces derniers sont obsédés par la sexualité. Comme Freud, précise-t-il ! A 18 ans, c'est décidé, il sera psychanalyste. Entre temps, il s'ennuie à périr à La Sorbonne, court les filles, saute à pieds joints dans mai 68, devient dit-il « de la graine de gauchiste », et rencontre en 1969 Georges Devereux. L'homme est à la fois génial et névrosé jusqu'à l'os, mais, dit Tobie Nathan : « *J'ai évité les dérives les plus violentes qui ont succédé à mai 68, les violences politiques et la toxicomanie, parce que Georges Devereux m'a capturé, kidnappé (...)*. » C'est cet anarchiste de droite (1908-1985), penseur atypique, parlant sept langues, qui inventa l'ethnopsychiatrie ou ethnopsychanalyse, à savoir que certains troubles seraient fournis par la culture : « *Lorsqu'ils deviennent fous, les Malais* » courent l'amok » (on le dit aussi des Cambodgiens), *les Algonquins voient des spectres spécifiques qu'il appellent « Windigo », les Chinois du Sud ont une étrange maladie appelée « koro » réputée faire disparaître leurs organes sexuels dans l'abdomen.* » A contrario de la psychanalyse pour laquelle les symptômes sont l'illustration d'une pulsion inconsciente.

Arnaud Desplechin a réalisé un film *Jimmy P.* (superbement interprété par Mathieu Amalric) à partir d'un livre de Georges Devereux « *Psychothérapie d'un indien des plaines* » : 700 pages où le psychanalyste rapporte ses

échanges avec son patient Jimmy Picard, un Indien black-foot, vétéran et traumatisé de la seconde guerre mondiale. « *Devereux, mon maître, nous enseignait que l'appartenance, l'inscription dans une aire culturelle, était la chose la plus importante du monde* » se souvient Tobie Nathan dans un entretien accordé à Juliette Cerf pour Télérrama en 2013. Et dans *Ethno-roman*, il donne un formidable portrait de l'ethnopsychiatre avec qui il finira par se brouiller. Dans sa critique du livre, Marie-Laure Delorme (Libé, 18 novembre 2012) écrit : « *le tout agace par sa vantardise mais attache par sa vitalité* ». *C'est égotique et généreux.* » Je dois dire que j'ai été embarquée par la vitalité, sachant que la vantardise ne me dérange pas plus que ça...

Dès les premières pages de sa biographie, Tobie Nathan se souvient de sa rencontre avec une jeune fille, Maria, dans le train de banlieue Garges-Sarcelles-Paris pour aller à la Sorbonne. Ils atterrissent chez elle et il apprend que la mère de la jeune fille, morte peu de temps avant, était Anna Langfus. A cette écrivain, rescapée de la Shoah, qui avait eu le prix Goncourt en 1962 pour *Les bagages de sable*, il avait, sur les conseils du bibliothécaire de Sarcelles, confié son premier roman, quelque chose, comme, dit-il drôlement (car il ne manque pas d'humour), « *Les souffrances du jeune Tobie* »... Anna Langfus lui avait donné rendez-vous dans un café à Sarcelles, avait pris le manuscrit et laissé son téléphone. Le jeune Tobie l'avait rappelée six mois plus tard. Elle avait trouvé le texte émouvant et lui avait conseillé de travailler... beaucoup. Il en avait conclu qu'il était écrivain ! et l'avait derechef noté sur son agenda : *Tobie Nathan, écrivain*. Il avait repoussé sans cesse le coup de fil pour récupérer son manuscrit, il avait lu *Les Bagages de sable*, en

avait été bouleversé ; quand il avait finalement appelé, elle venait de mourir d'une crise cardiaque... et voilà qu'il était dans son appartement avec sa fille Maria.

Pourquoi suis-je aussi intéressée quand je lis, en 2013, ce récit dans *Ethno-Roman* ? Le week-end précédent, j'assiste à un colloque sur Charlotte Delbo, l'auteure résistante que je découvre à cette occasion. J'y rencontre Claude-Alice Peyrottes, une des rares à avoir reconnu l'immense écrivain qu'était Delbo avant l'année commémorative de 2013. Quelques temps plus tard, nous prenons rendez-vous sans objectif précis à la brasserie le Zimmer, place du Chatelet, où je l'interviewe de façon impromptue. La comédienne – pour des raisons que je ne peux pas développer ici – a toujours été très sensible aux questions de résistance et à la déportation, et, en 1981, elle nomme *Bagages de sable* la compagnie qu'elle crée. Quand elle lit *Aucun de nous ne reviendra* de Charlotte Delbo, c'est, me dit-elle, toute un pan de sa vie professionnelle qui bascule : « *Je n'avais jamais rien lu de tel sur la déportation, à part Antelme. Mais lui me faisait réfléchir, là tout à coup quelqu'un parlait à mes sens, je rentrais avec elle dans le camp. Et je retrouvais d'un coup mes questionnements, ceux de toute une génération. Mais surtout, peut-être jamais quelqu'un ne m'a donné autant de raisons de vivre. Une injonction à la vie. Et comme je lisais à haute voix, j'ai entendu que c'était fait pour être dit, que c'était une tragédie.* » Suit une immersion dans l'œuvre et la vie de l'écrivaine jusqu'à la nuit de lectures publiques en 1995 du *Convoi du 24 janvier 1943*, la biographie de 240 femmes résistantes, « *j'ai investi deux ans de ma vie pour une nuit !* » Elle ne s'arrêtera pas là. Je ne parviendrai pas à publier l'entretien dans la presse, passionnant pourtant, que mon blog sera seul à accueillir.

Comment Tobie Nathan vit-il le fait d'être juif ? Je ne le lui avais pas demandé à l'époque, ce n'était pas le sujet. Il me semble que sa posture est très proche de celle d'Edgar Morin. Et peut-être aussi de Jean Daniel. Ils ne sont pas pratiquants, mais ils sont ouverts aux cultures et donc aux religions. Ce sont des enfants de l'exil (l'Égypte pour Tobie Nathan, l'Algérie pour Jean Daniel, Edgar Morin est né à Paris mais son père est de Thessalonique). Ils ont un sens de la famille très vif et très juif. Ils ont changé de nom : Edgar Morin était Nahoum ; Jean Daniel était Bensaïd ; en voulant adopter Tobie Nathan à sa naturalisation en 1969, celui-ci a, au contraire, accentué son identité juive – ce choix lui sera refusé car Tobie n'était pas au calendrier et « la Bible, on s'en fiche ! » avait déclaré le commissaire de police : il se rabattra pour ses papiers d'identité sur Théophile... Je reviens à mon parallèle : les portraits qu'ils font de leur père – pieux mais laissant une totale liberté à leur progéniture – sont chacun à leur façon profonds et touchants, la vénération pour leur mère leur inspire des pages magnifiques. Albert Cohen, lui aussi, enfant de l'exil, de Corfou, n'est pas loin...

Albert Cohen justement. Lisant le blog de Tobie Nathan, je découvre l'annonce d'une soirée au Théâtre de l'Odéon sur l'auteur de *Solal*, le 19 janvier 2015, avec Paula Jacques, dans le cadre des *Cosmopolitaines* de France Inter. Sur internet j'apprends que c'est l'un de ses écrivains préférés. A l'occasion de cette soirée, Tobie Nathan a publié sur son blog un « albertcédtaire » Albert Cohen. Il parle du « *machisme solaire d'Albert Cohen* ». Bien vu... j'ai vingt ans en 68 quand sort *Belle du seigneur* et j'en suis irradiée. (voir le chapitre « Une interview imaginaire » d'Albert Cohen). Cet albertcédtaire est érudit, drôle, sensible. Par exemple :

*B... Comme **Bella**, sa troisième épouse, qui mit enfin un peu d'ordre en son cœur, comme **Belle du Seigneur**, le plus beau roman d'amour en langue française, « le chef d'œuvre absolu » écrit Joseph Kessel. Paru en 1968, en pleine révolution sexuelle, ce roman muri durant plus de trente ans, devient en quelques mois le livre des amoureux. Il raconte Solal et Ariane, pris au piège de la passion, à jamais, comme Roméo, comme Béatrice, comme Tristan...*

*H... comme **holocauste**. À la fin du XIX^{ème} siècle, il y avait environ 5000 juifs à Corfou. En 1940, il en restait 2000. 1700 seront raflés par les nazis. Les Mangeclous, les Saltiel, les Salomon, Michaël et Mattathias, le valeureux petit peuple des romans de Cohen, a disparu dans les fours d'Auschwitz. Aujourd'hui, il reste une cinquantaine de Juifs à Corfou.*

*M... comme **Marcel Pagnol**, bien sûr, le condisciple des classes élémentaires et du collège, l'ami de toujours ! Pagnol témoigne : « Il a été mon meilleur ami et moi, j'ai été son meilleur ami »... « Je suis Cohen », lui disait Albert, c'est-à-dire prêtre. Alors, j'ai le droit de bénir. Lorsque Pagnol était ennuyé, dans la rue, n'importe où, Albert étendait la main, les doigts séparés deux par deux, et le bénissait. Sacré Albert !*

J'ai l'eau à la bouche à l'idée d'écouter Tobie Nathan au Théâtre de l'Odéon. Pas de chance, je suis malade ce soir-là. Mais peut-être est-ce encore plus magique pour moi de l'entendre, seule, sur mon ordinateur un peu plus tard. Au bout de quelques minutes, je suis à nouveau sous le charme. Au point que les interventions de Paula Jacques m'apparaissent intempestives. Ce qu'elles ne sont sans doute pas – elle a une vraie passion pour Albert Cohen et sait la faire partager au grand public qui l'écoute. Mais ce que dit Tobie Nathan de Cohen sort des sentiers battus,

ouvre des fenêtres de compréhension ou – c'est encore mieux – de perplexité. Et quel conteur ! j'en ai la confirmation avec l'humour irrésistiblement juif, l'autodérision tissée d'orgueil – très proche d'Albert Cohen lui-même.

A cette soirée, un comédien lit des textes de l'écrivain. A commencer par le texte fondateur, la scène du camelot dans une rue de Marseille qui insulte l'enfant de dix ans lui révélant l'antisémitisme. Commentée par Tobie Nathan, elle prend un sens encore plus profond :

Scène fondatrice, dit l'ethnopsychiatre, parce qu'elle explique la logique de son univers, c'est-à-dire qu'il arrive dans ce monde et, c'est de celui qu'il admire car il manie à la perfection le français – de plus c'est de l'argot, c'est le jeu, le jeu avec la langue, la verve – qu'il s'entend dire : tu es un autre ! C'est cette personne dont il veut être le même qui lui dit : Tu es un autre. Et cet événement est fondamental. Là où il cherchait le même, l'identique, il trouve une altérité radicale. Cette chose-là va le marquer dans son corps même. Je pense que c'est ce jour-là qu'il devient allergique, asthmatique (...)

La scène occupe plusieurs chapitres de *O vous frères humains*, livre sorti en 1972 et objet du premier vrai papier de ma vie pour le premier vrai journal de ma vie, *L'Arche* (revue de la diaspora en France). Le rendez-vous que j'avais avec Albert Cohen pour commencer ma thèse sur lui fut annulé pour raison de santé-mais ceci est une autre histoire.

Voilà que Nancy Huston s'invite aussi dans ce chapitre quand je lis toujours dans *Ethno-Roman* : « Je n'ai jamais rien appris à l'école ; je veux dire : rien que je ne savais déjà. Une légende de la Kabbale raconte que Dieu présente à chaque enfant, avant sa naissance, la totalité de la

*connaissance, puis lui met un doigt sur les lèvres qui lui fait aussitôt oublier ce qu'il vient d'apprendre. C'est de là, dit la légende, que nous portons un vallon sur la lèvre supérieure, marque du doigt de Dieu nous imposant le silence initial. Par la suite, tout apprentissage vient seulement réactiver les souvenirs oubliés (...) » Cette « Empreinte de l'ange » fit le titre d'un des romans de Nancy Huston. Dès les premières pages de *Bad girl* (paru en 2014 chez Actes Sud), elle s'interroge sur sa prédilection pour le thème juif dans son travail. Une fois balayées les raisons objectives, elle écrit, s'adressant – c'est le principe narratif du livre – au fœtus qu'elle fut : « *La destruction des Juifs est un phénomène si horrible, si monstrueux et disproportionné, qu'il a dû t'aider à oublier le projet de ta destruction à toi (désir d'avortement de sa mère). Tout se passe comme si, une fois ton cerveau suffisamment développé pour réfléchir, il s'était mis à chercher des analogies et avait fini par choisir celle-là. Ne parlons pas de MOI, insiste-t-il. Regarde ce qui leur est arrivé, à EUX !* »*

Mais c'est Tobie Nathan qui aura le dernier mot au chapitre, c'est la moindre des choses. Le Tobie Nathan qui n'est pas dupe de lui-même, qui ne se prend au sérieux qu'au deuxième degré et qui déclarait dans *Libération* à propos de la sortie de son livre *Philtres d'amour* (Odile Jacob, 2014) : « *Les techniques traversent les frontières, surtout quand elles sont efficaces. L'avenir ne se devine pas, il se fabrique. On le prédit et par le fait même de la prédiction, on le fait advenir (...). Un devin construit l'avenir, il fabrique avec vous le lendemain. Ce sont des personnes très utiles, bien plus qu'un psy, surtout lorsque celui-ci ne vous parle que de votre passé !* »

Ajoutons enfin que sort, au moment où se boucle ce chapitre, après la tuerie de Charlie Hebdo, *Quand les dieux sont en guerre*, aux éditions de La Découverte, un essai où Tobie Nathan propose un postulat – que nous sommes assez nombreux à avoir depuis belle lurette adopté – selon lequel toutes les divinités ne sont que l’expression différente d’une même idée de dieu. Et partant, l’auteur mène une réflexion sur des propositions pour dire adieu aux guerres de religions et travailler à construire la paix.

Elizabeth Badinter, irremplaçable repère

J'avais rendez-vous dans son appartement derrière le Luxembourg avec vue sur les frondaisons. C'était en janvier 2000. Il avait neigé, il neigeait encore un peu je crois. Je regardais par sa fenêtre avec la sensation d'être dans un autre monde qui n'était pas le mien mais qui m'accueillait généreusement. Car elle m'accueillit avec une grande simplicité et beaucoup de gentillesse. En me prévenant toutefois : elle n'avait qu'une heure à me consacrer. Une heure c'était peu par rapport à mes habitudes, mais je savais qu'avec Elizabeth Badinter une heure serait remplie, compacte comme un œuf. Ce fut le cas.

J'éprouve de la tendresse pour la philosophe que j'ai donc vue une heure dans ma vie il y a quinze ans. Le mélange siècle des lumières et frondeuse impénitente, la maîtrise du discours et la clarté des propos, la coiffure si sage et les yeux qui disent le contraire... j'adore le côté sale gosse de cette grande dame, flagrant sur une photo sur internet qui illustrait une interview faite par Christine Salvadé, un regard un peu provocateur renforcé par la légende : *Bien sûr*

que vous pouvez me photographier en train de fumer je m'en fiche !

Comme celle de Pascal Bruckner, la pensée structurée d'Elizabeth Badinter m'apaise. On ne tourne pas autour du pot. On dit les choses telles qu'on les a analysées. Aucune concession à l'air du temps. Depuis toujours, que ce soit pour l'excision, la parité, la burqa, la prostitution, la théorie du genre ou la PMA, j'ai besoin de savoir ce qu'elle en pense. Même si je ne suis pas toujours d'accord avec elle (mais très souvent je le suis), elle m'aide à réfléchir. Evidemment ce fut aussi le cas à propos de la tuerie à Charlie Hebdo et à l'hypermarché kasher. *On a gommé l'immense solitude de Charlie Hebdo. Car en 2011, quand leurs bureaux ont sauté, on pouvait lire entre les lignes des commentateurs : « Ils l'ont bien cherché. » Aujourd'hui, on sait qu'ils incarnaient la liberté mais, avant-hier, on la défendait bien mal cette même liberté. On les traitait de provocateurs. Dirait-on de Voltaire qu'il était un provocateur, quand il se battait contre tous les fanatismes religieux ? On doit une partie de notre histoire de la liberté d'expression à Voltaire et, deux cent cinquante ans plus tard, aux journalistes de Charlie Hebdo, aussi. Les intellectuels doivent ainsi s'interroger, un instant, sur le passé récent : les a-t-on suffisamment soutenus ? »* (JDD 10 Février 2015)

Sur la laïcité, peut-on dire plus nettement les choses que dans ces propos recueillis par Marianne (Hors-série, 15 février 2015) : *« Le complexe de culpabilité face à des populations symbolisant les anciens colonisés a été le plus fort dans cette génération de socialistes qui ont ainsi favorisé, dans leurs propres rangs, la montée du communautarisme, cette idée que tous les rituels culturels ou religieux, y compris les plus intégristes, sont respectables et doivent être*

respectés. » Qui dit mieux qu'elle l'entourloupe intellectuelle que constitue l'accusation d'islamophobie : « Le pire de cette gauche communautariste est d'avoir accepté le concept d'« islamophobie » – qui a foutu en l'air le principe de laïcité, car s'élever contre des signes religieux devenait un crime – et l'invention de ce terme au sens propre insensé de « racisme anti-musulman ».

Dans l'interview de Christine Salvadé que j'évoquais plus haut, à la question de cette dernière qui lui demande si elle est tout aussi sévère envers l'intégrisme juif, elle qui est de confession juive ? elle répond : « *Oui. Comme disait mon papa qui était très croyant : on met sa kippa quand on prie Dieu, à la synagogue ou chez soi. Pas à l'épicerie. J'ai les yeux ouverts sur tous.* » Ah c'est dit ! Mon énervement devant ces gamins en kipa dans la rue de mon quartier du 19^{ème} n'est pas simplement épidermique. Cela dit, elle ne cache pas que son attachement viscéral à la laïcité – outre le fait qu'elle croit aux bienfaits des valeurs universelles : on a toujours intérêt à mettre en avant nos ressemblances plutôt que nos différences – prend racine dans son histoire : « *(...) je suis juive : l'histoire familiale m'a appris que l'on avait tout intérêt à ne former qu'une seule humanité.* »

J'aime ses colères ! celles contre la burqa qui ne l'a jamais lâchée. Dans la même interview elle argumente : « *Lisez Levinas. Montrer son visage, c'est montrer sa personnalité, ses sentiments. On peut sourire, être sombre, fermé ou au contraire avenant. Grâce au visage s'établit un lien entre les gens. Le cacher, c'est une rupture du triptyque républicain : non seulement la liberté et l'égalité sont bafouées, mais la fraternité est impossible.* » C'est l'idée d'universalisme introduite par les Lumières et chère à la

philosophe qui est là : tous les humains sont égaux et voyons ce qui les unit avant de les séparer. « Et comme la journaliste insiste – « Vous préférez que les femmes musulmanes se cachent à la maison et reproduisent ce que vous dénoncez dans vos ouvrages sur l'égalité : elles au foyer et les hommes aux affaires de la cité ? » – Elizabeth Badinter s'exclame : « *Eh bien oui qu'elles restent à la maison ! Elles sont déjà enfermées dans leur vêtement. Au moins, elles ne seront pas obligées de mettre la burqa chez elle. C'est leur affaire, pas la mienne.* » Il est vrai que là on n'est plus dans l'argumentation mais dans l'exaspération... Et pourquoi pas ! ça remet les choses à leur place non ? Et puis l'épouse de Robert Badinter n'est pas seulement une intellectuelle, une chercheuse, elle est aussi une passionnée. Elle m'avait dit que ses enfants et son mari trouvaient qu'elle était une intellectuelle passionnée. D'ailleurs son dernier livre s'intitulait *Passions intellectuelles*, un essai sur les hommes et les femmes des lumières, une façon de réunir les deux facettes de sa personnalité, lui avais je fait remarquer. Elle avait acquiescé. Et elle m'avait raconté avec beaucoup de jubilation à quel point elle aimait partir comme un policier pour enquêter sur son sujet. Avec sa valise, s'installant dans l'hôtel le plus proche des archives. Elle m'avait dit à quel point elle était solitaire, aimait l'être. Mais reconnaissant que cette solitude était toute relative puisque que vivant avec un homme qu'elle adore « *et que c'est fou ce que nous pouvons parler de nos idées, de ce qui nous tient à cœur.* »

En repartant, j'ai traversé le Jardin du Luxembourg dans la fraîcheur neigeuse, un peu comme j'avais remonté la voie royale après une de mes premières interviews pour Téléràma, celle du directeur du Louvre. Et le soir, quand nous avons parlé de cette rencontre chez moi en préparant

le repas, avec les enfants (car les pauvrets, ils avaient droit au compte rendu après chaque entretien), on s'était amusés à imaginer la qualité du dialogue entre Elizabeth et Robert le soir dans la cuisine. Un autre monde sans doute où je m'étais pourtant sentie reconnue, en tout cas pour ce job que j'avais à faire là. Je m'étais mis au boulot. C'était pain bénit : tout était cohérent, se déroulait, s'organisait. J'avais bien préparé le terrain, c'est vrai, et elle l'avait occupé magistralement. Je me souviens encore dans mon bureau à *L'Actualité des religions*, un matin je crois bien, du moment où j'ai écouté son message. Je me souviens de sa belle voix vive, aux inflexions nettes, qui me félicitait de ma rigueur – plutôt rare avait-elle dit – et me précisait qu'elle avait changé un mot ! J'ai gardé le message sur le répondeur des semaines, peut-être des mois...

Je porte Elizabeth Badinter en haute estime également pour un fait assez rare chez nos intellectuels – mais pas dans ce livre avec la présence d'Edgar Morin ou Jean Daniel – à savoir l'autocritique, la reconnaissance de ses erreurs. Dans *Le Monde* du 18 octobre 2013 (à la suite d'une émission sur France Inter *Voix de femmes* : Elizabeth Badinter, Nathalie Richard Théâtre et Cie, dimanche 20 octobre 2013, elle dit en réponse à une question sur ses prises de position dans les années 1970 : « *Je me suis aperçue de ma terrible erreur. J'étais jeune. Dans l'esprit soixante-huitard, le droit à la différence semblait un enrichissement, une liberté supplémentaire (...) je me suis aperçu que c'était la porte ouverte aux communautarismes. Ceux qui appartenaient à une religion ou à une communauté (Les Black Panthers, ou les homosexuels...) finissaient par dire : on veut les droits de tous, mais on veut en plus des droits spécifiques. (...) La*

république protège toutes les religions, mais en échange, on ne fait pas pression sur ses lois. L'idée que l'on a les droits de tous plus des droits spécifiques, cela ne marche pas. »

N'est-elle pas fatiguée de ses combats toujours recommencés ? Même si elle a compris qu'on arrive à convaincre uniquement les gens qui partagent déjà votre opinion, elle constate qu'elle est incapable de se taire. On ne va pas s'en plaindre.

Marie Rouanet : **« main de fer et gant de velours »**

Mai 2013. Je suis au monastère de Saorge. Le jardinier du potager nous ramène des radis, de tout petits artichauts – quel délice à croquer cru ! à la façon de mon père – et des fleurs d’acacia. La recette de Marie Rouanet « beignets de fleurs d’acacia » dans son *Petit traité romanesque de cuisine*, j’ai toujours rêvé de la faire. Il est trop tard pour le village, je pars chez Virginie qui tient un gîte : elle aura sûrement un litre de lait. Elle l’a. Je lui parle du livre de Marie Rouanet, de cette recette. Je ne résiste pas, je vous la donne en introduction de ce chapitre. Car Marie Rouanet pour moi c’est d’abord ce plaisir charnu, charnel, des mets et des mots.

(...) Je cueillais, dépassant d’un terrain vague ou d’un jardin, une branche bien pourvue en grappes de fleurs épanouies sans être flétries. Ma mère préparait une pâte à frire fluide – trois cuillerées de farine, un œuf, un peu de lait, un peu d’eau, une pincée de sel. Elle prenait la grappe entière et la trempait. On aurait dit que les pétales n’avaient pas retenu de pâte : tout semblait s’écrouler, les fleurs mouillées

devenaient pitoyables. Mais elle déposait la grappe dans la poêle pleine d'huile bouillante et tout se regonflait et dorait dans la minute. C'était presque magique, comme ces papiers pliés chinois qui deviennent des fleurs dans un bol d'eau. La grappe de fleurs sortait grésillante (...) Je voudrais insister pour que vous fassiez l'essai de cette friandise. N'oubliez pas de la servir brûlante de la friture et saupoudrée d'un sucre qui fond à la chaleur du beignet (...) Vous êtes loin d'imaginer le plaisir que vous donnerez à l'enfant auquel vous l'aurez offert, puis à l'adulte qu'il sera devenu. Pour toujours, à la vue de l'arbre, d'une marelle, d'un groupe d'enfants jouant dans les longs soirs du printemps, il montera dans son cœur et dans sa bouche une chose douce et forte. »

J'avais convaincu le rédacteur en chef : mon prochain grand entretien ce serait elle. J'avais pris l'avion jusqu'à Béziers et loué une voiture pour Camarès où elle habite, tout près de l'abbaye Sylvanès Elle m'avait accueillie avec son mari, le poète Yves Rouquette, dans sa maison : crépi rose, feu de bois, foie gras et champagne. Et une belle salade je crois bien. Sa voix chantait, les bûches crépitaient et des clichés comme ça j'en redemandais. J'avais envie de ronronner comme un de ses chats... Et pas de lui poser des questions. Il fallait bien y aller pourtant. J'y allai donc tout en essayant de me régaler de ces merveilles posées sur une table basse à côté du petit magnéto – je me disais on va entendre sur la bande mes machouillements et ça me sera insupportable !

Je n'ai pas eu ce déplaisir. Rien sur la bande. Rien de rien. Même pas un chuintement. Le néant intégral. Le vide absolu. Je m'en suis aperçue en roulant sur l'autoroute pour rejoindre l'aéroport. J'avais branché le petit magnéto pour

me rassurer ; encore que je n'étais pas inquiète, pas plus que d'habitude en tout cas, c'est-à-dire suffisamment pour « vérifier ». Il pleuvait des cordes. J'étais en retard pour l'avion. Je roulais trop vite. J'ai dépassé un camion dans une gerbe d'eau, mon pare brise a été noyé et toute visibilité avec, j'ai senti la voiture riper, je me suis dit : Oh non ! Eh bien non. Je ne me suis pas plantée, j'ai redressé je ne sais pas comment. J'ai attrapé l'avion. A peine installée, j'ai attrapé mes notes – j'en avais très peu contrairement à mon habitude – on ne peut pas tenir un stylo et déguster du foie gras. J'ai fermé les yeux. Y retourner. Y être. Tout est quelque part inscrit dans ta mémoire tampon : c'est ce que m'avait dit un jour un journaliste à qui cette mésaventure était arrivée. OK. Embarquement immédiat pour la mémoire tampon. Je retrouvais beaucoup de choses c'est vrai, mais pas tout, pas la musique de son discours, pas certaines images qui m'avaient ravie – je les poursuivais, je croyais les tenir, certaines surgissaient et je m'exclamais, Ouais celle-là je la tiens, au grand dam de mon voisin que je perturbais dans sa lecture des Echos.

Arrivée chez moi, j'ai tout relu. Il en manquait trop. J'ai pris mon téléphone. Autant sauter tout de suite, savoir si elle pouvait m'aider, pour au moins éviter le ressassement, sauver la nuit. Je lui ai raconté. Elle a été très généreuse. Comme ses livres, ses recettes, son écriture, sa maison. On referait l'interview demain matin au téléphone. Je dormis, on le fit. Et ça marcha. Quelle gratitude.

Septembre 2014. Je téléphone à Marie Rouanet des années après cette interview-sauvetage, après aussi qu'elle a publié ma première fiction en 2001. Une fois l'entretien publié, je lui avais demandé si elle voulait bien lire les

nouvelles que je venais d'écrire. Elle m'avait dit au téléphone : Bien sûr, envoyez, mais je vous préviens Dane, je vous dirai la vérité même si elle n'est pas agréable à entendre ! Elle avait aimé et m'avait proposé d'ouvrir sa collection chez l'éditeur Climats. On s'était un peu chamaillé sur le titre. Elle préférait *Intérieur Nuit*, qui était un texte annexe d'une tonalité très sombre, à mes *Parasols* – qui en fait n'étaient pas tellement plus gais mais cachaient leur chagrin à l'ombre précisément... J'avais choisi sans choisir. Le livre s'appellerait : « *Parasols suivi de Intérieur nuit* »... Je ne pense pas que c'est la raison de son ensevelissement quasi instantané. Mais le fait est que, sortis en juin, mes *Parasols* avaient, à la rentrée, disparu des rares rayons où ils tentaient de se planter ; avant de sombrer définitivement quand Climats, racheté par Flammarion, a pilonné TOUS les exemplaires, 2000 exactement. Il m'en reste un... (J'en ferai le sujet de ma chronique dans *Nouvelles Clés*. Paul Desalmand qui la lira m'enverra son très joli livre *Le Pilon* (Quidam éditeur) qui raconte le sort des cent millions de livres par an finissant avalés et broyés dans une usine, bien planquée en banlieue pour éviter des cortèges d'auteurs au désespoir...)

Après toutes ces années j'appelle donc Marie Rouanet. Elle est toujours aussi piquante et chaleureuse malgré « les douleurs de la vie ». C'est ainsi qu'elle dit dans la carte qui accompagne le cd qu'elle m'envoie ensuite. Je l'écoute : sa voix fraîche, tendre, est un régal. Elle a chanté en public plus souvent qu'à son tour. Militante de la non-violence, contre l'extension du camp du Larzac, dans la bataille anti-nucléaire, et militante de la cause occitane ; elle a composé près de cent chansons, paroles et musique. Je n'ai pas tout lu de Marie. Elle a beaucoup écrit. J'ai envie de tout lire. A

défaut, un des derniers qui, me dit-elle au téléphone, lui tient à cœur : *Murmures pour Jean Hugo*, peintre et arrière-petit-fils de Victor Hugo (Albin Michel, 2013).

Je relis l'interview de 1999. Je suis éblouie. Par l'authenticité jusqu'à la brutalité, la joie intérieure jusqu'à la spiritualité, la sensibilité jusqu'au lyrisme de cette femme. Née à Béziers dans une famille modeste, elle a été élevée dans une école catholique. Elle dénonce plus que fermement les dérives, les dangers, les perversités de l'institution mais, contrairement à moi, ne sombre pas dans une détestation, une allergie catholique et apostolique... Elle m'avait dit « (...) *je suis restée croyante. Je sentais bien qu'il y avait autre chose au-delà de cette pacotille, de ces couillonneries, de ces mensonges.* »

Sacrée bonne femme ! Pour le coup, en voilà une qui justifie pleinement le propos de mon livre, une que j'admire inconditionnellement. Ce mélange de force vive et de poésie, de liesse et de lucidité, son écriture si charnelle et si littéraire pourtant... comme elle est tendre et dure, profonde et drôle, bouleversante et joueuse, joyeuse. Ah oui ! je m'adonne sans réserve à l'exercice d'admiration, si nourrissant. Nourrissante, Marie Rouanet l'est. Son *Petit traité romanesque de cuisine*, déjà cité, l'est à chaque page évidemment puisqu'elle nous livre les recettes de sa cuisine et de sa joie de vivre, son tour de main et de cœur. Dans l'interview, elle disait qu'elle avait depuis l'enfance, toujours rendu grâce, remercié « *L'idée que je recevais des cadeaux démesurés par rapport à mes mérites a toujours existé en moi* » Etonnant non ? Qui dit ça aujourd'hui ? Ah si Christian Bobin. Mais chez cet écrivain, la posture me hérisse vite : le mièvre n'est pas loin. Chez Marie Rouanet, l'ancrage dans le réel, dans le quotidien, la conscience du

paradoxe entre l'infinie beauté du monde et son extrême rudesse coexistent et lui permettent d'éviter toute pusillanimité. A l'opposé du sentiment de béatitude, elle veut toujours y voir clair : c'est même une règle de vie. Par exemple si elle trouve que « *le troupeau de brebis en train de couler sur la colline c'est très beau* », elle n'oublie pas « *qu'elles ont été inséminées et que les poules et les porcs vivent en camp de concentration.* » Dans un superbe portrait paru dans Libération, Jean-Luc Allouche la décrivait brassant « à pleine pâte la splendeur barbare des matières et des chairs, avec une jubilation sarcastique » : « *Je suis entrée avec beaucoup de joie dans la manipulation des poissons, des gibiers ; les petits oiseaux - j'ai un peu honte à le dire -, j'ai aimé les plumer, ma mère ou ma grand-mère, les grandes prêtresses, les lardaient, je savais que ces gestes m'étaient destinés, parce que j'étais une petite fille et qu'un jour j'entrerais dans l'action. Rien ne me rebutait. Quand je suis devenue à mon tour servante de cette messe, je l'ai fait avec un plaisir !* »

Ce sentiment de gratitude ne m'est pas étranger, loin de là. N'est-il pas d'ailleurs de la même famille que celui d'admiration ? De la même façon je suis touchée au vif quand elle parle de la maternité. « *La maternité m'est tombée dessus comme un cataclysme* » m'avait-elle dit. « *J'ai compris qu'il faudrait toujours vivre avec cet amour irréversible.* » Peut-on dire mieux cet esclavage magnifique auquel on ne saurait renoncer. Eh bien si, il faut pourtant y renoncer ! laisser l'enfant s'éloigner, le libérer « *de notre vertu, de notre amour, de nos insomnies, de notre angoisse* ». Le détachement est le thème de son livre *Douze petits mois* – un thème qui me concerne toujours plus quinze ans plus

tard... Se désencombrer dit-elle, s'alléger de tous ces « trop », je crois entendre Christiane Singer.

Arrivée là de ce chapitre, je sens le besoin de retrouver son écriture. Sur une étagère, je vois *Les quatre temps du silence*, je me souviens de cette variation somptueuse sur les saisons, je vois le délicieux *Nous les filles*, et *Qu'a-t-on fait du petit Paul* (réquisitoire contre la fabrication des enfants prodiges). Mais ce sont *les Douze petits mois* que j'ai envie de relire, livre publié en 1998 chez DDB. L'argument : on attribue aux douze jours, ceux entre le 26 décembre et le 6 janvier des vertus divinatoires en matière de climat pour les douze mois à venir. Et si « *non seulement la lumière a cessé de décroître, mais qu'elle avance d'un saut de coq, l'impression reçue de ces jours est celle d'une nuit immobile où l'on cherche en vain les signes de remontée vers la clarté. Il faudra un mois avant qu'on ne l'aperçoive.* » Cela tombe bien : j'écris ces lignes quelques jours avant Noël 2014. En quelques pages, me voilà confrontée au côté le plus rude de Marie Rouanet. Sur le thème du dépouillement qui répond à celui de cette saison dans son jardin, elle commence par se souvenir de la fin de vie de sa mère, se rappelant quand elle mit ses affaires dans un grand sac noir : « *Le dénuement final commence avec la simplification du vêtement. On supprime les collants que parfois aux toilettes on n'a pas le temps de baisser assez vite. On porte alors des chaussettes. On supprime les gaines, le talon des souliers, certaines coiffures trop compliquées, toute l'élégance incommode. Et c'est le corps qui le premier, avant le vouloir, impose le changement. Le corps dans ce qu'il de plus trivial, les excréments, lance un appel. Et l'appel vient d'en bas. Il est souvent trop tard pour opérer soi-même la mise en ordre.* » L'écrivain ne répugne pas à parler des excréments. Sans complaisance. Pour ce

qu'ils sont : *notre incontournable animalité, notre lutte sans fin pour la dignité humaine*. Envers et contre tout ? Parfois le combat est perdu. Grande maladie ou volonté de destruction, comment éviter la déchéance ? Je me souviens au cours du reportage que je fis en 2003 à Auschwitz (pour un livre Albin Michel) de ce que nous raconta une ancienne déportée de ces moments terribles où il fallait se soulager d'une diarrhée, sans aucune intimité. Et aussi du centre d'extermination S21 où on faisait manger leurs excréments aux prisonniers. J'ai toujours pensé que je n'aurais résisté ni à cette abomination ni au froid – le froid, c'est Charlotte Delbo, dans *Aucun de nous ne reviendra*, qui me l'a fait ressentir jusqu'au fond de mes os. Je me souviens aussi d'une autre Marie, celle que j'ai interviewée des heures durant à Massy Palaiseau pour mon livre *Tourments et merveilles en pays khmer*. Marie qui partit sur les routes avec son mari et ses quatre enfants – celui-ci et deux de ses enfants trouvèrent la mort. Elle m'avait dit à plusieurs reprises : On était comme des animaux tu sais Dane.

Je lui en veux un peu ce matin à Marie Rouanet. Ce ne sont pas des pensées confortables qu'elle fait naître en moi. Mais elle est ainsi, avec la même âpreté, la même entêtement, dans la vie et dans la mort. Elle disait à un moment de l'interview où je lui faisais remarquer sa « brutalité » : « *On n'a jamais eu autant de répugnance vis-à-vis des scories du corps. Vous allez aux WC, vous tirez la chasse... et ça sent la lavande ! (...)* La mort, c'est pareil, on l'évacue (...) *Mais moi, je veux tenir les deux, la vie et la mort, sentir l'absolue nécessité de la mort sans laquelle la vie n'est pas.* »

Douze chapitres pour ce livre, un par jour, un thème à chaque fois, mais toujours la même quête : le dénudement, le renoncement. Alléger les autres de nous est le plus difficile

dit-elle, renvoyant une fois encore à la maternité : « *Mes inutiles insomnies, mes angoisses mortelles, mes offres de service, mon utilité sont sans poids et ne me donnent aucun droit. Je comprends quel est le seul allègement vraiment déchirant.* » Dans ces pages, la neige – nous sommes en décembre dans l'Aveyron – est très présente. A les lire, j'ai la nostalgie de ces moments d'éternité où on la regarde tomber : « *La minuscule persévérance de la neige est douce. Le temps passe sans heurts. Il peut paraître immobile, toutefois l'épaisseur montante indique qu'il s'est accumulé.* » « (...) il est tombé une neige inattendue à flocons énormes. Ils faisaient de doux « flocs » sur les pierres et même l'herbe. (...) Derrière nous, il y avait la nappe blanche du repas et devant, la neige. Du blanc au blanc : les ténèbres. Cette écriture n'était pas un signe mais je pouvais la lire comme un signe. J'ai dit : merci. C'est la seule chose que je sache bien faire : rendre grâces. »

Oui, la gratitude est une de ses façons d'être et, à ma mesure, je l'ai dit, je partage cette inclination. Cela me renvoie à la Marie Rouanet, rayonnante, jouissante et réjouissante, à la multiple splendeur de son écriture que j'ai souvent donné à lire, à entendre au CFPJ (Centre de formation et de perfectionnement des journalistes). Dans *Question de style*, j'écrivais : *L'écrivain Marie Rouanet devrait être de lecture obligatoire dans les écoles de journalisme. C'est une amoureuse de la vie, de la nature qu'elle connaît parfaitement, de la cuisine, des hommes. Son écriture est aussi gourmande qu'elle. Personne, je vous l'assure, ne redonne mieux les couleurs, les odeurs, les sons, le ressenti de nos jours. En lisant les extraits qui suivent, soyez attentifs à l'extrême précision des termes et à la force des images – qu'elle va chercher au plus près de ses sensations –*

en convoquant sa sensibilité personnelle, son histoire particulière (par exemple l'imagerie chrétienne). J'en choisis un à propos des haricots en vrac où l'on plonge la main : « Qui ne connaît cette sensation d'une masse qui se referme froide et lourde comme le mercure sur les doigts ? Et cette odeur un peu poussiéreuse et anisée soudain répandue ? »

Je dois dire enfin que ce qui devrait m'exaspérer ou au moins me lasser, à savoir sa foi, me touche, m'émeut. Et même me fait envie ! Parlant, toujours dans *Douze petits mois*, d'une cousine adorée, qu'elle a accompagnée dans un trop long cancer, elle écrit : *« J'espère tellement qu'elle est dans la lumière. Je l'espère les dents serrées et les larmes aux yeux. J'ai peu de foi, je le redis, mais une espérance passionnée (...) »*. C'est ainsi que notre entretien s'était conclu (ou du moins c'est ce que j'avais choisi de mettre en conclusion), avec cette citation qu'elle avait reprise oralement.

Je vois passer par la fenêtre du café où j'écris une vieille femme qui se déplace avec un déambulateur à raison de 50 centimètres par seconde et j'ai du mal avec l'espérance. Dans le dernier chapitre du 6 janvier, Marie Rouanet me donne en quelque sorte raison quand elle raconte avoir conduit une tante à la maison de retraite. Tout le confort et pourtant. *« S'installer ici est le dernier des dénuements. Ces vieux ne sont pas heureux même s'ils ont une meilleure table, un confort accru, des distractions. Ce qu'ils préféreraient c'est tourner dans leur maison, y piétiner longuement pour accomplir ce qu'on leur porte sur un plateau. S'épuiser aux choses indispensables, aller dangereusement jusqu'à l'épicerie, lire sans comprendre leurs relevés de banque, lire indéfiniment les prospectus des remèdes, mettre un temps fou à préparer une soupe, risquer de s'ébouillanter, oublier de*

fermer le gaz, laver vaguement le pipi de la nuit sur les draps (...) que reste-t-il à faire dans la chaleur de serre sinon attendre ? Attendre l'heure du déjeuner, des repas, du goûter, de l'animation, de la prière, l'heure de la mort. »

Et puisque je ne parviens pas à conclure, à finir, j'emprunte ces lignes de nouveau à Jean-Luc Allouche (25 août 1997) : « *Marie Rouanet est restée telle que sa grand-mère la regardait : Voilà le soleil !* », *lançait-elle à son adresse.* » « Elle ne voyait que ma partie lumineuse » dit Marie.

Fragments

Brigitte Fossey

Son arrivée théâtrale, avec en décor les frondaisons du jardin du Luxembourg, m'avait électrisée. J'ai plus d'une fois raconté à mes étudiants de l'Ecole du journalisme cette apparition éblouissante d'une Brigitte Fossey de légende. Je suis à la brasserie Edmond Rostand. Je l'attends. C'est le printemps de l'an 2000. Il pleut à grosses gouttes. Soudain elle surgit. En ciré noir ceinturé, auréolée par la masse lumineuse de ses cheveux. L'averse a cessé. Derrière elle s'affiche un arc-en-ciel. Fallait le faire non ? Elle le fit. Du coup l'entretien fut dans la même tonalité. Etincelant.

J'ai le souvenir d'avoir soigneusement évité de lui parler de la petite fille de *Jeux interdits* – elle avait cinq ans dans le film de René Clément et je sais qu'elle n'en peut plus. Et de ne pas avoir non plus évoqué *La Boum*. Ni *Le grand Meaulnes* : là j'ai eu tort. Avant que je puisse, entrer dans le vif du sujet – elle ! – je suis assailli de questions, mon âge ? mes origines ? (nous avons les mêmes). Je jette un œil, de temps en temps, comme d'habitude, à ma montre et à l'enregistrement, elle me rassure : ça marche, c'est rouge !

Un voisin de table nous interrompt pour lui donner je ne sais plus quoi, un bout de poème je crois : c'est le fils d'un gars qui a tourné avec elle dans *Le Château des oliviers*, la fameuse série télé à succès. L'aparté est resté très flou dans ma mémoire : bien que très amicale avec lui, elle n'interrompt quasi pas son récit car cette fois c'est parti : ça court, ça rebondit, ça dévie, ça dérive, une rivière, une cascade de mots, d'images. Je retrouve le charme mutin, la spontanéité de la comédienne : « *Pour moi, le bonheur c'est le secret, l'intimité, la liberté de ne pas dire, de penser gratuitement sans devoir en rendre compte, d'aimer les gens que j'aime, à l'ombre. C'est le silence.* » ; je découvre une femme de lettres, une grandeoureuse de poésie : « *Quand je ne sais plus où aller, quand je ne sais plus quoi penser, je file dans un recueil de poèmes.* » Elle me raconte avec gourmandise un tournage inoubliable, *Les fausses confidences*, de Marivaux, réalisé par Daniel Mossmann en 1984 : « *Une communion permanente, comme au théâtre.* » Je l'interroge plus avant sur ce théâtre qu'on peut parfois qualifier, dit-elle, d'aventure spirituelle : « *On est comme des marins qui vont découvrir une terre, l'œuvre de l'auteur, et on ne sait pas s'il va y avoir une mer houleuse... on peut louper la terre promise!* » On est dans une espèce d'étonnement permanent, ajoute-t-elle, essayant de redécouvrir un texte à chaque instant : « *c'est un très grand métier à cause de ça...* » Elle s'emballe, elle a des accents à la Lucchini, elle est sur scène : vibrante, outrancière et totalement sincère. Je bois du petit lait.

Elle donne dans les jours qui viennent un spectacle « *Paroles de Prévert* » avec Catherine Arditi, mis en scène par Robert Fortune, et m'y invite. L'ami Prévert, dit-elle, qu'elle aime pour sa simplicité, sa fraternité. L'amitié est

essentielle dans sa vie : « *mes amis que j'ai près de moi tenus et que je tiendrai toujours près de moi et parfois je m'en veux beaucoup de ne pas les voir plus souvent.* » Entre temps nous avons parlé de son enfance, qui ressemble un peu à la mienne, irriguée de liberté sur les grandes plages du nord : « *Quand on investissait une plage avec mes parents, c'était pas un petit carré de sable, c'était TOUTE la plage ! D'un mouvement de rocher qui se jetait dans la mer à un autre mouvement, on faisait une VILLE entière, on ne faisait pas des pâtés, on était des architectes ; et quand on allait dans une forêt, c'était TOUTE la forêt qu'on investissait.* » Elle conclut les larmes aux yeux : « *J'étais heureuse. Quand j'y pense, maintenant encore j'ai envie de pleurer.* » Puis le thème de la maternité arrive naturellement : elle cite ou plutôt elle récite *Le Prophète* de Khalil Gibran avec une voix habitée, aux inflexions presque cruelles : « *Vos enfants ne sont pas vos enfants, vous êtes l'arc et ils sont la flèche...* » Et commente : « *Il faut veiller sur l'enfant mais ne jamais considérer qu'il vous appartient – cette contradiction est le secret de leur liberté.* » Elle a une fille comédienne, me dit-elle, et elle m'encourage vivement à amener à cette soirée Prévert ma fille à moi qu'elle a envie de connaître ! Je m'y engage persuadée que je n'aurai aucun mal à convaincre mon ado de m'accompagner. Eh bien si, l'ado, une soirée Brigitte Fossey, ça la barbe. J'y vais donc avec Charlotte, une amie, elle-même comédienne à ses heures. A la fin du spectacle nous attendons la vedette dans le foyer. Elle arrive, vient vers moi, jette un coup d'œil glacial à Charlotte et me demande : Où est votre fille ? J'explique que celle-ci était prise. Son visage se ferme : C'est dommage, très dommage – elle le répète plusieurs fois, me dit quelques mots convenus et s'éloigne de nous. Je suis interdite.

Pourquoi une telle déception ? une telle réaction ? Je ne le saurai jamais bien sûr, et cela ternit un peu le souvenir irisé de notre rencontre. Ce qui ne m'empêchera pas d'écrire l'article avec beaucoup de ferveur, de le commencer avec « l'apparition » et de m'en servir tant et plus. Je l'ai dit et redit aux jeunes journalistes : une entrée dans un papier c'est comme une entrée au théâtre, ça se travaille jeunes gens ! Malgré les années et la répétition, l'image ne vieillit pas, ne fait pas cliché – je ressens la même émotion à chaque narration. Et j'ai encore le souvenir du sourire éclatant de Brigitte Fossey, un peu carnassier, entre la canaille et l'enfant...

Anny Duperey

Etonnamment semblable à celle de Brigitte Fossey fut ma rencontre avec une des actrices préférées des Français. Je suis installée dans un bistro de la rue Daguerre qu'elle a elle-même choisi. J'ai lu les six livres qu'elle a écrits, estomaquée par la qualité de son écriture et la violence de son histoire personnelle : celle d'une petite fille de huit ans qui, se réveillant, trouvent ses parents asphyxiés. J'ai hâte qu'elle arrive. Je n'attends pas très longtemps, elle entre d'un pas vif dans le café, un turban violet sur ses cheveux courts, un imper mastic ceinturé, des boucles d'oreille qui se balancent, un immense cabas au bout du bras. Elle me demande avec un beau sourire si elle peut aller cinq minutes acheter des légumes aux étals de la rue qui vont bientôt fermer. Je la trouve un tantinet gonflée, mais en même temps ça me détend ce répit. J'acquiesce. Je jette un œil à mes notes, à mes questions. J'ouvre une fois de plus *Le voile noir* publié il y a douze ans en 1992 et qui raconte le drame qu'elle a vécu ; le récit m'a infiniment touchée, comme la

suite de ses ouvrages témoignant d'une exceptionnelle ténacité à être heureuse. Mais la voilà déjà : du cabas sortent des fanes de carottes à moins que ce ne soit des poireaux. Elle s'assoit et s'excuse. Je ris. Ce prologue va nous faciliter le travail, je le sens. Ah ! encore un petit contre temps : finalement elle préfère qu'on s'installe dehors. D'accord ! Après tout ça j'ai la sensation d'être avec une amie...

Nous sommes accoudées à la table, penchées l'une vers l'autre, je suis vite en empathie absolue, j'oublie même que mon magnéto enregistre autant la voix de la comédienne que les bruits de la ville et que le décryptage sera coton : elle raconte au moins aussi bien qu'elle écrit, elle est nature, drôle, intelligente, émouvante. Cela n'en finit pas et je ne fais rien pour l'interrompre. Je me régale. Transfert et contre-transfert fonctionnent à fond. Et il y a en moi quelque chose de l'ordre d'un émerveillement enfantin d'être avec la si populaire Anny Duperey, celle d'*Une famille formidable* ou d'*Un éléphant ça trompe énormément*, comme avec une vieille connaissance très chère. La bande tourne, elle parle, j'écoute, je relance, elle redémarre au quart de tour. Elle explique l'horrible sentiment de culpabilité – elle dormait à côté de ses parents et elle ne les a pas sauvés ; raconte sa délivrance quand elle apprend grâce à la réaction d'un lecteur anesthésiste qu'elle était elle-même en partie asphyxiée ; s'attarde sur sa tendresse pour les hommes qu'elle juge moins brutaux que les femmes -- elle était mariée au fragile Bernard Giraudeau – et son action militante au sein de SOS Papa mais aussi de SOS Village d'enfants pour que ne se reproduise pas ce qu'elle a connu : une fratrie séparée. Et je craque complètement quand elle s'énerve : « *Avec cette horrible mort qui nous attend, on devrait passer son temps à se jeter les uns dans les*

bras des autres pour se consoler, se rassurer ! On a tous le même sort qui nous pend au nez et on se tape sur la gueule. Cela me dépasse ! »

Vient pourtant un moment où je sens que je patine, ma capacité d'absorption s'amenuise, je n'ai pas chaud, je suis vidée tout à coup, j'ai engrangé ce qu'il me faut : il est temps d'y aller. Je la remercie avec chaleur de sa confiance. Elle paraît ravie. Elle l'est et me dit sans ambages : On ne va pas se quitter comme ça ! Et je m'entends lui répondre : Ben si... Pourquoi est-ce que je coupe net le fil d'une amitié peut-être naissante, en tout cas la magie d'un moment si intense ? Je ne sais pas (quoique j'ai quelques idées qui seraient hors sujet). Bref, c'est le cas de le dire, je rassemble mes affaires, la remercie à nouveau – Je vous envoie l'interview dans les huit jours – et je tourne les talons la laissant atablée et visiblement désemparée.

Elle ne touchera pas un mot au texte de l'entretien que je lui fais parvenir. Quelques semaines plus tard, après la parution, je lui écris pour lui demander de lire je ne sais plus lequel de mes manuscrits. Fin de non recevoir plutôt sèche. Je ne l'ai sans doute pas volé.

Comme avec Brigitte Fossey, il y a avec Anny Duperey quelque chose de loupé, de frustrant. Je garde le regret de ces trop brèves rencontres avec deux femmes de mon âge, douées pour le bonheur, engagées socialement, viscéralement attachées, malgré leur métier, à une vie tribale en famille, trouvant dans la communion avec la nature la guérison et la plénitude. Deux femmes formidables.

Bernard Ollivier.

C'est presque automatique, quand je sors du métro place Saint-Michel, le café qui fait l'angle avec le quai à côté

de Gibert Jeune, me rappelle ma rencontre avec Bernard Ollivier, le marcheur, pour le magazine *Psychologies*. Se retrouvant brutalement veuf et au chômage, ce journaliste avait décidé de partir faire le chemin de Saint-Jacques « *pour se trouver, pour faire un pied de nez à la vieillesse. Pour savoir ce qui compte vraiment.* » Il y trouve tout ça mais surtout une telle jouissance qu'il décide de repartir, cette fois sur la mythique route de la soie. Quand nous nous rencontrons, il est à quelques jours de son quatrième départ. « *Bientôt, vers le 15 juillet 2002, j'aurais bouclé les 12 000 kilomètres à pied !* ». Il n'en revient pas lui-même. Je l'écoute, je suis avec lui sous un soleil assassin, d'Istanbul en Turquie à Xi'An en Chine, en passant par l'Iran, le Turkménistan, l'Ouzbékistan, le Tadjikistan, à travers déserts et montagnes, sur des pistes défoncées, des chemins hasardeux. Quatre étapes de trois ou quatre mois chacune. Je l'écoute sous hypnose, moi la marcheuse de Bois le Roy avec quelques faits d'armes dans l'Aubrac... – et j'avais même réussi à m'y perdre dans les champs avec pour seul repère à l'horizon un superbe buron, comme j'avais paniqué, comme j'avais eu peur ! Et lui a-t-il jamais peur ? Oh oui ! me dit-il. En particulier de tout ce qui rampe, pique ou empoisonne... Dans l'un des trois volumes superbement écrits de *La longue marche* (Phébus), il raconte les moments où il craque : « *Je suis trop petit, trop fragile, trop faible pour affronter cette route titanesque.* » Mais arrête ! a-t-on envie de lui crier quand des molosses l'attaquent, quand il a soif, quand il est épuisé, quand la dysenterie lui tord les boyaux. Mais non. il repart et la jubilation est bientôt au rendez-vous. Sauf que là précisément, dans ce bistro avec moi, et comme je m'extasie de sa sérénité à quelques jours du départ, il m'avoue son appréhension et soupire, accablé et

rieur : Mais pourquoi je me mets dans des trucs pareils ? Il ne sait pas renoncer... trop curieux, trop gourmand. Et il sait que ce n'est qu'un passage. Je me sens en terrain connu. Quelques temps plus tard, quand une vieille angoisse me tenaillera soudain à peu de jours de mon premier voyage long et seule, en Inde du sud, je me souviendrai de Bernard Ollivier me disant : « *Je sais maintenant à quel point nous sommes fragiles. Mais repousser ses limites donne confiance en soi.* »

La vente de ses livres lui a permis de créer une association *Seuil* avec pour objectif la réinsertion par la marche de jeunes délinquants : près de 2000 kilomètres en trois mois. Et ça marche... « *Les ados qui vont en prison récidivent à 85 % dans l'année, nous on réussit à 85 % et on coûte 10 fois moins.* » se réjouissait l'écrivain-marcheur dans une jolie interview sur le site terreeco.net. « *Quand ils reviennent, personne ne les reconnaît. C'est miraculeux. Y'en a un qui m'a dit : "Je suis parti, j'étais un blaireau. Je suis revenu, un héros (...). C'est très proche de ce que j'ai vécu. Avec la marche, j'ai retrouvé des raisons de vivre et je suis revenu avec un projet d'association qui a changé ma vie. Sinon je ferais quoi ? J'attendrais l'heure des Chiffres et des Lettres ? Je ferais des crêpes pour la Chandeleur ? Je trierais les 3 722 cassettes de ma bibliothèque ?* » Sa dernière idée me fait gamberger : sillonner la piste de Santa Fé qui relie le Missouri au Nouveau-Mexique, 6000 kms...

Marcel Gauchet

En février 2000, *L'Actualité des religions* prépare un dossier sur la psychanalyse, assez malmenée à l'époque. Je suis gratifiée de l'interview de Marcel Gauchet. Je me sens

tétanisée par la stature intellectuelle du bonhomme. Je pose la demande. Il dit oui, il me recevra dans son bureau chez Gallimard où il anime la revue *Débat*, ce qui achève de m'impressionner. Heureusement le thème « Pour ou contre la psychanalyse » me redonne confiance : je suis à l'époque sur le divan et ce depuis dix ans. Et je me demande parfois ce que je serais devenue sans Sigmund.

Je me sens tout de suite à l'aise quand le philosophe dégingandé m'accueille avec gentillesse et simplicité – ce sont souvent deux qualités proportionnelles à la compétence. Nous sommes dans le sujet tout de suite car je crains qu'il n'ait peu de temps. S'il en a peu, il le prend. Et c'est passionnant. L'évaluant plutôt contre la discipline freudienne, je le branche sur la perte de vitesse annoncée de celle-ci. Ah mais ce n'est pas si simple, dit-il, ce qui est en déclin c'est la théorie qui bafouille lamentablement : « *On n'a plus que de la récitation scolaire, en général avachie, des textes fondateurs...* » Et de plus il y a le fiasco face aux états les plus graves (les psychoses, les états limites). Mais, assure-t-il, personne ne peut contester l'importance de la psychanalyse. Cela affirmé, il a une façon de la réduire à pas grand chose à savoir de la « communication empathique » à l'instar de toutes les autres thérapies brèves. Et, selon lui, comme les autres, elle serait efficace à 30 % alors qu'Elizabeth Rudinesco, qu'il ne ménage pas, parle de 80 % de réussite. Quand je lui dis : Six mois de thérapie courte et six ans d'analyse c'est kif kif ! il botte en touche : « *Je n'en sais rien mais ça me paraît correspondre à ce que je vois* » Le grand hic reste selon lui l'incapacité de changer : les gens sont enlisés dans des scénarios qui parasitent leur existence et on ne connaît pas les ressorts du processus de changement. Il cite François Roustang, sorte de

psychanalyste défroqué qui s'est engagé dans la voie de l'hypnose. Je lirai plus tard, grâce à cet entretien, *La fin de la plainte* qui sera un livre très important pour moi. Et bien sûr il bémolise sa reconnaissance de l'apport de la psychanalyse, « *qui introduit des outils d'une profondeur incomparable de compréhension de ce qui fait qu'on est soi* », en soulignant les dommages collatéraux : une aliénation, une addiction ou bien un narcissisme total et revendiqué à l'égard de ses symptômes... A la fin de l'entretien quand il avance qu'une partie des psychanalystes se sont réfugiés dans cette pratique pour éviter de regarder en eux-mêmes, je me lâche et lui déclare que l'argument est tiré par les cheveux. Il n'en démord pas et m'affirme qu'une partie des psychanalystes savent très bien qu'une autre partie de leurs collègues sont des malades mentaux... » On se quitte très bons amis !

Quand je relis mes notes aujourd'hui et ce que j'en ai tiré, je m'épate... Une somme énorme de boulot pour un papier relativement bref, mais qui se tient. Bien qu'il parle très vite – c'est une pensée vive et construite qui déboule – je lui suis reconnaissante d'avoir été aussi clair et attentif à ce que je comprenne bien.

Bernie Glassman

Je n'étais pas emballée à l'idée de cette interview de Bernie Glassman qui avait créé l'Ordre zen des Peacemakers. Trop tard après une rude journée. Et puis les entretiens au bistro le soir... D'autant qu'il venait avec un ami pour la traduction. Interprète et décibels : redoutable cocktail. J'avais tenté d'y échapper. En vain, c'était une idée fixe de mon rédacteur en chef – or le dit Bernie n'était que cet unique soir-là à Paris. Pourtant, tout en marchant vers le café dans le Marais où nous devons nous rencontrer, je commençais à

me brancher sur mon sujet, me demandant quelle tête pouvait avoir un business-moine américain capable de générer des activités sociales qui rapportent près de quatre millions de dollars par an et d'organiser des retraites de rue pour partager quelques jours de la vie de SDF...

Je pousse la porte du bistro. Il me fait signe. Ni bonze ni gourou, il a tout simplement une bonne tête : assez corpulent, haut du crâne rasé et cheveux en catogan, le tout sans ostentation. Il parle tranquillement. Je comprends presque tout. Mes réticences sont vite balayées : l'homme est passionnant. Juif, bouddhiste, ingénieur dans l'aéronautique, docteur en mathématiques, la construction de la paix est devenue son activité essentielle, « *faire la paix à l'intérieur, en soi, et à l'extérieur, dans son quartier et dans le monde entier* » pour « *réaliser la plénitude* ». Au-delà des mots, les actes sont là : endosser pour quelques jours le costume des exclus, emmener à Auschwitz des groupes de gens venus de tous les horizons et de toutes les religions pour prier dans toutes les langues et selon tous les rites jusqu'à ce qu'ils « *se comprennent et se retrouvent dans la même douleur : de l'amour avait surgi d'Auschwitz et de Birkenau.* »

Lui-même se qualifie de visionnaire. Il en a effectivement les intuitions et sans doute les excès. Mais sa conviction que nous pouvons tous agir sur nous-mêmes d'abord et ensuite sur tous les autres, tout de suite à notre échelle, avec les ingrédients dont nous disposons (il prend la métaphore d'un bon repas goupillé avec les restes du frigo) « *pour vivre une vie dépourvue de peur* », donne envie d'adhérer. Il pourrait facilement agacer. Eh bien non : son côté paisible séduit, donne envie de le croire. Quand il parle du bouddhisme zen, je la ramène : « J'ai fait cinq fois la méditation zazen après un reportage, c'est mieux que

rien ! » Il m'interrompt doucement : « Moi j'aime bien rien ! » ce qui, allez savoir pourquoi, me ravit. Vers la fin de l'entretien (ce n'est pas un privilège qu'il m'octroie, j'apprendrai qu'il le fait très souvent mais qu'importe), il sort de sa poche un nez de clown et l'enfile. Il veut que j'essaye. Je me défends : Non ! j'ai un rhume. Il insiste. J'enlève mes lunettes (un nez et des binocles c'est trop pour mon ego), chausse la chose et l'enlève aussitôt. Sur l'autodérision, j'ai encore du boulot... En descendant la rue du Temple, toute fatigue envolée, je suis heureuse de faire ce métier.

**Gérard Potier, Praline Gay Para, Murielle Bloch,
Mimi Barthelemy, Henri Gougaud**

Le magazine *La Vie* m'avait proposé un mois de reportage l'été 1996, dans toute la France, à écouter des contes au bord de lacs, sous des arbres, dans des granges – pain bénit pour une qui démarre dans la pige. J'avais programmé les rencontres et mon itinéraire et je suis partie, très motivée, sur nationales et départementales. La vérité m'oblige à dire aujourd'hui que si j'ai pris bien du plaisir avec les conteurs en tête à tête, je me suis terriblement ennuyée sans me l'avouer aux séances de racontage. Pourtant quel talent déployé pour parvenir à donner du relief à ces histoires lénifiantes, souvent en queue de poisson, souvent sans aucun sens – pour moi en tout cas. Et tout le temps pareil... C'est ce que je viens d'écrire spontanément et puis je relis mon article de l'époque et j'en conclus que, vingt ans après, sans doute j'exagère. Ce que j'ai retranscrit des propos éblouissants de Bruno de la Salle (*Le conteur amoureux*, Casterman) ou ce qu'écrit l'autre Bruno, Bettelheim, dans son non moins éblouissant

Psychoanalyse des contes de fées, me séduisent. Certes. Mais à la réflexion, la raison en est que mon besoin de comprendre est satisfait avec ces deux spécialistes : ils me donnent des clés, des analyses, décryptent, prolongent, extrapolent. Tout en affirmant que le sens du conte est informulable : sa réception ne passe pas par l'intelligence, on le reçoit avec tout le corps... Mais précisément, si ça marche pour moi avec la musique, Dieu merci ! ça ne marche pas pour moi avec les contes. Dieu merci bis, cet été-là il y a donc les conteurs et nos rencontres après le spectacle. Gérard Potier est celui dont l'univers m'est le plus ouvert, c'est un pseudo conteur, un vrai et grand raconteur, un Doisneau des mots : son *Bord de mer*, le père au volant, les cheveux collés par l'eau de Cologne, les bouées chambre à air, réveillent en moi la délectable nostalgie des plages du nord de mon enfance ; Praline Gay Para originaire du Liban, et Murielle Bloch sont toutes deux d'une séduction irrésistibles : elles font feu de tout bois et de toute culture, elles sont porteuses de l'universalité des contes. De cela je suis convaincue : quelques années auparavant, j'ai récolté dans les maternelles de la très cosmopolite Epinay-sur-Seine, dans le 9-3, des comptines du monde entier étonnamment similaires (sans réussir à vendre mon travail à un éditeur).

Mon souvenir le plus précis et sans doute le plus lumineux de cet été de conteries, est très visuel, une toile de Gauguin... Mimi Barthelemy la haïtienne, assise en tailleur devant sa petite maison parisienne, chatoyante de couleurs, la voix chaude, le verbe exotique. Elle me raconte rien qu'à moi, ça change tout ! une histoire de son île qui m'a inspirée et jamais quittée. Ce n'est qu'en rédigeant ces lignes que j'en retrouve l'origine. Voilà... Une très grosse mère demande à son fils plutôt malingre de la porter sur son dos pour faire le

tour d'un immense ravin et finit par mourir sur le dos du fils. Celui-ci n'est pas pour autant déchargé du poids maternel : il va porter le cercueil de sa mère. « *Papa Bon Dieu, très agacé, ne le supporte pas et le condamne à errer sur la lune pour l'éternité avec son fardeau ! C'est un conte d'avertissement* », conclut Mimi Barthelemy.

Encore dans l'illusion d'adorer les contes et après avoir interviewé Henri Gougaud pour son objectivement superbe *Livre des amours* (des contes de l'envie d'elle et du désir de lui), je me persuade que je peux moi aussi en écrire, des contes. Ainsi fais-je sur le thème de la nourriture. Je m'immerge dans les légendes sur le miel, le lait, le raisin... La partie documentation est très excitante. Je commence à écrire. Je me souviens d'un texte que j'intitule « La fille folle de miel », inspiré par Claude Lévi-Strauss – je ne doute de rien ! Gougaud m'avait promis de lire ma production. Il le fait et m'informe, plutôt navré, que ce n'est pas très bon. Il a raison. Je n'aime définitivement pas les contes. Je suis d'ailleurs incapable d'en dire un seul à mes petits enfants. Des histoires oui, des contes non...

Gérard Depardieu.

J'étais responsable du journal de la ville d'Epinay – sur – Seine. Les bureaux étaient à côté des fameux studios Eclair où se tournaient encore pas mal de films. Depardieu était là pour *Les anges gardiens* avec Christian Clavier. Je demande à suivre deux heures de tournage. Accordé. On me cale dans un coin, j'ouvre grand mes yeux et les oreilles, c'est la première fois que je suis sur un tournage. Je ne m'ennuie pas : Depardieu est drôle, bon enfant, truculent, comme on s'y attend. Je ne m'ennuie pas mais évidemment, très vite,

j'ai envie de l'interviewer. Soyons clair : je suis à l'époque amoureuse de celui qui fut le complice de Patrick Dewaere, dont je fus aussi amoureuse. A la pause, l'acteur sort dans la cour des studios. Je le suis de loin. Il s'allonge à même le sol et allume une clope. Il ferme les yeux en fumant, au soleil. Je m'approche. Et direct : « Gérard Depardieu, je voudrais vous interviewer pour le journal d'Epinay. » Il est sympa, me dit : Oui revenez demain matin ici à la même heure. Ainsi ferai-je. Ainsi que le lendemain et le surlendemain. Je ne le reverrai jamais. Je recycle et sublime ma frustration en le mettant dans un roman où l'héroïne rêve qu'elle le rencontre accoudé au bastingage d'un bateau grec. Il lui prend la main sans la regarder : c'est jouissif !

Claude Sautet

Aux studios Eclair, j'interviewe aussi Claude Sautet pour le même journal d'Epinay. Il tourne *Un cœur en hiver* (1992). Il me reçoit dans le car aménagé et garé dans la cour et m'invite à manger un morceau avec lui. Il est d'une courtoisie infinie et me traite comme si j'étais Michel Ciment de *Positif*. Je n'ai plus aucune trace écrite de l'interview. Je me souviens simplement que ce fut un moment de grâce pour moi et qu'il m'a surtout parlé de Romy Schneider. Et de sa nuque dont il était fou quand elle relevait ses cheveux. Je l'ai raconté des dizaines de fois à mes étudiants au CFPJ et je leur citais aussi le délicieux passage sur les nuques des femmes dans le *Dictionnaire amoureux des menus plaisirs* de Alain Schifre.

Agnès Varda

C'est également pour le journal d'Epinay que je sollicite

Agnès Varda, mais je la rencontre chez elle, rue Daguerre. Plus de trace de l'interview, plus de souvenirs du contenu. Seule subsiste la mémoire de son intelligence et de sa bienveillance. Idem, elle me traite comme si j'étais Danièle Heymann du Monde – les grands se conduisent rarement de petite façon. Je la croiserai, il y a deux ou trois ans, attendant un taxi devant le *Zimmer* à Chatelet. Je lui parle. Elle ne se rappelle évidemment pas de l'interview mais se montre charmante. Le taxi arrive. Autre souvenir tout récent, à Sète en février 2015, pendant la rédaction de ce livre, je découvre avec un ami, un jour de grand vent, le quartier de *La pointe courte* sans faire le lien avec la réalisatrice. Froid de loup, filets à sécher, maisons du Facteur Cheval, charme kitsch. Le mistral (ou un autre vent ?) est glacial, on trouve l'unique café, on entre, tabourets de bar roses, douce chaleur, vue sur le canal de Sète brassé par la tempête. Le soleil décline. Il y a des photos sur les murs. On s'approche... Mais c'est Agnès Varda pendant le tournage de... *La pointe courte* ! un film de 1955 avec Philippe Noiret et Sylvia Montfort. Moment très cool avec petit ballon de Picpoul.

Catherine Lemaire

Vingt feuillets dactylographiés, pas un de moins, que je dévore quinze ans après l'interview. Notre rencontre avait été très longue et malgré le fait que mon article ne devait pas dépasser deux pages du journal (dans le cadre d'un dossier sur l'au-delà), j'avais retranscrit toute la bande, tant Catherine Lemaire m'avait fascinée, séduite, touchée aussi en me faisant entrer dans un univers parallèle, celui des voyages en esprit. Elle avait écrit, entre autres, un livre intitulé *Rêves éveillés* et ce qui donnait du poids à ses propos

était la double lecture qu'elle faisait de ses expériences : onirique et scientifique – elle est au départ primatologue.

A l'origine de ces voyages hors du corps, ces rêves éveillés, – ils dureront deux ans – l'obsession de retrouver son amour disparu en 1978. Elle explique pourquoi à l'époque elle y a cru : la beauté de ces voyages, leur sensualité – « *Je fais du rase-motte sur les pages, je suis dans les couleurs, les parfums, je nage en pleine mer* – cela se rapproche ajoute-t-elle des grands rêves à la jungienne. Les états de conscience modifiés, c'est fantastique, explique-t-elle en substance, tant qu'on garde le contrôle, et puis à force c'est le dérapage. Catherine Lemaire connaît la « kundalini » ce serpent lové dans le sacrum qui ouvre le chakra du cœur, de la conscience, et provoque la fusion avec l'univers. Elle finit par en avoir toutes les deux minutes comme un coup de couteau... Elle se fait hospitaliser. En vain. Elle mettra dix ans à retrouver la maîtrise entière d'elle-même. Selon elle, vivre des crises mystiques, des crises d'épilepsie, rencontrer des ovnis, être sous anesthésie, dans le coma ou le rêve éveillé, c'est la même chose. Elle souligne, avec un sourire ravi, la puissance fantasmatique, la puissance du désir et en même temps à quel point c'est dangereux : « *Il est plus facile d'ouvrir les portes de l'inconscient que de les fermer* » m'avait-elle dit. Elle estimait qu'on ferait bien d'enseigner à tout le monde la méditation, l'auto-hypnose. Je me souviens qu'elle avait beaucoup parlé de la lumière, celle qu'on voit au bout du tunnel dans toutes les hallucinations, celle qui baignait ses « voyages » et qu'elle a retrouvé plus tard certains matins d'automne à La Rochelle, ou en Provence, celle de la neige qu'elle m'avait dit aimer tant.

J'avais écrit au début de la transcription de la bande : sacré sourire, belle poignée de main, toute fine, pétrie de vie, fumant des gitanes avec un fume-cigarette, me proposant

un petit nescafé, voix rauque et sensuelle. Sensuelle, elle se revendique telle et passionnée en même temps que révoltée par notre époque. Regardant par sa fenêtre la rue de Rivoli, elle s'exclame : les gens sont des morts-vivants, je prends le métro, je les vois fatigués trainant leur vie. La sérénité, si c'est ça qu'on me propose, j'en ai rien à foutre ! » Presque les mêmes mots que ceux de Philippe Sollers ou de Viviane Forrester. Je prends rarement le métro sans y penser.

Sur le comment mourir, elle m'avait aussi bouleversée et, relisant l'interview publiée, je constate que je n'avais pas eu la place d'aborder ce sujet. Je reprends le texte de la bande. Je vois que je lui ai parlé d'Aldous Huxley qui a écrit un texte que je ne retrouve pas sur la mort de sa femme (ou est-ce une fiction ?) qu'il accompagne et qui rejoignait me semble-t-il ce que Catherine Lemaire m'avait dit : « *Une belle mort c'est quand le contenu de la psychose finale est agréable. On ne devrait jamais mourir seul.* » Et elle avait continué : « *Je me souviens de Jean buvant à l'hôpital des jus d'orange pressée. C'était un moment philosophique cette orange pressée, l'hostie à côté c'était rien. C'était ça son religieux, son sacré,* insiste-t-elle. Etre dans la fusion, dans l'illusion, être dans l'atemporalité, elle m'avait parlé encore longuement sur ces thèmes. Je sentais que je vivais un moment exceptionnel. Il était resté dans un coin de ma tête mais je n'allais jamais y voir. Parfois je croisais son livre sur mes étagères et j'oubliais. Je retrouve aujourd'hui l'intensité de cet entretien. Sur la bande, je m'arrête sur cette phrase qui rejoint ce que m'a dit Jean Daniel : « *Je suis en atemporalité quand j'admire quelque chose ou quelqu'un. Je suis dans un éternel présent. Je me fous de l'éternité. Ce qui m'intéresse c'est de pouvoir suspendre le temps et dans ce cas-là mes morts et moi-même – mes morts c'est-à-dire ma mémoire – sont atemporels.* »

Annie Leclerc.

Son *Parole de femmes* en 1974 m'avait éblouie, nourrie, libérée. *Epousailles* pareillement. Pourquoi ? Parce qu'elle incarnait un féminisme qui laissait toute sa place au féminin. Il y avait eu aussi *Au feu du jour* qui racontait son arrêt du tabac, un des livres de renoncement les plus sensuels que j'ai lus. C'est donc avec enthousiasme que j'avais accepté l'interview qu'on me proposait sur les ateliers d'écriture qu'elle menait dans les prisons. J'ai oublié le quartier de Paris où elle habitait, mais je me souviens d'un très petit appartement haut niché dans un immeuble. Je me souviens qu'elle m'a paru très frêle dans son grand pull rouge, je me souviens de sa grande gentillesse, et surtout de la haute tenue de ses propos (voilà une interview qui ne me demanderait pas un gros travail de réécriture).

A relire mes notes et l'interview, je me dis qu'il est grand temps de faire entrer des Annie Leclerc dans les prisons et d'abord dans les écoles. Ecrire, disait-elle, dénoue la violence puisque dans celle-ci il y a toujours une forme d'obscurité, d'aveuglement : de la non-pensée. Elle, enseignante en philosophie, s'emploiera donc à faire écrire les détenus non pas, comme elle l'avait imaginé, sur la mer, le ciel, l'amour, les îles lointaines... non pas ce trip d'évasion qui les habite et qui est, m'avait-elle expliqué, très destructeur, mais sur ce qui les touche de la façon la plus intime : la douleur, l'enfance... Jusqu'à ce qu'ils ne se sentent plus réduits à leur crime (d'ailleurs elle refuse de savoir ce qui les a conduits en prison), que se produise une conversion de l'image qu'ils ont d'eux mêmes. Elle m'avait dit qu'elle ferait un livre de ces quinze années d'atelier d'écriture en prison. Ainsi fut fait avec *L'enfant, le prisonnier*.

Dans une très belle interview accordée à Mona Cholet (site *Périphéries*), elle dit : « *La prison réitère, pousse à leur paroxysme tous les enfermements d'enfance. Elle concrétise sur le mode du cauchemar toutes les vieilles oppressions, humiliations, impuissances archaïques. C'est la même chose qui recommence ; en pire. En béton, en radical. Confirmation inexorable de ce qu'on savait d'avance. La prison accule l'incarcéré à ses vieilles stratégies de survie, de passage en force, de violence et d'aveuglement.* » Annie Leclerc a sa place sur la table de chevet de Christiane Taubira...

Elle n'a pas sa place par contre dans la mouvance *Théorie du genre* (mais si ! elle existe cette théorie malgré la dénégation permanente). Annie Leclerc prônait, je l'ai dit, tout ce qui s'attache spécifiquement au féminin. Je cite Mona Cholet : Annie Leclerc définit rétrospectivement *Parole de femme* comme « *un travail pour saper la déconsidération, le mépris, le désamour de tout ce qui s'attache au féminin* » – un désamour partagé tant par les femmes que par les hommes. Ainsi, pour une Simone de Beauvoir – dont Annie Leclerc fut proche avant d'être exclue du cercle à la publication de *Paroles de femmes* – le corps féminin représentait un objet de dégoût, un esclavage à fuir autant que possible. « Et la journaliste de rappeler cette phrase du Castor, relevée par Nancy Huston : « *La femme est succion, ventouse, humeuse, elle est poix et glu, un appel immobile, insinuant et visqueux.* »

Nancy Huston et Annie Leclerc ont toutes les deux, poursuit Mona Cholet, « *une capacité à embrasser la vie, à l'aimer pour elle-même, pour ce qu'elle offre, au ras du quotidien (...)* Et ces femmes-là, ajoute-t-elle portent un pouvoir de contestation phénoménal. » Et ces deux-là ont été amies quelques années avant la disparition d'Annie Leclerc le

13 octobre 2006 à l'âge de 66 ans. Et Nancy Huston a écrit ensuite un superbe *Passions d'Annie Leclerc* (Actes Sud 2007) paru peu après sa mort. Et j'avais été très touchée de retrouver sous la plume de l'écrivaine d'origine canadienne que j'aimais celle que j'avais un peu oubliée et que j'avais aimée...

Caroline Kohler.

Une merveilleuse nana disparue, qui fut psychanalyste avant d'enseigner « comment trouver son clown ». Je passe une après-midi délicieuse à suivre un de ses ateliers pour le dossier *Télérama* sur le bonheur. Elle est devenue une amie et a prouvé qu'en toutes circonstances, même les plus difficiles, elle savait mettre son nez rouge. Moi pas. Je ne suis pas douée pour le dérisoire.

Jean-Pierre Krazensky.

Grand maître du Qi Gong. Il est lumineux dans ses explications. Je lui demande de me donner deux ou trois trucs. Il m'apprend en quelques minutes à « réveiller les énergies » avant de sauter du lit et depuis il n'est pas un matin où je ne masse pas les ailes du nez, l'empreinte de l'ange (voir le chapitre Nancy Huston), les oreilles, les bras, les jambes – et surtout les reins, poings fermés. Merci monsieur Krazensky. (reportage pour *Télérama Mille recettes pour mitonner son moi* – juillet-août 1998)

Lucky Zebila.

Au Centre du Marais, un professeur de danse africaine. Je suis un cours pour le même reportage *Télérama*. Sur les rotules mais conquise. Pendant quelques années j'y viendrai le dimanche et à chaque fois la mythique cour du Café de la

gare, bruisante de toutes les musiques du monde, me ravira. Lucky, un remède contre le vague à l'âme, une joie de vivre explosive, une gentillesse sans faille – c'est le seul cours de danse où je ne me sentirai ni larguée, ni ridicule.

Mustapha.

C'est un jeune beur – on disait comme ça à la fin des années 90 et ce n'était pas une insulte – qui m'ouvrira les portes de la grande presse. J'étais responsable de la revue de la ville d'Epinau-sur-Seine dans le 9-3. Thomas Gilou avait retenu un certain Mustapha Ben Stiti de la cité d'Orgemont d'Epinau pour un des rôles dans son film *Raï*. Allons-y pour un portrait. Rendez-vous est pris dans un café choisi par lui, un minuscule troquet, sans charme. Je prévois une bonne heure. On se salue. On commande un café. Je branche avec son accord mon magnéto et sors mon carnet de notes. Je le lance : le film, quelle chance ! Il prend la parole et ne me la redonnera plus... C'est toute sa vie dans la cité qu'il me raconte, avec une verve, un sens des détails et du récit époustouflant, un exceptionnel talent de conteur – je comprends que le réalisateur l'ait sélectionné. Je suis entièrement sous le charme. Je ne prends quasiment plus de notes, vérifiant de temps en temps que la petite lumière du magnéto est allumée Et, au lieu de freiner Mustapha sachant que je dispose d'une seule page, soit 2500 signes, voire deux si je réussis à faire sauter une des fastidieuses infos du cabinet du maire, je l'encourage des yeux, de toute ma gestuelle, avec de temps en temps une demande de précision. Je finis par l'arrêter, on a dû passer près de trois heures ensemble. Je repars avec mon butin. Car il s'agit bien de cela. Ces confessions d'un enfant de la cité sont précieuses. Je n'ai jamais rien lu de tel – à l'époque. Au

bureau je me jette sur la bande et je tape l'intégralité de l'entretien. Des heures de boulot... Est-ce que ça tient le coup à la deuxième écoute ? Oui, oh oui. Vais-je me résigner à sabrer dans ces 20 000 signes pour en garder 20 % ? Vais-je renoncer à cet épisode sur les bords de Seine, dans les champs avec les cerises, renoncer aux grandes boîtes de lessive Omo remplies de marrons pour les batailles, à son premier dictionnaire offert à l'école par le maire Gilbert Bonnemaïson (pionnier de la politique de prévention), à ses rêves sur les toits de sa ville, son bitume qu'il a arpenté des jours et des nuits, sa fierté d'être arabe, mais sa lucidité aussi quand il dit que l'islam s'est perdu dans les maisons, que les mots arabes qu'on prononçait en mangeant, dans les gestes quotidiens, ont disparu. Renoncer à la bouillonnante, fervente, décapante confession de ce jeune homme pour ne garder que la sacro sainte info, la desséchante actu : un jeune d'Épinay va tourner dans un film. Dans mon horrible petit bureau à barreaux, mes doigts volent sur le clavier. Je rage, je suis en nage...

C'est au-dessus de mes forces. J'attrape le téléphone et appelle Télérama. Je demande le rédacteur en chef, Alain Rémond. Pourquoi ce choix ? Parce que j'aime son journal, parce que sa rubrique télé *Mon œil* déclenche chaque semaine des fous rires à la maison. Il ne me connaît pas mais me dit : Oui, envoyez ! (aujourd'hui il faudrait au moins trois mails et trois semaines avant d'essayer un refus...) Vais-je opter pour une interview questions-réponses ? Non quel gâchis ce serait. Il n'y aura que du « je » le sien, celui de Mustapha, un long et vibrant monologue, très théâtral. Bien sûr je coupe, colle, recompose ce qui est arrivé en vrac dans le feu du discours. Je travaille très tard dans la nuit. À réception, le rédacteur en chef m'appelle : « Je prends ».

Le papier paraîtra avec une ouverture sur deux pages et un énorme titre *Mustapha d'Epinay*. J'exulte tant pour lui que pour moi. On se promet au téléphone de sabler le champagne quand le numéro sortira le 22 mars 1995. Il est trop occupé, moi aussi : on ne se reverra pas. Il m'a ouvert les portes de Télérama et donné confiance. Je ne sais pas ce que cet article lui a apporté. Je l'ai revu l'année dernière, près de vingt ans après, dans un concert de Paris Quartier d'été. Je ne l'avais pas reconnu. Lui, si. Il était avec sa femme et un petit. On s'est parlé quelques minutes dans la foule. Il avait un bon job dans le socio-culturel je crois. Il a du me griffonner son téléphone sur le flyer du concert. Perdu. J'aurais aimé l'interviewer aujourd'hui sur Charlie, sur l'islam. Lui qui me disait – et là je cite un extrait de l'interview telle qu'elle est parue : « *Etre musulman, c'est ma puissance, c'est ma sagesse, c'est mon secours, c'est tout ce que tu veux... C'est l'essence dans une voiture, c'est quelque chose qui te fait avancer très vite, qui englobe tout. Qui t'incite à être sage, humble, à respecter tes parents, à faire du sport, à chercher la science, la connaissance, littéraire, philosophique, mathématique, astronomique, cosmologique, botanique...* »

Georges Bigot

Hiver 2011. Je suis à Battambang au cœur du Cambodge. J'ai passé mes dernières journées assise par terre sur un coussin à littéralement absorber ce qui se passe sur scène devant le rideau safran : le défilé des jeunes acteurs cambodgiens, leurs efforts, leurs découragements, leurs fous rires, à me délecter de la rugueuse et capiteuse langue khmère en suivant sur mon exemplaire tatoué de notes les répliques de *l'Histoire tragique mais inachevée de Norodom*

Sihanouk, roi du Cambodge, superbe pièce d'Hélène Cixous. Les interventions en français des metteurs en scène du Théâtre du Soleil, Delphine Cottu et Georges Bigot, sont traduites par l'interprète Rotha Mok. Georges Bigot, qui joua le rôle de Sihanouk il y a 25 ans et transmet le flambeau à Mardy, hier jeune femme dans de difficultés graves, aujourd'hui, après quelques mois de travail, actrice époustouflante. Je suis ici parce que j'ai décroché (il m'a fallu une certaine opiniâtreté) une commande pour la revue XXI, celle qui fait fantasmer pas mal de journalistes. Et je suis dans un état d'excitation extrême ce soir-là où Georges Bigot a décidé de me donner l'interview que je lui réclame depuis quelques jours. Nous avons rendez-vous à 20 heures dans le hall de l'hôtel que nous partageons. Pas vraiment le temps de se doucher mais il le faut, il a fait très chaud aux répétitions. Vite. Vite. Vite. Vol plané en sortant de la baignoire sur le carrelage. Mon bras pendouille, désarticulé. La nuit sera rude. L'aide de mon interviewé et celle de Rotha, immense. Le retour sur Phnom Penh, l'attente de l'avion pour être rapatriée, sans fin. Mais ce qui me hante, ce qui me rend folle sur la terrasse de l'hôtel si amical où je me suis réfugiée et où des serveurs khmers se mettent en quatre pour moi, ce qui me hante, ce qui me rend folle c'est... l'interview qui n'a pas eu lieu, sans parler de celles de quelques jeunes acteurs prévues pour les jours suivants... Tu les feras par skype, m'avait rassuré Georges, et la mienne à Paris le mois prochain.

Quelques semaines plus tard en effet, je suis au *Café chéri* à Belleville. Je l'attends. Je ne suis pas vraiment tranquille. L'homme est intelligent, il a la parole facile, ses emportements sont énormes, il peut être tonitruant,

toujours passionné, ne manque pas d'humour, il possède une vitalité hors du commun, un ego qui tient sa place, une sensibilité à l'image du reste. Tout ça fait de la belle matière. Oui mais. Allez savoir pourquoi, depuis le début, depuis ses longues heures partagées sous le chapiteau à Battambang, je n'ai pas vraiment trouvé ma place. Il me fascine, m'impressionne, ne me met pas au meilleur de moi-même. Une sorte de complexe d'infériorité... que je n'ai pas ressenti avec des interlocuteurs qui m'arrivait à cent coudées, les Edgar Morin, les Marcel Gauchet, les Bedarida – ces grands résistants, d'une telle modestie. L'interview se fera et pas si mal, mais je ne parviendrai pas à entrer dans l'intime de sa personnalité, à franchir la barrière. C'est moi la responsable, pas lui. C'est ainsi. Parfois « ça » résiste.

Bunthoen, Hieng, Chamrœun, Mardy, Ravy...

Quant aux jeunes Khmers, mon seul test sur skype se révélera catastrophique : pas de son, c'est fâcheux ! Je retournerai à Battambang la même année, l'été 2011. J'interviewerai celles et ceux qui joueront quelques mois plus tard la pièce à Paris à la Cartoucherie de Vincennes. Mon image la plus marquante ? Peut-être l'interview de Bunthoen, l'interprète du général Lon Nol qui trahira Sihanouk, devant sa maison, la nuit, les moustiques qui rappellent en rangs serrés et les deux grands-mères qui se souviennent. Mais aussi quelle tendresse m'envahit quand je me rappelle Hieng – elle joue Kissinger – qui m'emmènera en mob dans la paillote de fortune où elle vit avec ses parents – en me faisant visiter elle rit pour cacher sa gêne. Mais aussi la douceur lunaire du beau visage de celui qui joue Chou en-Lai, ou les yeux de poète paumé de Chamrœun. Je revois ma timidité sans raison avec les deux

jeunes femmes, la petite boule d'énergie nommée Mardi qui joue le roi Sihanouk et la très belle Ravy, née dans un camp, qui incarne de magistrale façon Pol Pot – cela se passe dans l'un des rares bistros animés de Battambang, nous commandons du poisson frit et des bières d'Angkor, la lune est laiteuse, un vent léger s'est levé, les loupiotes du bar clignotent. Je me détends.

Tant d'autres interviews encore pour l'article-fleuve destiné à la revue XXI. Ça bruisse dans ma mémoire... Delphine Cottu la co-metteuse en scène, un soir sur une terrasse en dégustant un lok-lak (bœuf sauté au poivre) avant que je pousse un cri strident à la vue d'un rat ! L'américaine Ashley Thompson – l'initiatrice de toute l'histoire qui était tombé amoureuse de la pièce d'Hélène Cixous – un matin très tôt, je titube de fatigue, dans une brasserie de la place Gambetta à Paris, je prends des notes en mode automatique, de son ex amour démesuré pour le pays khmer. La grande Cixous, dans le jardin de son immeuble, si menue si petite, si précise, si limpide. Ang Choulean, l'ethnologue qui a traduit le texte, rendez-vous annulé une fois pour bras cassé et que je vois quelques semaines plus tard dans les divins jardins du Musée national à Phnom Penh.

Soon, Ladi, Thun Saray, Didi, Sirivan, Sothik Hok

Me reviennent tant d'autres interviews, quatre ans auparavant, pour mon livre *Tourments et merveilles en pays khmer*, Soon si intelligent, et Ladi, si astucieux, mes chauffeurs de tuk-tuk préférés ; Thun Saray, le président d'Adhoc (droits de l'homme) et son rire décapant pour dire qu'il a connu l'arbitraire, la prison ; Didi, la directrice de l'ong Friends, attendant son mari depuis trente ans (pendant deux

heures, son récit de folies et de souffrances a effacé les cris et les rires des enfants qui montaient de la cour de récré) ; la délicieuse Sirivan arrivée pieds nus en France qui créera des chaussures (des escarpins portant le nom de Libellule ou Fleur de prunier !) ; le formidable responsable du Sipar, Sothik Hok, qui sème les livres dans les écoles, les hôpitaux, les prisons et maintenant les usines ; l'écolière au sourire qui lui mange le visage rencontrée au bord du Tonlé Sap ; la serveuse du FCC, l'ancien QG des journalistes à Phnom Penh, enceinte jusqu'au cou et belle comme une Adjani khmère. Et tant d'autres encore sur les routes, dans les temples, au bord de la mer, dans le car en passant par Kep avec Thérèse, fille d'un gouverneur (Tonlé Bati puis Kratie) si raffinée, qui se souvient du goût des tiges de nénuphar, son fils est venu avec elle pour disperser les cendres du père au pays ; Hélène qui raconte avoir retrouvé la mer de son enfance « comme un ventre du pays qui vous a donné naissance » ; Sompors, onze ans, dont je croise avec bonheur l'autoportrait, acheté sur la plage de Sihanoukville le 13 décembre 2006 (il a tout marqué au dos du petit tableau) quand je m'assois chez moi sur mon canapé, la brillante étudiante si amicale au nom imprononçable, Chhorrvivoine Sumsethi, qui me dépanne dans un cybercafé, où je rame sur mes mails, avant de me confier ses espoirs et de me briefer sur le système de santé au Cambodge... *Okoun tchraeun*, je vous remercie tous beaucoup !

Et Marie

Marie, tu pourrais penser que je t'ai oubliée. Et le fait est : je ne t'ai pas donné signe de vie depuis des mois. Je n'en suis pas fière après toutes ces journées passées ensemble et ta vie que tu m'as livrée. C'est au Cambodge que je t'ai

rencontrée, mais c'est à Massy Palaiseau où tu habites avec ton chouette communiste d'époux rencontré quand tu es arrivée en France (un comble pour une réfugiée sous les khmers rouges !) que je t'ai écoutée. Des heures d'enregistrement. Des pages et des pages qui disent l'enfer que tu as connu. Je me souviens que je n'arrivais pas à t'interroger sur la mort de ton mari, celle de tes deux enfants (et voilà que je ne sais plus leur prénom et j'en ai honte). Comme si j'allais te dépouiller, te prendre jusqu'à ta souffrance même pour m'en nourrir. C'est dans ma voiture, devant ton HLM, avec la pluie qui faisait de mon pare-brise une toile pointilliste, dans la tiédeur de l'habitacle qui nous protégeait – et l'atmosphère était moite comme dans un marché de Phnom Penh – c'est là que je t'ai posé sans doute une question plus précise et que tu as pour la première et unique fois pleuré. Le reste du temps tu riais beaucoup. Sauf quand tu me disais « On était comme des animaux tu sais Dane... » avec un visage soudain fermé, une violence intérieure sans doute jamais exprimée.

Pauline.

Comment ne pas évoquer les interviews que j'ai faites à Auschwitz pour un livre finalement rédigé par Jean Mouttapa chez Albin Michel (*Un Arabe face à Auschwitz*, livre qui à l'origine avaient pour rédacteurs Victor Malka et moi. L'objectif était de témoigner de l'entreprise initiée en 2003 par Emile Shoufani, arabe, curé de Nazareth : emmener sur les lieux de la shoah un groupe de jeunes israéliens, d'arabes et de juifs, accompagnés de rescapés. Et l'enjeu de cette rencontre de faire entendre la terreur historique des juifs encore vivace aujourd'hui. J'ai vécu des mois avec leurs récits. Ceux entendus sur le terrain. Celui de

Pauline dans l'avion du retour à Paris. Pauline m'a racontée ce qu'elle n'avait jamais pu dire à personne et qu'à l'instant, comme je mets la dernière main à ce chapitre, je renonce à raconter. Je peux juste dire que je me souviens comme j'étais à la fois dans la compassion et dans la dévoration, comme je haïssais le bruit de l'avion qui par moments rendait tout à fait inaudible la voix de Pauline (sur la bande il n'y aurait rien) et c'était dur à la fois de l'écouter de toute mon âme et de prendre des notes, donc d'être déjà dans l'analyse, dans la distance : je voulais tout entendre, tout comprendre, c'était passionnant, mes lecteurs adoreraient... Quelques jours plus tard, elle m'a demandé de ne jamais rien faire de ses confidences, et bien entendu j'ai respecté et je respecte encore sa demande.

Irène.

Irène Hajos-Kluger a fait partie de la déportation massive et tardive des juifs hongrois à Auschwitz-Birkenau en mai 1944, 460 000 personnes gazées en six semaines. A Budapest, elle faisait des études de haute couture. Elle a perdu toute sa famille, 50 personnes peut-être « *Je ne compte pas* ». Sur place elle m'avait raconté qu'elle avait connu les quatre filles qui s'étaient révoltées et avaient été pendues. Je tiens à les nommer : Ala, Regina, Estera et Roza. Le moment le plus bouleversant est sans doute lorsqu'Irène m'a raconté ce qu'elle avait ressenti après la marche silencieuse que tout le groupe, juifs, arabes, rescapés, avait fait le long de la rampe, celle sur laquelle descendaient du train les déportés, celle sur laquelle Irène, il y avait 60 ans, elle avait alors 21 ans, avait tout de suite été séparée de sa mère. Dans mes notes des propos d'Irène que j'avais surtitrés « *Soleil trompeur* » : « *Le jour de la marche silencieuse le long de la*

rampe, le soleil chauffait. Soudain quelque chose s'est passé dans ma tête : je me suis dit, je l'ai compris seulement là, que lorsque je marchais en allant à l'usine pour le travail de nuit, plus d'une heure de route, j'avais chaud. Et pourtant il n'y avait pas de soleil. La chaleur, c'était celle des fours crématoires qui crachaient le feu. » Lorsque j'ai rédigé à Paris le chapitre sur le centre S21 à Phnom Penh (*Tourments et merveilles en pays khmer*), je ne savais pas comment rendre ce que j'avais ressenti dans la cour de cette ancienne école jonchée de pétales de jasmin, avec le soleil qui me chauffait les épaules. Et c'était ça que j'avais d'abord dit : la douceur du soleil sur mes épaules, sur mon corps vivant dans ce lieu paisible qui trente ans auparavant avait connu le sang, les larmes, la terreur. Dans le camp d'Auschwitz, je n'aurais pas résisté longtemps au froid qui glaçait les os et dont Charlotte Delbo parle de sorte que vous savez que non vous n'auriez pas pu le contenir (Je vous en prie lisez *Aucun de nous ne reviendra*. Editions de Minuit).

Irène, jeune femme, était sans doute forte. Ce jour-là avec moi, à Auschwitz, la vieille dame élégante était fragile, si émouvante. Elle m'avait dit « *Les arabes israéliens et les jeunes musulmans de France m'ont aidée à marcher sur la rampe. On a allumé ensemble une bougie. J'ai senti leur compassion sincère. Ils savaient que j'étais la plus vieille déportée. A 12h30 les scouts musulmans savaient que j'avais un médicament à prendre : ils m'ont apporté un gobelet. Je les regarde autrement maintenant les arabes. Ils sont courageux d'avoir fait ce voyage. »* Et encore : *Quand parfois ma main tremble, c'est que je pense à mon père. Il a su que j'étais vivante, il a du tant souffrir : c'est plus dur encore à supporter quand on est père ou mère. J'ai tellement prié à*

Auschwitz. Mais Dieu n'a pas entendu mes prières. Il était en vacances peut-être... »

Je lui avais promis de la revoir. Je l'ai fait une fois, je lui ai écrit deux fois peut-être. Et j'ai laissé partir au fil de l'eau. J'ai oublié tout ça... Et même je me suis reprochée de l'avoir vécu avec un certain détachement. Il y a peu de temps, j'ai lu dans les *Carnets* de Jean Daniel ses notes de retour d'un voyage à Auschwitz en avril 1989 : « *Détresse intense, paniquée mais fugace, et je suis frustré d'une méditation, d'un recueillement (...) Auschwitz m'avait bouleversé en imagination. Stupeur de me sentir presque froid ici.* » C'est aussi ce que j'ai ressenti : la rançon de ce métier sans doute.

Je n'ai pas non plus revu les femmes aveugles que j'avais interviewées pour *Le Nouvel Obs*. Elles faisaient une visite tactile au musée Rodin, suivi d'un atelier de sculpture. J'ai passé là avec elles quelques heures exceptionnelles. Leçon de patience, de courage, de joie intérieure pour certaines (pas pour toutes, la cécité est quelque chose de terrible ; j'y étais particulièrement sensible avec une mère atteinte de lésions à la rétine). Je leur avais promis qu'on se reverrait, que je leur ferais des lectures ou des ateliers d'écriture – j'inventerais une formule. Lettre morte. Vite embarquée dans d'autres rencontres, d'autres empathies, d'autres immersions : les francs-maçons, les homosexuels, les pentecôtistes, les spirites...

« Avec toute mon admiration » Une interview de Jean Daniel

*« Le monde est « sauvé par quelques-uns » ?
Même pas : il n'est pas sauvé. Il garde un sens.
Pas celui qu'Hugo et Blum accordaient à
l'humanité. Celui que nous recevons des êtres
que nous admirons. »*

Jean Daniel. *Carnets*.

Au moment d'attaquer le chapitre Jean Daniel, à partir d'une interview réalisée en novembre 2014, et, comme je suis immergée dans ses *Carnets* (« *Avec le temps* » 1970-1998), légère panique. Comment en quelques pages donner à voir, à esquisser, à deviner au moins, une telle personnalité. Ce qu'il a vu, entendu, fait, ressenti, exploré, analysé, rejeté, choisi... des pans entiers de l'Histoire (que je connais si mal bien qu'elle soit aussi la mienne) sur lesquels il a travaillé comme un forcené, ces noms qui ont brillé tout au long du XX^{ème} siècle et qu'il a interviewés, fréquentés, influencés – Kennedy, Castro (le fameux dialogue post-mortem), Mendès France, Mitterrand, Mario Soares, Gorbatchev, Garcia Marquez, Fellini, Sartre,

Kundera, Alain Resnais, Levi-Strauss... aimés aussi à commencer par Camus bien sûr, comment puis-je espérer embrasser cette somme, brosser la fresque d'une vie si riche, si complexe ? Mais heureusement voilà – voilà qui sûrement va me sauver – il y a sa sensibilité, sa sensualité, sa fragilité, sa lucidité, son égocentrisme, égoïsme, narcissisme – qu'à la fois il revendique et déplore. Avec tout cela je suis en pleine empathie. En grande admiration. Je l'ai dit maintes fois : c'est un sentiment dont je n'ai pas honte, c'est même l'argument premier de ce livre. Quand j'ai eu l'idée de finir cet essai par une interview de Jean Daniel, j'ai feuilleté quelques-uns de ses livres que j'avais lus au cours des années et j'ai croisé dans ses écrits des réflexions sur cette posture d'admiration qu'il assume absolument – plus, elle le soutient, le justifie, le nourrit. Oui, évidemment, c'était lui qui devait boucler cette série de portraits où j'avais peu ou prou, mais surtout prou, moi aussi exercé ma propension naturelle à l'admiration. Sans compter qu'avec Françoise Giroud, il était mon modèle dans le monde du journalisme. *Avanti !*

Il est temps d'ailleurs, après ces mois d'attente. Ces multiples échanges de mails avec son assistante qui m'encourage à ne pas renoncer. Ces envois répétés de la préface de ce livre où il prendrait place. Quand je n'y crois plus et que j'ai pratiquement renoncé, je reçois un bref message pour me fixer un rendez-vous le mardi 7 octobre 2014 à 15h. Le matin, au bistro, préparation fébrile des questions – j'en avais fait le canevas après avoir relu pendant le week-end *Les miens, Cet étranger qui me ressemble*, et tout un dossier de coupures de presse. Mais là je veux tout mettre noir sur blanc. Et, c'est évident, je n'aurai jamais le temps de finir. Si ! coup de fil : rendez-vous repoussé à 16h30 pour un problème d'examen

médical. Ouf.

Je fais le point. D'emblée je décide l'impasse sur ce qui constitue pourtant une partie essentielle de sa vie : son engagement politique, à commencer par ses luttes anticolonialistes. Quelques citations pourtant : « *Je suis l'homme de trois ruptures : avec les militants de l'Algérie française, avec les staliniens et avec les ultrasionistes.* » (Le Point, avril 2012). Et celle-ci dans un édito (10 juillet 2014 : « (...) *je peux confier, à l'âge où je parviens, que l'un de mes échecs personnels a été de ne pas arriver à persuader les élites juives de sauver leur peuple et leurs âmes.* » L'impasse aussi sur ses prises de position souvent iconoclastes sur les questions de laïcité, de communautarisme, d'identité, de racisme. Là aussi une seule citation : « *Je considère qu'il est terrible de mettre un voile à une jeune fille et une kippa à un gosse comme s'il s'agissait d'une étoile jaune (...) s'il s'agit seulement d'affirmer une différence, elle exprime une séparation donc un rejet, sinon une hostilité.* » Autrement dit : « (...) *le droit du sol est incompatible avec le droit à la différence.* »

Il a tant écrit dans son journal et dans ses livres, et tant d'autres, bien plus autorisés que moi en la matière, l'ont interrogé. Je le lisais dans *Le Nouvel Obs*, de plus en plus fascinée au fil des années par son intégrité, son courage, sa clarté, son refus de tout manichéisme, si proche en cela d'Edgar Morin.

Edgar Morin et Jean Daniel... il y a entre ces deux hommes, d'une qualité intellectuelle et morale exceptionnelles, et malgré une estime et une amitié solides, une sorte de rivalité. Le premier a dû longtemps se battre avant de rencontrer une formidable reconnaissance, le second a réussi tout de suite et de façon rare avant de connaître un relatif retrait. Sont-ils

« frères ennemis » ? Jean Daniel se récrie : Frères envieux plutôt ! Ils ont en partage la notion de complexité qu'Edgar Morin a théorisé dans son grand œuvre *La pensée complexe*. (Trop compliqué ! je ne peux pas le lire, déplore Jean Daniel.) Ce que Michel Rocard (*Avec le temps – Carnets*, 1996) aurait exprimé ainsi au cours d'une soirée : « *Au fond si Edgar Morin est devenu notre grand théoricien de la complexité, il y a longtemps que Jean Daniel mérite d'en être le prophète... C'est Gide qui chanté « les sortilèges de Blida », où Jean Daniel est né, qui l'a éveillé à cette vertu que peut être le doute : « Gide m'a donné la curiosité pour la différence et l'altérité. Il m'a inculqué le besoin du complexe. (...) Le sens du doute, le goût de la complexité, la recherche de la modération ont été mes lignes de conduite. » (Le Débat. Nov-déc 2011) »*

Moi je ne préfère pas l'un à l'autre et je bois du petit lait quand le fondateur du *Nouvel Obs* me parle de son refus d'humilier qui est si proche des « zones de non cruauté » de l'auteur de *Vidal et les siens*. (Voir le chapitre Edgar Morin) Et j'apprécie aussi au bout du compte, chez les deux complices, la même lucidité parfois ravageuse, une pratique de l'autocritique pas si répandue. Je lis dans *Avec le temps-Carnets* une sorte de confession née au cours d'une nuit qui commence ainsi : « *Je suis né intensément peureux et incurablement paresseux (...) J'ai trouvé à force de victoires pénibles et éprouvantes sur moi-même, quelqu'un d'étrange, d'étranger, fait d'autorité, de goût de l'affrontement et habité par le besoin de s'affirmer, mais toujours prêt à se réfugier dans un coin pour ne rien faire. Je n'ai jamais rien vraiment préféré au fond de moi-même, à la contemplation des nuages, de l'écume des vagues, d'un feu de cheminée ; puis à la sensualité avec une femme silencieuse, à la danse, à l'eau, aux livres ; au jazz New Orleans et à Ravel ; enfin*

à Vermeer et à Rodin. » Et j'aime, dans le même registre, son auto-dérision. Ainsi à propos de son recueil de nouvelles, *L'ami anglais*, qui connut une diffusion de quinze mille exemplaires : « *Quinze mille exemplaires pour ce chef d'œuvre ! Comment pouvait-on ! Comment osait-on !* »

Pour revenir à l'envie, il ne cache pas qu'il en éprouve plus souvent qu'à son tour. L'admiration faisant contrepoids... Mais parfois – et il en est très heureux – ce sentiment cède inconditionnellement le pas – ou presque ! – devant l'ampleur d'une amitié. Ainsi avec Jean Lacouture, journaliste, grand biographe à qui « *on ne donne pas la place qui lui revient* », et dont il dit : « *Jean est l'ami dont le succès, la notoriété et désormais la gloire me procure une joie que n'altère aucune envie – presque toujours.*

Car cet égotiste, égoïste ? est aussi d'une belle générosité qui ne chipote pas. Il y a « les miens », le cercle très proche, mais aussi les liens avec celles et ceux du journal. « Je n'y vais presque plus au *Nouvel Obs*, me dira-t-il : ceux que j'aimais ont disparu. » Je lis son hommage à Josette Alia, vibrant, vrai. Une grande tristesse simplement exprimée. Il revient sur le journalisme tel qu'il l'entend et que Josette Alia pratiquait comme on respire. Certes, dit-il, elle travaillait selon la définition que les Américains ont rendu classique « *Comprendre vite pour transmettre vite mais plus encore ce qui lui importait, c'était de s'adresser aux autres et de leur raconter des histoires, de réduire les grands événements à des petits romans, de faire du Simenon plutôt que du Lazareff.* » Ailleurs, il déplore « *la condamnation à l'immédiateté, à l'urgence obsessionnelle, au sensationnalisme de la seconde. C'est le contraire des exigences de complexité que la littérature pouvait injecter dans le journalisme.* » Ce qui, bien sûr, me ravit.

Tout mon livre *Question de style* essaie de défendre cette conception du journalisme. Et, question style, durant ces jours entiers passés à lire le fondateur de (désormais) *L'Obs*, je n'ai pas été en manque : objectivité et subjectivité, rigueur et lyrisme, précision et émotion, coups de griffe et plume de velours, un talent très personnel irrigue les pages. Un exemple avec une fleur dont j'avais pensé la première fois où je l'ai vue au Cambodge qu'elle pouvait être le « désespoir de l'écrivain ». Et voilà comment Jean Daniel a épinglée cet étrange végétal. A Casablanca, avant d'être reçu par Hassan II : « *A l'hôtel, fasciné par les fleurs « oiseaux de paradis » qui déjà nous avaient inquiétés à Madère : la sophistication en est japonaise, le raffinement digne d'une miniature, la tête d'oiseau avec aigrette a beau avoir des couleurs mauves cyclamen et rose bonbon anglais, le côté volatile figé et fleur artificielle donne un caractère méchamment onirique.* » Ce brio, cette aisance n'empêchent pas Jean Daniel de regretter son ignorance face à ce qu'il aime le plus : la nature : « *Avant l'écriture. Non, pour l'écriture ; je découvre sur le tard le génie de Virgile, de Giono.* ».

Où mon interviewé excelle, c'est dans les portraits. Rarement jamais ? (Giroud peut-être) je n'ai vu à ce point une telle efficacité : en quatre ou cinq phrases tout est dit, en tout cas on en sait assez, ou plutôt on en voit assez (ce sont de petits croquis) pour se représenter le portraituré. Devinette : « (...) *ce visage poupon et lumineux, aux pommettes d'esquimaux, au front de bretonne ; ce regard candide, clair mais têtu ; et ces silences pendant lesquels elle hésite soit pour éviter un piège, soit parce qu'elle ne connaît pas la réponse, soit parce qu'on lui a dit que l'hésitation ajoutait à son charme.* » Et quelques lignes plus loin : « *Cette femme est rassurante, décidément ; bien qu'un peu dure parfois dans la commissure des lèvres. Oui certainement un*

peu dure. » Qui est-ce ? Simone Veil...

Dur, Jean Daniel peut l'être. « Politiquement incorrect » est une expression faite pour lui sauf que, depuis quelques temps, l'expression est devenue elle-même ce qu'elle désigne ! Sur l'espèce de révérence qui entoure parfois le métier de journaliste, il est d'une causticité salutaire. Dans *Carnets* il s'indigne ainsi de cette imposture qui consiste à faire croire que la motivation des journalistes et parmi les meilleurs c'est « *le devoir sacré d'informer* » et « *les sacrifices que l'accomplissement de ce devoir entraîne.* » Il se gausse : « *L'information comme apostolat ! Oui sans doute, je veux bien, cela peut arriver, cela arrive. Mais tout de même ! ce que cherchent les journalistes, c'est l'aventure, le nom, la considération du voisin. A coup sûr aussi, le témoignage et la curiosité d'une Histoire en train de se faire le plus loin possible. Ce qu'ils veulent (et qu'on leur demande) c'est être les premiers sur des coups. Ce n'est pas l'idée que quelque chose soit ignorée qui déclenche le besoin de témoigner. C'est avant tout l'ambition d'être le témoin.* » Mais évidemment ! arrêtons le cinéma.

« Romancier du réel, historien du présent », Jean Daniel porte pourtant haut son métier, et « l'intensité de son itinéraire », dit-il, explique, en partie, qu'il n'ait pas embrassé sans barguigner l'écriture littéraire. En partie seulement et il le sait bien. Reste que ses *Carnets* sont baignés de littérature. Il est fou de parvenir à lire autant et dans une telle concentration. A Madère : « *J'ai lu avec volupté, avec attention, comme je sais le faire.* » Ou bien : « *Passé une partie de la nuit à dévorer Averroès et l'averroïsme d'Ernest Renan. Tant que je connaîtrai cet enchantement à la lecture de certains classiques (comme en admirant les arts ou en pratiquant la natation), je trouverai cette vie justifiée et je m'accommoderai de vieillir.* » Le nombre

d'écrivains qu'il m'a donné envie de lire... Je sais depuis longtemps que je « veux les lire » mais cette fois je « vais » le faire : Louis Guilloux, Alejo Carpentier, Foucault, Vassili Grossman, le Journal de Gide, Faulkner... – en revanche je suis découragée à jamais de lire Chamoiseau.

A propos de ses *Carnets*, pendant notre entretien, il laisse échapper l'hypothèse que, si ce journal intime avait eu quatre gros volumes au lieu d'un, l'entreprise n'aurait pas été tellement loin de celle d'un Chateaubriand. Et tout de suite, confus et rieur : « Non enlevez ça ! » Que non, je le livre là : quel souffle d'air frais quand on étouffe sous une modestie de façade. Cette sincérité est la marque des journaux intimes réussis. Comme Edgar Morin, il ne triche pas – même si tout ne peut pas être écrit. Quel plaisir de suivre son évolution quand il lit *Belle du seigneur*. D'abord réticent vis-à-vis de la grande œuvre d'Albert Cohen, puis reconnaissant un écrivain somptueux quand il traite du transport amoureux, pour finir par une critique dithyrambique, magnifiquement écrite façon monologue intérieur, sans ponctuation, à la Cohen, avec cette chute : « *Bref, j'ai entièrement révisé mon jugement. J'adopte cette Belle du Seigneur.* » Je lis ça sous un glorieux soleil d'hiver dans le Midi et j'exulte.

Immergée dans mes lectures, en convalescence dans ce Midi, j'ai conscience de la fragilité physique de cet homme que je prenais plutôt pour une force de la nature. Il dit à Martine de Rabaudy la fréquentation des hôpitaux la vingtaine d'opérations, les angines chroniques, les fractures en tout genre et même le paludisme avec à l'origine de cette fragilité, peut-être, la blessure à Bizerte pendant la guerre en 1962 (qui donna lieu à un livre éponyme qu'il me reste à découvrir). Qu'importe : « *J'ai une confiance éperdue dans la vie, une*

voracité de tout embrasser, de tout connaître, de ne rien négliger qui me porte à ne jamais envisager que cela pourrait faire cesser l'alternance. Je me sens un éternel convalescent. » Ou encore : « *Je retrouve dans une crique bénie toute la sensualité de mes étreintes juvéniles avec la mer.* » Evidemment ce n'est pas toujours si simple et on compatit (et on rit) quand il écrit : (...) « *comment accorder foi et crédit à une pensée qui peut changer sur l'essentiel du fait d'une otite ou d'une tachycardie...* »

« *Mercredi, nous avions à la maison les Badinter, les Resnais, les Kundera.* »... je lis ça toujours dans *Carnets* à la date du 13 février 1987 et, soyons honnête, ainsi que je m'efforce à mon tour, de l'être depuis le début de cette entreprise, je suis scotchée : entre fou rire et fascination. Ou bien : « *Je me perds encore souvent au Louvre mais je finis par m'y sentir presque chez moi.* » Je ne lutte pas contre ces réflexes de midinette, cela fait partie du jeu. Même si ce n'est pas, loin de là, le plus significatif de la relation atypique que je noue depuis que je fais mon métier avec ces personnalités qui traversent ma vie, un peu comme des comètes.

Alors *avanti* ! Bien que je n'ai pas dit les moments de grâce lorsqu'il évoque sa Méditerranée, les « figues noires et glacées » de la Toscane, le ciel tunisien « ruisselant d'étoiles » ; lorsqu'il écoute de la musique : « J'ai l'âme ronde et pleine » ; lorsqu'il parle des femmes, leurs « déhanchements solaires, discrets, savants mais bouleversants. » Et tant d'autres moments de ferveur et de volupté.

Les dernières pages de *Avec le temps – Carnets* sont belles et violentes. Il dit sa peur de « *la solitude remplie d'êtres qui ignorent tout de vous.* » Il dit « *Et c'est une chienne de vie que celle qui nous condamne à vieillir.* ». Il dit aussi : « *Je m'avise que*

l'on peut aussi rester serein et vigoureux en regardant la mort si l'on dispose, et tant que l'on dispose, d'une grâce : celle de pouvoir et d'aimer admirer ce que les hommes arrivent à faire dans leurs illusions et dans leurs comédies. (...) L'admiration élève, elle gonfle la poitrine en expulsant de tout l'être l'amertume, le ressentiment et l'envie, ces trois bassesses de l'âme qui nous guettent et nous assiègent avec le temps. »

Mais nous voici rue Vaneau.

Tristounette rue Vaneau que Jean Daniel lui-même qualifie de sinistre. Ascenseur. Bout d'escalier. Je sonne. Michelle Daniel vient m'ouvrir. Il ne va pas tarder, me dit-elle. On parle. Je lui raconte comme je trouve drôle sa sortie rapportée par Jean Daniel lui-même : « *Tu devrais intituler tes carnets : Je me suis tant aimé !* » Quand il arrive, il s'arrête au seuil de la pièce, elle va vers lui, je fais de même : la façon dont il caresse la joue de sa femme et me tient la main longuement me met en grande confiance. J'attrape mon barda, on prend l'escalier pour monter jusqu'à une vaste pièce traversée de lumière. Table basse face à la baie vitrée, deux divans à angle droit. J'essaie de noter des éléments du décor. Impossible. Je suis avec Jean Daniel et cela occupe tout mon mental. J'appuie sur le « on » de mon petit enregistreur, mon carnet de notes à portée de main.

On ne va pas énumérer les épreuves liées au fait de vieillir. Dans « Cet étranger qui me ressemble », vous dites à Martine de Rabaudy qu'elles sont accentuées par l'amertume, « l'âpre relent de l'insatisfaction ». Comment y échapper ? Garder la capacité d'admiration répondez-vous... J'aime me souvenir j'aime admirer, répétez-vous volontiers et, sur un joli papier vous concernant, Le Monde avait titré « J'adore donc je suis ». Cette

propension à l'admiration c'est aussi une façon de répondre au reproche de narcissisme qu'on vous fait, que vous vous faites ?

Jean Daniel. J'ai toujours eu une tendance naturelle à admirer. Non seulement ce qui me dépassait, ce qui n'était pas de mon domaine : les prouesses d'un trapéziste dans un cirque, vous savez que vous ne ferez jamais ça. Mais, y compris dans les domaines qui m'étaient proches, je considérais qu'il y avait un univers où les gens étaient supérieurs, un olympes, une région dont je ne faisais pas partie.

DC. *Il existe un Olympe auquel vous accédez de plain-pied, c'est celui de la beauté...*

JD. J'ai tout de suite été sensible à la beauté. Quand j'étais jeune, c'était surtout Gide, Aldous Huxley ; il y avait cette idée du royaume de la beauté. Je n'ai pas assez écrit sur la beauté. Mais j'ai vu tant de choses admirables. François Cheng, pour lequel j'ai une admiration et une amitié hors du commun, a écrit un très beau livre, *Cinq méditations sur la beauté*.

DC. *Il y est très sensible parce qu'il a passé enfant tous ses étés dans l'un des plus beaux endroits de Chine, le Mont Lu. Il dit dans un entretien : « J'ai été terrassé par la beauté conjuguée du monde, de la nature et du corps humain. » Comment l'avez-vous rencontré ?*

JD. Un soir chez Pierre Nora. Il avait connu sa femme aux Etats Unis et il lui a rappelé un souvenir : « Tu sais comment j'ai appris le français ? » Elle a répondu : « Oui, dans les livres de Jean Daniel. » Il avait surtout aimé les *Carnets-Avec le temps*, le livre de mémoire. Il en faisait des citations. Il a écrit par la suite : « Je suis entré dans la vie politique et culturelle parisienne grâce à Jean Daniel ».

DC. En exergue à *Miroirs d'une vie* vous avez écrit : « De

toutes façons la réponse à n'importe quelle question c'est l'existence de la beauté. »

JD. Il y a des flashes de beauté d'une telle fulgurance. D'où peuvent-ils venir si on a pris le parti, comme moi à certains moments, de dire que Dieu se moque de nous – j'ai écrit un livre qui s'appelle *Dieu est-il fanatique* ? Mais on peut – et je peux aussi – dire que face à certaines explosions de beauté, Il y a une émergence possible de quelque chose qui a l'air aussi puissant que le néant.

DC. *Dans » Les miens », vous dites de votre père – et cela m'a beaucoup touchée – qu'il « était beau comme un arbre dont les branches s'étendent si loin qu'on ne peut deviner la surface qu'elles abritent ». Cette autre forme de beauté qui n'est pas cette beauté fulgurante dont vous parliez, qui est une forme de beauté intérieure, est-elle du même ordre ?*

JD Non, non...

DC. *Bien ! Restons avec votre père. Quand vous écrivez à plusieurs reprises : j'ai eu une chance insolente, j'aurais tendance, cette chance insolente, à la mettre au crédit de vos parents. Ainsi la façon dont votre père vous protège, quand vous partez par exemple, comment il vous met sa « main immense » sur la tête de sorte qu'elle vous paraît entièrement recouverte, cela vous a donné à mon avis une espère de confiance foncière – et avec votre mère c'est pareil. Moi je crois que là est l'origine de votre chance insolente...*

JD. J'ai envie de le penser mais je ne le crois pas. Vous savez, on était une famille de onze enfants. Pourquoi cette chance sur moi ? J'étais l'avant dernier et j'aurais pu ne pas venir au monde.

DC. Vous pensez que c'est une idée romanesque ?

JD. Oui (*il sourit avec beaucoup de gentillesse*). Et pourquoi pas...

Mais si j'étais mort il y a dix ans, la vie aurait pu à mes yeux être résumée par le privilège que j'avais reçu dans la mesure où j'étais survivant de la guerre et où j'ai fréquenté l'amour avec un bonheur sans nuances. Depuis dix ans, a vieillesse me paraît surtout injuste. La seule bonne façon de vieillir que je connaisse c'est de pouvoir continuer de manière égale ce qu'on avait commencé.

DC. *C'est votre cas ?*

JD. Non ! A l'origine, j'avais un plan que je suivais plus ou moins. Au début de mes études je voulais mener de front trois choses : la littérature, l'engagement total et creuser quelques idées de philosophie, ces deux ou trois idées que chaque intellectuel a en lui. Ces idées je les ai développées, c'est vrai, dans *Le Nouvel Obs*, mais je n'ai pas été au-delà, plus loin. Manque de moyens, de temps. Alibis en fait pour ne pas s'avouer la paresse. Comme j'aimais la vie, j'en ai beaucoup joui. Pas comme Edgar Morin qui a une force exceptionnelle de conciliation entre le plaisir et le travail que j'envie. Reste que je suis fier d'avoir créé et dirigé ce journal.

DC. *La paresse ! je viens de passer 28 ans avec vous, dans vos « Carnets », ce n'est pas exactement mon sentiment... Vous racontez par exemple les six mois passés à écrire « votre » Mitterrand, jusqu'à douze heures par jour...*

JD. Etre paresseux c'est travailler énormément pour ne pas faire ce qu'on doit faire vraiment. Il y a eu aussi ma réussite très rapide dans le journalisme. Pendant quelques années, mes éditos comptaient beaucoup dans le monde politique. Des

gens importants me citaient. Mon égocentrisme y trouvait son compte certes, mais, si ma notoriété était un peu plus grande que celle des autres, cela vient de l'importance qu'on a donné, de manière un peu rare en France, à cet édito. C'est sans doute par ça que je suis le plus connu : si j'ai influencé un tant soit peu mon époque, c'est à travers mes éditos pendant une quinzaine d'années. Un édito est bien plus difficile à faire qu'un reportage ou un livre.

DC. Vous dites dans « Cet étranger qui me ressemble » : « Mes premières insomnies, mes premières crises d'angoisse datent de mes débuts d'éditorialiste. Et vous le ferez pendant quarante ans... »

JD. Il y en a certains que je ne voulais surtout pas rater, comme celui après la poignée de mains entre Sadate et Begin en 1977, et ça m'est arrivé bien sûr. Quelquefois, j'écrivais au-dessus de moi-même...

DC. Ce journalisme, vous l'avez porté à un haut degré d'exigence tant éthique que littéraire. Avec une singularité affirmée qu'on vous a souvent reprochée. Dans « Cet étranger qui me ressemble » vous dites : « Le fait d'avoir osé un journalisme différent suscite les soupçons. Qui est-il ? Pour qui se prend-il ? » Il y a ce « je » que vous avez toujours utilisé, dont je suis très partisane et qui est d'ailleurs issu d'une longue tradition.

JD. Ce que j'écrivais dans *Avec le temps*, mes *Carnets*, en 1989, répond à votre question. J'ai prétendu, comme d'autres, reculer les frontières du journalisme. Avec le reportage sociologique et romanesque pendant la première guerre d'Algérie dans le premier *Express*. Avec la diffusion des débats d'idées dans *Le Nouvel Obs*. Je l'ai fait en utilisant le « je » qui

n'a jamais été, sauf notations accidentelles, un « moi », exception faite pour *Le refuge et la source*. J'ai voulu faire éclater les genres : confession à portée universelle, descriptions et méditations sociologiques...

DC. Oui, rien ne vous fait peur ! des essais, sur Mitterrand, les religions, une autobiographie professionnelle, « Le temps qui reste », qui connut un gros succès, des souvenirs d'enfance, « Le refuge et la source », que vous évoquiez à l'instant, votre énorme et passionnant journal... Vous faites, c'est vrai, fi des genres, mais votre voix, votre musique sont toujours là. Il y a aussi – et peut-être est-ce le livre auquel vous tenez le plus – « L'ami anglais », des nouvelles parues en 1994 ; Claude Mauriac je crois vous a crédité d'avoir réussi le plus difficile, créer un personnage, le Maltais. A plusieurs reprises dans « Carnets » vous laissez entendre votre regret de ne pas avoir fait le pari de la littérature. Vous rapportez une étonnante conversation avec Mgr Lustiger en 1993 qui vous incite à abandonner votre carrière journalistique. Pour quelle nouvelle voie ? Il vous répond : « L'écriture, tous les risques de l'écriture qui, chez vous, conduira au salut. » Que ne l'ai-je alors écouté, dites-vous...

JD. Sans doute...

DC. Il y a aussi cette œuvre, je le disais qui est celle de vos Carnets, votre journal intime de 1970 à 1998. C'est un témoignage politique et humain formidable. Mais aussi, écrivait François Nourrissier à sa sortie « Ce n'est pas seulement le contenu d'un livre qui est en cause, c'est son style qui, on le sait, est l'homme même. L'homme a de la force, de la délicatesse, de la ferveur. » Et enfin dans cette écriture au long cours, vous y trouvez votre équilibre. Vous dites en substance : ce qui n'est pas écrit dans ce journal n'est pas vécu...

JD. Oui, c'est ce que je ressentais

DC. *Pourquoi avez-vous arrêté ?*

JD. Le temps. J'étais directeur de l'*Observateur*, ce n'était pas rien. Et je le redis, j'ai aimé fonder et diriger ce journal.

DC. *Je reviens à votre écriture. Quand vous parlez de la Méditerranée, du soleil, de la mer, il y a des moments où vous n'avez rien à envier à Camus. C'est la même sensualité, la même ferveur. Vous le savez...*

JD. C'est la même genèse. Dans une interview un peu méchante, on m'a demandé : Est-ce que Camus vous gêne ? S'il n'avait pas été là, je ne sais même pas si j'aurais eu la force d'être Camus... d'être lui.

DC. *Je ne comprends pas !*

JD. Je veux dire que je n'avais pas les atouts. Nous avions les mêmes aptitudes, mais moi à un niveau inférieur.

DC. *Ecoutez, je vais prendre un exemple dans » Les Miens ». Vous parlez dans le chapitre sur Matisse du rapport entre l'ombre et le soleil, avec les persiennes – et cela m'a particulièrement touchée car je suis amoureuse des persiennes. Et vous dites, ce que personne ne dit jamais, que dans ces pays-là on fait semblant de lutter contre le soleil : en fait on joue avec. Quelle belle idée que les femmes jouent avec ça, ferment les volets, les ouvrent à nouveau... je ne sais plus comment vous le racontez mais c'est très bien, très fort.*

JD. L'été incarne deux magnificences différentes : la lumière et la chaleur. La magnificence est aussi dans le fait qu'elles sont obligées de lutter l'une contre l'autre.

DC. *Ah oui ?*

JD. Dans les maisons méditerranéennes que j'ai habitées, rien n'était plus étudié que la protection contre le soleil. Il y avait toutes sortes de persiennes. Le matin, il y avait deux heures où on les ouvrait. Mais le reste du temps ! Vous allez chercher la lumière, vous trouvez la brûlure. Si vous avez la fraîcheur, vous n'avez pas la lumière. Si vous n'avez pas la lumière, vous n'avez pas Matisse. Et si vous n'avez pas la chaleur, vous n'avez pas Gauguin. La lumière, Matisse est allé la chercher à Tanger. A Tanger ça change tout le temps. C'est l'Atlantique et la Méditerranée en même temps, les vents changent trois fois par jour de direction. Ça donne une sorte de folie aux gens. C'est l'une des villes les plus déroutantes, les plus attachantes, les plus éprouvantes qui soient.

DC. *La mer, l'océan, l'eau, c'est plus qu'important pour vous, c'est essentiel, vital. C'est là, dans les bains à l'aube, en Tunisie ou à Porto Ercole, en Toscane, un de vos lieux chéris, que vous connaissez ce que vous appelez vos « convalescences-rennaisances ». J'ai noté : « Les bains, à peine trop froids, ressemblent à des rêves d'enfance ». Ou bien : « Ce passage de la nuit lourde et poisseuse à l'aurore à peine fraîche dans une eau vive ; cette évolution dans un élément qui délivre du poids de l'âge, des impuretés, de la chaleur ; cette sensation que l'on fait partie intégrante d'un vaste ensemble, d'un immense équilibre naturel : tout fait de ce moment une grâce. « A bliss » dit Wordsworth.*

JD. Il y a un texte que je peux dire réussi, oui, c'est celui sur Marie Susini.

DC. *J'ai relu ce chapitre il y a quelques jours. Il est superbe. Parfaitement abouti. Je me souviens d'un passage où vous dites, je crois, que l'écrivain Marie Susini, votre premier grand amour,*

semble atteindre un moment d'équilibre, que soudain, et de cela je suis sûre, elle « coïncide avec son destin ».

JD. Oui, c'était aussi un moment de grâce dans sa montagne corse. J'en ai d'autres, moins loin, au Musée Rodin. J'habite tout près. Il m'arrive souvent de m'approcher assez près des statues. J'ai toujours admiré les corps. Une fois j'étais à côté de la fameuse et audacieuse statue de femme, dont la chevelure est un prolongement du corps, à la fois abstraite et sensuelle. Ce jour-là il y avait une sœur, une moniale, et je n'ai pas écrit que cette moniale était tellement adorable elle-même, je ne sais pas pourquoi je n'ai pas osé écrire dans mes *Carnets* ce moment volé, comme interdit, cette conjonction de la beauté de l'œuvre et de la réalité – son doigt semblait trembler sur la statue. Je suis revenu et j'étais gêné...

DC. *Vous me rappelez un papier que j'ai fait pour votre journal. J'avais suivi des aveugles au musée Rodin et on m'avait mis un bandeau. Du coup j'avais eu le droit moi aussi de toucher les statues : ensuite seulement j'avais regardé comment ça se passait. Et je les avais pris en photo en train de découvrir une statue de Camille Claudel – la secrétaire de rédaction du Nouvel Obs s'était trompé de titre dans la légende, j'étais furieuse...*

JD. Je commence à penser qu'elle avait autant de talent que Rodin...

DC. *Pas la SR, mais Camille Claudel oui ! Je vais continuer avec mes souvenirs, ce qui ne se fait absolument pas dans la pratique de l'interview... J'ai passé des heures dans ce musée et dans sa bibliothèque pour écrire une fiction autour de la merveilleuse statuette « La valse » qui représente Camille dansant avec Debussy. Je me sens abusivement autorisée à vous parler de moi car j'émerge de vos « Carnets » et je vous connais*

assez bien somme toute ! Et comme d'habitude – j'ai également cette sensation avec Edgar Morin – je caresse l'illusion que vous me connaissez aussi. Mais évidemment c'est entièrement faux. Bref, une sorte de familiarité se combine à l'admiration que je ressens pour vous. Car c'est ce que je ressens, de l'admiration, je ne vous le cache pas...

JD. Je ne suis pas contre.

DC. *Quand vous faisiez de grandes interviews, et Dieu sait que la liste est impressionnante, est-ce que votre relation avec l'autre était exclusivement professionnelle ?*

JD. Jamais je n'ai fait une interview qui ne soit que professionnelle. Dès que je dis bonjour quelque chose se passe, que je provoque même quelquefois avec... je ne trouve pas le mot, ce n'est pas indécence, mais...

DC. *Il y a une intrusion ?*

JD. Oui, on peut même dire : viol. Comme j'ai été très vite connu, il était rare qu'on me refuse une interview. Me revient un entretien avec Romain Gary. Il est vrai que j'ai lu cette nuit *Le vin des morts*, son premier roman qui a été publié seulement l'année dernière. Très beau

DC. *Vous lisez la nuit...*

JD. Oui, car j'ai des insomnies que ma femme n'a pas ! Quand je serre la main de Romain Gary et qu'il me regarde, lui qui avait tendance à prendre les choses un peu de haut, on se connaît presque, déjà ! Il a une gentillesse qui n'est pas condescendante... C'était un type formidable, parmi les êtres que j'aurais pu ou voulu être. Je trouve qu'il a mené ses guerres avec moins de tapage que Malraux. Et la publication de *La vie devant soi* et d'autres livres sous le pseudonyme d'Emile Ajar,

quel pied de nez au siècle ! Cela m'a ravi.

DC. *L'entretien avait lieu pour la sortie d'un livre ?*

JD. Pour *Les racines du ciel*.

DC. *J'ai été très amoureuse de Romain Gary...*

JD. Je comprends.

DC. *Mais je ne l'ai hélas connu que sur mon écran de télévision ! Revenons à la vraie vie... Il y a une autre espace que celui de l'eau où, malgré l'âge, vous avez continué à connaître une grande plénitude, c'est le court de tennis. Vous en parlez avec une telle jouissance que vous donnez d'éternels regrets à ceux qui, comme moi, ont renoncé depuis belle lurette à connaître la griserie de la raquette... Dans l'ordre des regrets, puisqu'on y est, vous auriez aimé avoir une maison de famille. Et vous ne l'avez pas fait...*

JD. Je n'ai pas fait ça et je n'ai pas fait un garçon...

DC. *Mais vous avez une fille que vous adorez, qui est brillante ! Dans Carnets, vos notes sur Sara sont si délicates, si aimantes...*

JD. Mais le fait qu'elle choisisse le même métier que moi n'est pas facile. Surtout en ce moment.

DC. *Revenons au début de notre entretien, à l'amertume, un état d'esprit dont vous vous méfiez, que vous repoussez avec force...*

JD. Oui, j'essaie de m'en garder. Voyez-vous je me souviens de Claude Mauriac, après avoir lu *L'ami anglais*, me créditant d'avoir réussi le plus difficile, créer un personnage, en l'occurrence le Maltais. A un moment l'excès de

reconnaissance est néfaste. Je l'ai dit des autres – et maintenant je me l'applique : ils avaient une telle idée de la place qui leur était due qu'ils vivaient dans la peur de voir grignotée une reconnaissance qui leur était naturelle. C'est là que commence l'amertume et j'ai toujours pensé, pour avoir été assez orgueilleux, que c'est la pire des choses. Non ! la pire des choses, dans la vie en société, c'est l'humiliation. Et là je ne cache pas ma satisfaction. Tout en haut de mon système de valeurs, je place le souci de ne jamais humilier personne. Par exemple de toute ma vie je n'ai jamais renvoyé quelqu'un.

DC. En étant patron de presse !

JD. Jamais. J'ai bien d'autres défauts mais ça non. J'ai un véritable mépris à l'égard de ceux qui font subir des humiliations – je ne le supporte pas. Parfois ils ne savent même pas qu'ils le font. Les gens ne savent pas ce qu'est l'humiliation. La sensibilité à l'humiliation est quelque chose de très rare. Dans chaque situation, vous avez une possibilité d'humilier.

Dostoïevski l'a abordé mais il n'a pas été assez profond. Chez moi je sais d'où cela vient : d'un souvenir d'enfance, mon père avait humilié sans le vouloir vraiment, et à cause de mon inconscience, le fils de la bonne qui était aussi mon meilleur ami.

DC. Et vous êtes en permanence attentif à ne pas reproduire ce type de situations...

JD. Extrêmement. Il me sera beaucoup pardonné à cause de ça...

DC. Oh j'en suis sûre...

JD. J'ai failli démissionner plusieurs fois sans compensation, sans rien, à cause d'une humiliation qu'on

faisait subir à quelqu'un.

DC. *Je comprends parfaitement... allez, tant pis, je parle encore de moi. J'avais été recrutée par un chasseur de tête chez Sanofi avec un super poste, je n'en revenais pas... Mais la patronne de la communication humiliait devant moi, chaque jour, une jeune journaliste qui rédigeait pour le service. Jusqu'à la faire pleurer. Au bout des trois mois d'essai, j'ai dit au cabinet qui l'avait recrutée : je ne reste pas et voilà pourquoi.*

JD. Je vous mets la main sur le crâne !

DC. ??????????

JD. Comme mon père faisait...

DC. *Merci... Finissons avec votre mère. Dans « Les miens », le premier chapitre intitulé « Elle » est magnifique et, comme vous l'écrivez vous-même, vous placez la barre très haut. J'adore l'évocation de la terrasse, dans votre maison à Blida où vous êtes né : l'attente de la neige sur l'Atlas, le linge qui vole, l'unique cigarette du père. Et quand vous dansez avec elle un 14 juillet... Dans un de vos récents éditos, il y a une autre évocation de votre mère que vous avez faite, je crois, à l'occasion de la remise du diplôme honoris causa de l'université de Blida...*

JD. Oui. Je me suis souvenu, pendant cette période très détendue de la colonisation, de la fête des fleurs, comme à Nice, qu'on appelait nous bataille des fleurs ; elle se déroulait dans les principales villes de l'Algérie française qui était alors très française. Il y avait des chars, les jeunes gens se jetaient des fleurs, et de temps en temps fusait un jet particulièrement précis ! Si la jeune fille ramassait l'œillet et embrassait le garçon, il y avait là une promesse. Pour mes parents je crois que cela s'est passé selon une autre coutume. Les jeunes gens

invitaient les jeunes filles à danser en passant derrière elles qui, munies d'un miroir, acceptaient ou déclinaient l'invitation d'un petit signe de tête. Ma mère, elle avait 15 ans, a dit non à mon père. Il est passé plusieurs fois sans succès et ensuite il l'a enlevée (*il rit de façon délicate*), il l'a installée chez lui et il est allé chez ses parents demander sa main.

Table des matières

Albert Cohen, le roi-mystère – Interview imaginaire	13
Christiane Singer : la vie torrentielle	41
Edgar Morin, un drôle d’oiseau... ..	59
Nancy Huston, l’affranchie	81
Philippe Sollers, le mutin	97
Libre Françoise Giroud	115
Pascal Bruckner, la folie douce.....	139
Les sortilèges de Viviane Forrester	153
Tobie Nathan, un n’ganga occidental.....	165
Elizabeth Badinter, irremplaçable repère.....	179
Marie Rouanet : « main de fer et gant de velours »	185

Fragments : 197

Brigitte Fossey, Annie Duperey,
Bernard Ollivier, Marcel Gauchet, Bernie Glassman,
Gerard Potier, Praline Gay Para, Murielle Bloch,
Mimi Barthelemy, Henri Gougaud, Gerard Depardieu,
Claude Sautet, Agnès Varda, Catherine Lemaire,
Annie Leclerc, Caroline Kohler, Jean-Pierre Krazensky,
Lucky Zebila, Mustapha, Georges Bigot, Bunthoen,
Hieng, Chamroeun, Mardy, Ravy, Soon, Ladi,
Thun Saray, Didi, Sirivan, Sothik Hok...
Et Marie, Pauline, Irène

« Avec toute mon admiration » 229

Une interview de Jean Daniel – 7 octobre 2014

Cet ouvrage a été composé par Edilivre

175, boulevard Anatole France – 93200 Saint-Denis

Tél. : 01 41 62 14 40 – Fax : 01 41 62 14 50

Mail : client@edilivre.com

www.edilivre.com



Tous nos livres sont imprimés
dans les règles environnementales les plus strictes

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

ISBN papier : 978-2-334-19488-4

ISBN pdf : 978-2-334-19489-1

ISBN epub : 978-2-334-19487-7

Dépôt légal : décembre 2016

© Edilivre, 2016

Imprimé en France, 2016